



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

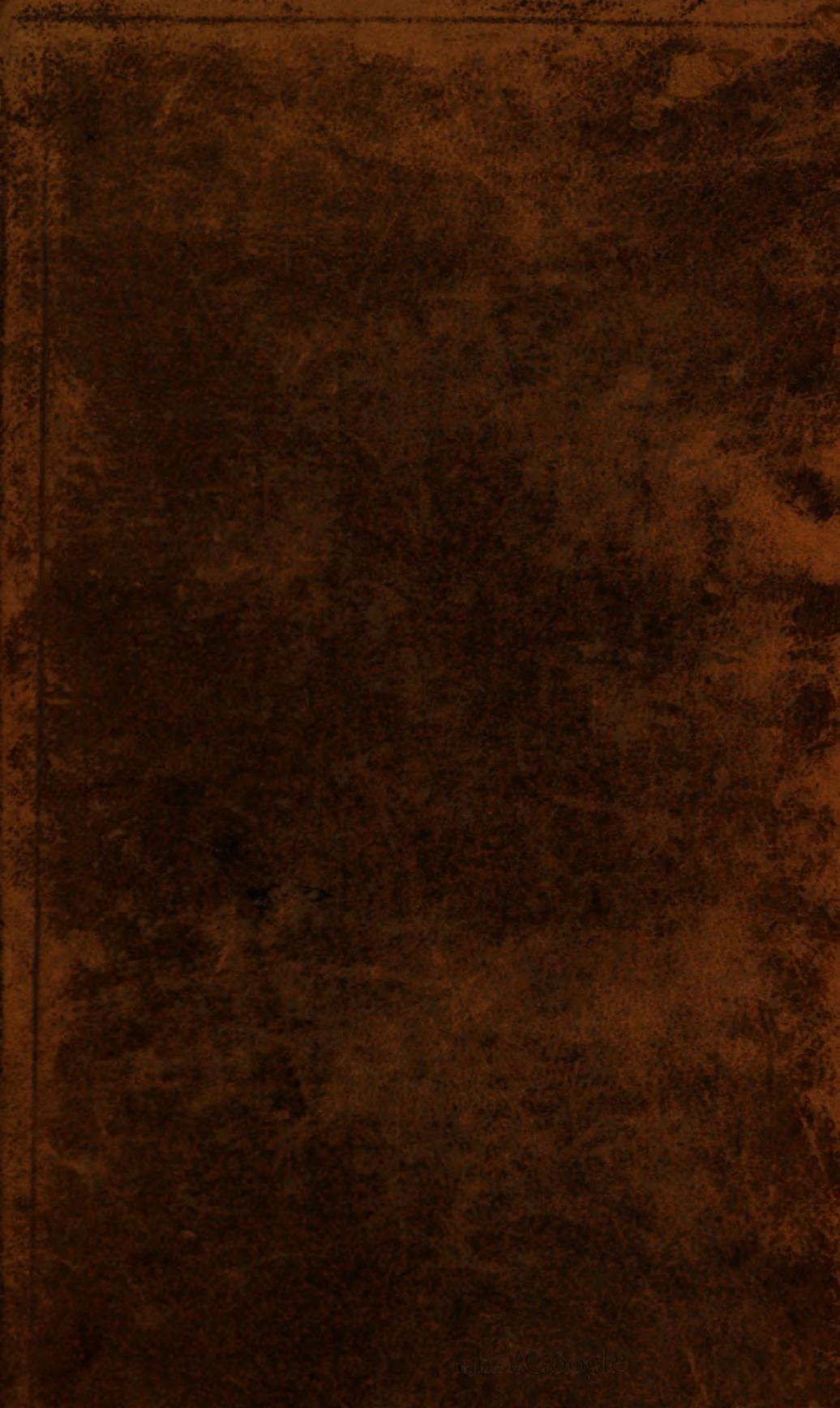
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







KW

225774

Geog. 143.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,

FAIT DANS LES ANNEES MDCCXL, I, II, III, IV.

PAR GEORGE ANSON,

*Présentement LORD ANSON; Commandant en Chef d'une
Escadre envoyée par Sa Majesté Britannique*

DANS

LA MER DU SUD.

Tiré des Journaux & autres Papiers de ce Seigneur,

& Publié

PAR RICHARD WALTER,

Maitre ès Arts & Chapelain du CENTURION dans
cette Expédition.

Orné de Cartes & de Figures en Taille-douce.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIEME.



A GENEVE,

Chez HENRI-ALBERT GOSSE, & Comp.

M. DCC. L.





T A B L E
DES CHAPITRES
D U
LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. *Traversée depuis la Côte de Méxique jusqu'aux Iles des Larrons.*
page i.

CHAP. II. *Arrivée à Tinian. Description de cette Ile; & ce que nous y fimes, jusqu'au tems où le Centurion fut jetté en Mer.* 24.

CHAP. III. *Ce qui se passa à Tinian après le départ du Centurion.* 52.

CHAP. IV. *Ce qui se passa à bord du Centurion, après qu'il eut été jetté en Mer, jusqu'à son retour à l'Ile de Tinian.* 70.

CHAP. V. *Ce que nous fimes à Tinian, jusqu'à notre dernier départ de cette Ile; avec une courte description des Iles des Larrons.* 76.

CHAP. VI. *Route de Tinian à Macao.* 93.

CHAP.

TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. VII. *Ce qui nous arriva à Macao.*
page 107.
- CHAP. VIII. *Route de Macao au Cap
d'Espiritu Santo. Prise du Galion de Ma-
nille, & retour à la Rivière de Canton.*
136.
- CHAP. IX. *Ce qui arriva à nos Gens dans
la Rivière de Canton.* 163.
- CHAP. X. *Séjour dans la Ville de Canton;
& le retour du Centurion en Angleterre.*
191.



VOYA:



VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.



LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

*Traversée depuis la Côte du Mexique jus-
qu'aux Iles des Larrons.*



N quittant la Côte d'Amérique
le 6 de Mai 1742. nous por-
tames au S. O. dans l'intention
de gagner les vents alisés qui
viennent du N. E. , & qui , suivant les
Journaux des Navigateurs qui nous ont
précédés, devoient se faire sentir à la dis-
tance de soixante & dix ou quatre-vingts
lieues de terre. Nous avions encore une

Tome III.

A

autre

autre raison pour diriger notre cours vers le Sud , qui étoit de gagner le 13 ou le 14 degré de Latitude Septentrionale : ce parallèle étant celui qu'on suit ordinairement dans la Mer *Pacifique*, & par conséquent celui où l'on peut naviger avec le moins de risque. Au bout de deux jours nous nous trouvâmes assez au Sud , & à une distance de terre plus grande , que nous n'avions cru être nécessaire pour faire route à l'aide des vents alisés : mais nous fumes à cet égard tout-à-fait trompés dans notre attente ; car le vent resta toujours à l'Ouest , ou du moins fut variable. Comme c'étoit pour nous une chose de la dernière importance de trouver les vents alisés , nous gagnâmes encore plus au Sud , mais assez longtems inutilement : desorte qu'il s'écoula sept semaines entières, depuis que nous eumes quitté la Côte , avant que nous sentissions souffler comme il faut le vent que nous cherchions. Nous nous étions imaginés que , durant cet intervalle de tems , nous pourrions presque gagner les Côtes les plus Orientales de l'*Asie* : mais les vents avoient été si contraires, ou si peu constans , que nous n'avions fait que le quart du chemin. Cet article seul auroit pu

pu suffire pour nous décourager ; mais ce n'étoit là que la moindre partie de nos maux. Nos deux Vaisseaux se trouvoient en très mauvais état. A peine avions-nous été quelques jours en Mer, qu'on découvrit au Mât de misaine du *Centurion*, une fente qui pouvoit avoir vingt & six pouces de circonférence, & au moins quatre pouces de profondeur. Nos Charpentiers n'eurent pas plutôt fortifié ce Mât de Jumelles, que le *Gloucester* fit un signal de détresse. Nous apprimes qu'il avoit une dangereuse fente à son grand Mât, douze pieds au-dessous des barres de Hune, desorte que ce Mât ne pouvoit plus porter de voile. Tout bien examiné, les Charpentiers trouvèrent le Mât entièrement pourri, & jugèrent qu'il falloit le couper aussi bas qu'il paroissoit endommagé ; desorte qu'il n'en restoit plus qu'un tronçon, où l'on pouvoit ajuster le Mât de Hune. Ces fâcheux accidens allongèrent notre Voyage, & nous donnèrent pour l'avenir des craintes, qui n'étoient que trop fondées : car quand nous quittames la Côte de *Mexique*, le Scorbut avoit déjà commencé à se manifester parmi nos Equipages, quoique depuis notre départ de l'île de *Juan Fer-*

nandez jusqu'à alors ils eussent joui d'une parfaite santé. Nous avons, par une triste expérience, trop bien appris à connoître cette maladie, pour penser qu'il y eût aucun autre moyen qu'un prompt trajet pour sauver la plupart de nos Gens : & comme, après avoir été près de sept semaines en Mer, nous ne pouvions pas nous flatter d'être plus près des vents alisés, que quand nous avions mis à la voile, nous devons naturellement supposer que notre Voyage seroit trois fois plus long, que nous ne l'avions cru au commencement; & par conséquent nous ne pouvions nous attendre qu'à mourir du Scorbut, ou à périr avec notre Vaisseau, faute de monde pour le gouverner. Il y avoit, à la vérité, parmi nous quelques personnes, qui aimoient à croire, que dans ce Climat chaud, si différent de celui où nous nous étions trouvés en doublant le Cap *Horn*, cette maladie perdrait beaucoup de sa force; à cause qu'on suppose ordinairement, que dans ce passage la malignité du Scorbut vient principalement de la rigueur du tems. Mais la violence de ce mal, dans notre situation présente, nous convainquit bientôt de la fausseté de cette supposition, aussi-

bien

bien que de celle de plusieurs autres opinions reçues au sujet de la cause & de la nature de cette cruelle maladie.

C'est un sentiment généralement admis, que de l'eau douce à suffisance, & toute sorte de provisions fraîches, sont un puissant préservatif contre cette maladie; mais nous avions de ces sortes de provisions à bord en abondance, tels que Cochons, Volaille, &c. dont nous nous étions pourvus à *Paita*; outre cela nous prenions tous les jours une grande quantité de Bonites, de Dauphins & d'*Albicares*; & le tems variable, qui nous privoit des vents alisés, étoit extrêmement pluvieux; de sorte que dès que quelques-unes de nos Futailles étoient vuides, il ne tenoit qu'à nous de les remplir; & chaque homme eut cinq pintes d'eau par jour durant la Traversée, Mais malgré cette abondance d'eau, & le Poisson frais, aussi-bien que d'autres Mêts non salés, qu'on fournissoit aux Equipages, les Malades ne s'en portèrent pas mieux pour cela. Nous ne nous vîmes pas seulement trompés à ces égards; nous avons pris encore une autre précaution, qui étoit de bien nettoyer nos Vaisseaux, & de tenir les Ecoutilles & les Sabords ouverts, pour

faciliter le passage de l'air. Cette précaution est seule capable, suivant bien des Gens, d'empêcher le Scorbut de se manifester, ou du moins d'en diminuer considérablement les effets; cependant nous remarquâmes vers la fin de notre Traversée, que, quelque peine qu'on eût prise pour tenir nos Vaisseaux nets, & pour y laisser entrer de l'air frais, la maladie avoit continué à attaquer nos Equipages, & n'avoit presque rien perdu de sa malignité.

Qu'on ne s'imagine point que je veuille soutenir, que de la Viande fraîche, abondance d'eau, & une circulation continuelle d'air frais entre les ponts, soient des choses peu importantes: je suis très convaincu au contraire, qu'elles peuvent beaucoup contribuer à la santé ou au rétablissement des Equipages, & qu'en plusieurs occasions elles sont capables d'empêcher la cruelle maladie, dont nous parlons, de se manifester. Tout ce que je voulois prouver, est proprement, que dans certains cas cette maladie ne sauroit être, ni prévenue, ni guérie, quelque chose qu'on fasse, & quelque remède qu'on emploie sur Mer. J'ose assurer, que quand elle est arrivée à un certain point, le Malade ne peut être guéri, à
moins

moins qu'on ne le porte à terre, ou du moins à une petite distance du rivage. Il sera peut-être difficile d'aquerir jamais une connoissance exacte de la cause de ce mal; mais on conçoit aisément en général, qu'il faut un renouvellement continuel d'air frais pour entretenir la vie des Animaux; & que cet air sans perdre son élasticité, ni aucune de celles de ses propriétés qui nous sont connues, peut être tellement altéré par les vapeurs qui s'élevent de l'Océan, qu'il en devienne moins propre à conserver la vie à des Animaux terrestres; à moins que ces vapeurs ne soient corrigées par une autre sorte d'exhalaisons, que peut-être la Terre seule est capable de fournir.

J'ajouterai à ce que je viens de dire au sujet de cette maladie, que notre Chirurgien, qui attribuoit à la rigueur du Climat le Scorbut dont nos Equipages faisoient si cruellement maltraités durant le tems que nous employames à doubler le Cap Horn, n'oublia rien dans les circonstances présentes, pour guérir, ou du moins pour soulager nos Malades, mais avoua à la fin, qu'il y perdoit absolument ses soins & ses peines. Cet aveu déterminâ le Comman-

deur à essayer deux remèdes, dont on avoit beaucoup parlé immédiatement avant son départ d'Angleterre, savoir les Pilules & les Goutes de Mr. Ward. Quoique les effets de ces remèdes fussent quelquefois, à ce qu'on disoit, très violens, on jugea néanmoins devoir en faire l'essai, la mort de nos Malades paroissant sans cela inévitable. On donna donc un des remèdes, ou tous deux, à diverses personnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, sur qui on faisoit l'essai, commença à saigner violemment du nez. Le Chirurgien l'avoit déjà condamné, & il s'en falloit peu qu'il ne fût à l'agonie; mais il se trouva bientôt mieux; & sa santé se fortifia ensuite de plus en plus, quoique lentement, jusqu'à ce que nous eussions gagné terre; ce qui arriva environ quinze jours après. Quelques autres sentirent un soulagement, qui ne dura que quelques jours, au bout desquels ce fut précisément la même chose qu'auparavant; cependant, ni ceux-ci, ni ceux des autres, qui ne furent point soulagés, ne se trouvèrent pas plus mal, que s'ils n'avoient rien pris du tout. La propriété la plus remarquable de ce remède étoit, qu'il agissoit à proportion

tion

tion des forces du Patient ; c'est ce que nous observames presque en tous ceux qui le prirent : desorte que ceux, qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient presque point affectés ; & , à proportion des progrès que la maladie avoit faits, le remède opéroit par une transpiration insensible, ou comme un vomitif, qui n'avoit rien de violent, ou bien enfin, comme une douce purgation : mais quand un homme, qui avoit encore toutes ses forces, prenoit le remède, tous les mêmes effets étoient produits avec violence, & duroient quelquefois huit heures sans discontinuer. Mais reprenons le fil de notre narration.

J'ai déjà dit, que peu de jours après notre départ de la Côte du *Mexique*, le grand Mât du *Gloucester* avoit été coupé presque entièrement ; que nous avions été obligés de jumeller notre Mât de misaine ; & que, pour comble de malheur, nous n'eumes durant près de sept semaines que des vents contraires ou variables. J'ajouterai ici, que quand nous commençames à sentir souffler le vent alisé, & après qu'il se fut fixé entre le Nord & l'Est ; ce vent ne fut presque jamais assez fort pour que le *Centurion*
ne

ne pût porter toutes les voiles; desorte que si nous avions été seuls, nous aurions gagné les Iles des *Larrons* assez tôt pour sauver la vie à une bonne partie de notre Equipage. Mais faute de grand mât le *Gloucester* alloit si pesamment, que nous portions rarement plus que nos voiles de Hune: encore étions-nous obligés d'être en panne de tems en tems; & je crois que ce Vaisseau, qui essuia de plus divers autres malheurs, nous fit perdre près d'un mois entier. Une chose remarquable dans cette Traversée, c'est qu'il nous arriva rarement de passer plusieurs jours de suite sans voir une grande quantité d'Oiseaux; ce qui est un signe, qu'il doit y avoir un grand nombre d'Iles, ou du moins de Rochers, dans ces Mers, & cela à une médiocre distance de la route que nous suivions. A la vérité, il y a quelques-unes de ces Iles marquées dans la Carte *Espagnole*, insérée ci-après. Mais ces volées d'Oiseaux parurent trop souvent, pour qu'il n'y ait pas davantage d'Iles que celles qu'on a découvertes jusqu'à présent; car la plupart des Oiseaux que nous vîmes, étoient de ceux qu'on fait faire leur séjour à terre; & la manière, aussi-bien que le tems de

de leur arrivée, donnoient suffisamment à connoître, qu'ils venoient chaque matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils y retournoient le soir. L'heure de leur venue & celle de leur départ varioient par degrés, ce que nous jugeames ne pouvoir être attribué qu'à notre plus ou moins de distance du lieu où ils faisoient leur séjour.

Le vent alisé resta favorable, sans la moindre variation, depuis la fin de *Juin* jusques vers la fin de *Juillet*. Mais le 26 de ce mois, que nous étions, suivant notre estime, environ à trois cens lieues des Iles des *Larrans*, le vent tourna à l'Ouest, & ne revint à l'Est qu'au bout de quatre jours. Ce fâcheux contretems nous fit perdre tout-à-coup l'espérance de sortir bientôt de peine; d'autant plus qu'il fut accompagné d'un nouveau malheur pour le *Gloucester*: car durant un de ces quatre jours, il fit un calme tout plat, & les Vaisseaux essuièrent de si violens roulis, que le Chouquet du Mât de misaine du *Gloucester* se fendit, & que son Mât de Hune non-seulement tomba de côté, mais cassa aussi la vergue de misaine au racage. Comme il étoit impossible au *Gloucester* de porter des voi-

voiles de quelque tems, nous fumes obligés, dès que le vent commença à fraichir, de le prendre à la toue, & une vingtaine des plus sains & des plus vigoureux de nos Gens, quelque besoin que nous en eussions, passèrent à bord de ce Vaisseau, & travaillèrent pendant huit ou dix jours à réparer le dommage qu'il venoit de recevoir. Mais quelque désagréables que ces accidens pussent nous paroître, nous devions en éprouver de bien plus tristes encore.

A peine le *Gloucester* étoit-il réparé, que nous essuiames une tempête, venant de l'Ouest, qui nous obligea de mettre à la cape. Au commencement de cette tempête il se fit à notre Vaisseau une ouverture, par laquelle l'eau entra en si grande quantité, que tout notre monde, & les Officiers mêmes, furent dans la nécessité de tenir continuellement les pompes en action; & le jour suivant nous eumes le chagrin de voir de nouveau à bas le Mât de Hune du *Gloucester*. Un instant après, le même malheur arriva à son grand hunier, qui lui tenoit lieu de grand Mât depuis que le dernier avoit été coupé. Ce malheur nous parut absolument sans remède: car nous savions

favions que l'Equipage du *Gloucester* étoit si foible , qu'il ne pouvoit se passer de notre secours ; & le nombre de nos Malades se trouvoit tellement augmenté , & ceux d'entre nous , qui se portoient bien , étoient si fatigués du travail des pompes , qu'il y avoit à notre égard une impossibilité absolue de les secourir. D'ailleurs , nous ignorions encore une partie des maux du *Gloucester* , & de l'état déplorable de son Equipage ; car quand la tempête , qui , tant qu'elle dura , nous ôta toute communication avec ce Vaisseau , commença à se calmer , le *Gloucester* nous joignit ; & le Capitaine *Mitchel* apprit au Commandeur , qu'outre la perte de ses Mâts , ce qui étoit tout ce que nous pouvions voir , il avoit sept pieds d'eau dans son Vaisseau , quoique ses Officiers & tout l'Equipage n'eussent pas discontinué de pomper depuis vingt-quatre heures. Cette dernière particularité formoit avec tout le reste une aggravation de maux , & exigeoit une prompte assistance , que le Capitaine *Mitchel* demanda instamment au Commandeur : mais la foiblesse de notre Monde , & le soin de notre propre conservation , furent cause que Mr. *Anson* ne put lui accorder ce qu'il souhaitoit.

Tout

Tout ce que nous pumes faire , fut d'envoyer notre Chaloupe à bord , pour prendre d'exactes informations de l'état du Vaisseau ; & l'on ne tarda guère à comprendre , que la seule ressource qui restât pour sauver l'Equipage du *Gloucester* & le nôtre , étoit de recevoir cet Equipage à notre bord , & de détruire le Vaisseau.

Notre Chaloupe revint bientôt avec un fidèle détail du triste état du *Gloucester* , signé de tous les Officiers. Il parut par ce détail , que la voie d'eau étoit venue de ce que l'Etambord branloit à chaque roulis du Vaisseau , & qu'il y avoit deux Baux de rompus au pont , vers le milieu du Vaisseau. Malheurs , à aucun desquels il n'étoit possible de remédier en Mer , suivant le rapport des Charpentiers. Les Officiers & le reste de l'Equipage avoient pompé sans discontinuer pendant vingt & quatre heures , & s'étoient vus enfin dans la nécessité de s'arrêter , ayant dans le Vaisseau jusqu'à sept pieds d'eau , desorte que leurs Futailles en étoient couvertes , & qu'il n'y avoit plus moyen d'y prendre ni vivres ni eau douce. Les seuls Mâts qui restassent en place , étoient celui de Misaine , celui d'Artimon , & le Hunier d'Artimon , & ils n'en avoient pas un

un seul de rechange à employer pour ceux qui étoient perdus : les Courbatons & les Jumelles du Vaisseau ne tenoient plus en divers endroits, & tous les hauts du Vaisseau étoient en si mauvais état, qu'on devoit s'attendre à tout moment à voir le demi-pont s'enfoncer : enfin l'Equipage étoit considérablement diminué, ne consistant plus qu'en soixante & dix-sept hommes, dix-huit garçons & deux prisonniers ; de ce nombre, il n'y avoit que seize hommes & onze garçons en état de venir sur le demi-pont, & de ceux-là même il y en avoit plusieurs très foibles.

Dès que le Commandeur eut lu ce rapport, il ordonna qu'on pourvût l'Equipage du *Gloucester* d'eau & de vivres, & envoya en même tems à bord son propre Charpentier, pour réitérer l'examen. Cet homme déclara à son retour, que le détail, qu'on avoit remis à Mr. *Anson*, étoit conforme à la plus exacte vérité. Ainsi l'impossibilité de conserver plus long-tems le *Gloucester* fit prendre la résolution au Commandeur de sauver au moins l'Equipage de ce Vaisseau. Il n'y avoit pas d'autre parti à prendre : tous nos efforts pouvoient à peine suffire à franchir notre propre Vaisseau, & nous
avons

avons nous-mêmes besoin de secours, bien loin d'en pouvoir donner. Comme il faisoit alors peu de vent, Mr. *Anson* ordonna au Capitaine *Mitchel* d'envoyer son Monde à bord du *Centurion*, sans perdre de tems, & de faire tirer de son Vaisseau les provisions qui seroient à la main, aussi longtems qu'on pourroit empêcher le *Gloucester* d'aller à fond. Et comme notre voie d'eau n'exigeoit pas les mêmes soins, pendant que le tems restoit favorable, nous envoyâmes nos Chaloupes avec tout le monde, dont nous n'avions pas absolument besoin, pour aider le Capitaine *Mitchel*.

Nous mimes deux jours entiers à transporter à notre bord l'Equipage du *Gloucester*, & les vivres, qui étoient le plus à portée. Le Commandeur auroit fort souhaité qu'on eût pu en tirer deux cables & un ancre, mais le Vaisseau étoit si agité, & le monde si épuisé de fatigue, que la chose se trouva impossible: ce ne fut même qu'avec des peines infinies qu'on fit passer à bord du *Centurion* l'argent que le *Gloucester* avoit aquis dans la Mer du *Sud*; mais les marchandises de prix, dont la valeur montoit à plusieurs milliers de livres sterling, & qui appartenoient principale-
ment

ment au *Centurion*, furent perdues. Toutes les provisions qu'on sauva, se réduisoient à cinq tonneaux de farine, dont trois étoient gâtés par l'eau de la mer. Les Malades, dont le nombre montoit presque à soixante-dix, furent transportés dans la Chaloupe avec tout le soin, que les circonstances purent permettre; cependant trois ou quatre hommes moururent dans le tems qu'on les hissoit pour les faire entrer dans le *Centurion*.

Ce ne fut que le soir du 15 d'*Aout* qu'on acheva de tirer du *Gloucester* tout ce qu'on pouvoit en sauver. Le fond de cale étoit plein d'eau, & suivant toutes les apparences le Vaisseau devoit bientôt être englouti dans la mer; cependant comme, au jugement des Charpentiers, il auroit pu flotter encore sur l'eau quelques jours, à cause que le tems étoit calme, & la mer assez unie, on y mit le feu; car nous ignorions à quelle distance nous pouvions être de l'Île de *Guam*, qui étoit au pouvoir de nos Ennemis; & le corps d'un pareil Vaisseau n'auroit pas été pour eux un méprisable butin. Le *Gloucester* bruloit déjà quand le Capitaine *Mitchel* & ses Officiers le quittèrent pour se rendre à bord du *Centurion*; & nous nous en éloignames aussi-tôt, non

fans crainte que si ce Vaisseau sautoit à une petite distance de nous, l'ébranlement causé par le coup n'endommageât nos Agrès ; mais il brula toute la nuit, & à mesure que la flamme gagna les pièces de Canon, nous en entendimes les décharges. Vers les six heures du matin, le Vaisseau qui se trouvoit alors environ à quatre lieues de nous, sauta en l'air. Le coup ne nous parut pas violent ; mais nous vimes une noire colonne de fumée s'élever à une hauteur considérable.

Ainsi périt le Vaisseau de guerre, le *Gloucester*. Les retardemens, que ce Vaisseau nous avoit causés, n'ayant plus lieu, nous espérions d'autant plus de poursuivre promptement notre voyage, que l'Equipage du *Gloucester* nous procuroit un renfort de monde ; mais nous n'étions pas au bout de nos maux ; nonobstant tout ce que nous avions déjà souffert, nous avions encore bien d'autres traverses à essuier. La dernière tempête, qui avoit été si fatale au *Gloucester*, nous avoit détournés de notre cours, & portés au Nord ; & le Courant, qui avoit la même direction, nous ayant outre cela encore fait avancer environ deux degrés, nous nous trouyames à dix-sept degrés

degrés & un quart de Latitude Septentrionale, au lieu de treize & demi, qui étoit le parallèle que nous devions suivre pour gagner l'Ile de *Guam* : & comme il y avoit eu un calme tout plat quelques jours après que l'orage eut cessé, & que nous ignorions à quelle distance nous étions du Méridien des Iles des *Larrons*, dont nous croyions n'être pas loin, nous craignimes que le Courant ne nous eût portés sous le vent de ces Iles sans que nous les eussions apperçues. En ce cas, il n'y auroit eu pour nous d'autre parti à prendre, que de diriger notre cours vers quelques-unes des parties Orientales de l'*Asie*, où, si nous eussions pu y arriver, nous aurions trouvé la Mousson de l'Ouest dans toute sa force, desorte qu'il n'auroit pas été possible au meilleur Vaisseau & le mieux pourvu de monde d'y aborder. D'ailleurs cette Côte étant à quatre ou cinq cens lieues d'où nous étions, nous serions péris du Scorbut, longtems avant que le vent le plus favorable pût nous mener jusques-là : car il ne se passoit point de jour que nous ne perdissions huit, dix, & quelquefois douze hommes ; & quelques-uns de ceux, qui jusqu'alors s'étoient bien portés, furent tout-

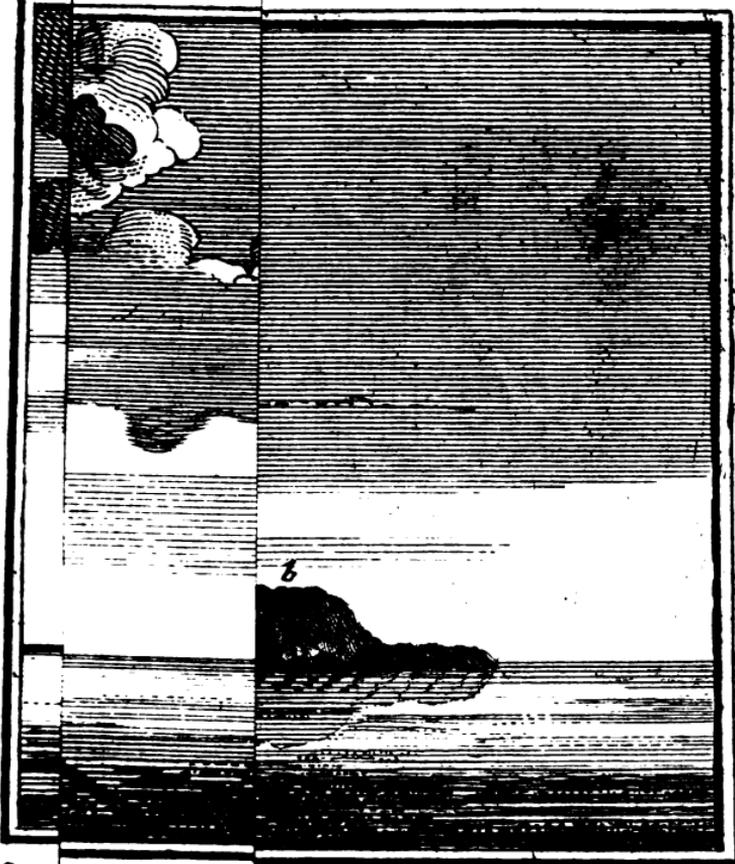
B 2

à-coup

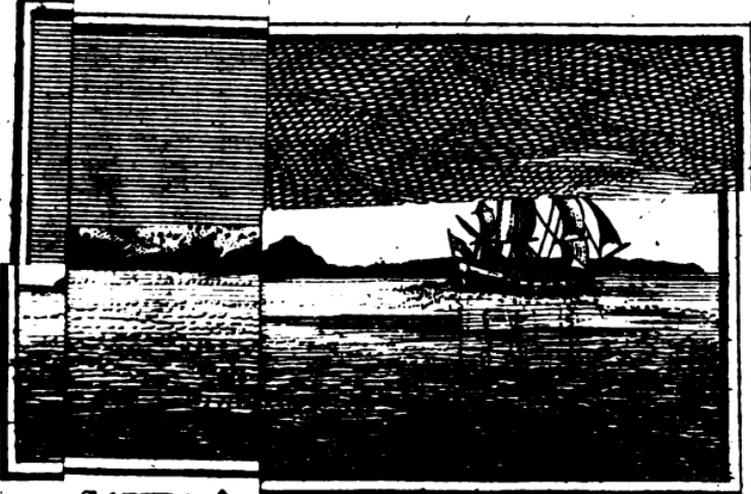
à-coup attaqués du même mal, & réduits à garder le branle. Nos Charpentiers profitèrent du calme pour découvrir la voie d'eau, qui, malgré le peu de vent qu'il faisoit, paroissoit devenir plus grande : enfin ils trouvèrent qu'elle étoit dans le Magasin des Canoniers, qui est à l'avant du Vaisseau, sous les jouteraux de chaque côté de l'Etravé; mais quoiqu'ils eussent trouvé l'endroit, ils convinrent qu'il n'y avoit absolument pas moyen de boucher l'ouverture, que quand le Vaisseau auroit gagné quelque Port, & qu'eux-mêmes pourroient travailler en dehors. Cependant ils eurent le bonheur d'empêcher l'eau de pénétrer dans le Vaisseau, ce qui fut un grand repos d'esprit pour nous.

Jusqu'alors nous avions envisagé le calme, qui avoit succédé à l'orage, & qui dura quelques jours, comme un très grand malheur, à cause que les Courans, en nous portant au Nord, nous exposoient au risque de dépasser les Iles des *Larrons*, dont nous nous croyions peu éloignés. Mais dès que le vent commença à fraîchir, notre situation devint plus fâcheuse encore; car venant du S. O. il prenoit par cela même notre Vaisseau par proue; & quoi-
qu'il

n.



a. ... des Iles de ... vers le Nord à 23. Lignes de distance.



SAYPAÑ,

qu'il ne tardât guère à se jeter au N. E. ; il y resta si peu , que ce retour de bonheur ne servit qu'à nous tourmenter. Le 22 d'*Aout* nous eumes la satisfaction de voir que le Courant étoit changé , & alloit au Sud. Le 23 , à la pointe du jour , nous apperçumes deux Iles du côté de l'Ouest. Cette vue répandit une joie sans égale dans tout le Vaisseau , où regnoit auparavant un abattement général , aucun d'entre nous n'osant presque se flatter de revoir jamais terre. La plus prochaine de ces Iles , comme nous le sçumes dans la suite , étoit celle d'*Anatagan*. Nous la jugeames environ à quinze lieues de nous ; & elle nous parut montueuse , mais de médiocre grandeur. L'autre Ile étoit celle de *Serigan* , qui avoit plus l'air d'un haut Rocher , que d'un endroit où nous pussions espérer de mouiller. La vue de ces Iles est représentée au haut de la planche ci-jointe. Nous étions dans la dernière impatience de toucher à la première de ces Iles , dans l'espérance d'y trouver un bon ancrage , & un séjour propre à rétablir nos Malades. Mais le vent étoit foible , & avec cela si variable tout ce jour , que nous n'en approchames que très lentement. Cependant nous étions le

lendemain assez avancés à l'Ouest pour avoir la connoissance d'une troisième Ile, qui étoit celle de *Paxaros*, quoiqu'elle ne soit marquée dans la Carte que comme un Rocher. Elle est petite, & nous l'avions dépassée pendant la nuit, sans la voir, environ à la distance d'un mille. Etant, à midi, éloignés à peu près de quatre milles de l'Ile d'*Anatacan*, on envoya la Chaloupe pour chercher un bon mouillage, & avoir des informations touchant les productions de l'Ile. Comme notre sort dépendoit de ces deux articles, nous attendîmes le retour de la Chaloupe avec la dernière impatience. Car il paroissoit assez visiblement, que les autres Iles ne pouvoient nous être d'aucun secours; & nous ignorions alors, qu'il y en avoit encore d'autres où nous pouvions aborder. Vers le soir, la Chaloupe revint nous apporter la triste nouvelle, qu'il n'y avoit point d'endroit où un Vaisseau pût ancrer, parce que le fond étoit sable par tout, & qu'il n'y avoit qu'un petit endroit, où la Mer eût moins de cinquante brasses de profondeur: qu'à cet endroit elle avoit trente brasses, quoique seulement à un demi-mille du rivage; & que la Côte étoit escarpée

&

& nullement sûre. Ceux qui avoient navigué la Chaloupe, rapportèrent de plus, qu'ils avoient été à terre, quoique difficilement, à cause de l'impétuosité des houles; & qu'ils avoient trouvé le terrain partout couvert d'une espèce de Roseaux; mais qu'ils n'avoient point rencontré d'eau, & qu'ils ne croyoient pas que l'Île fût habitée, quoique le terroir fût bon, & presque tout couvert de Cocotiers.

L'impossibilité de mouiller à cette Île produisit un découragement général, qui fut augmenté par un nouveau malheur que nous essuïames la nuit suivante; car dans le tems que nous avancions avec nos huniers, dans le dessein d'approcher davantage de l'Île, & d'envoyer notre Chaloupe à terre prendre des Noix de Coco pour nos Malades, le vent commença à souffler de terre par bouffées, avec tant de force, que nous nous trouvames bientôt trop au Sud pour oser détacher la Chaloupe vers la Côte. Le seul parti qui nous restât, afin de conserver le peu de monde que nous avions encore, étoit de hasarder si nous ne pourrions point rencontrer quelque'une des autres Îles des *Larons*, dont nous avions une connoissance trop imparfaite, pour être en

droit de nous promettre quelque chose de certain à cet égard. Tout ce que nous en savions étoit , qu'on les place ordinairement à peu près sous le même Méridien ; & comme nous croyions , que celles , que nous avions vues , étoient de leur nombre , nous résolûmes de porter au Sud , afin de trouver les autres , s'il étoit possible. Nous partîmes donc de l'île d'*Anatacan* , emportant avec nous une crainte trop fondée de mourir du Scorbut , ou de voir périr dans peu notre Vaisseau , faute de monde pour entretenir le mouvement des pompes.



C H A P I T R E II.

Arrivée à Tinian. Description de cette Ile; & ce que nous y fîmes , jusqu'au tems où le Centurion fut jetté en Mer.

NOus perdîmes de vue *Anatacan* le matin du 26 d'*Aout* 1742. Le matin du jour suivant nous découvrîmes à l'Est trois autres Iles , qui étoient éloignées de nous de dix à quatorze lieues. C'étoient , comme nous l'apprîmes dans la suite , les Iles de *Saypan* , de *Tinian* , & d'*Aguigan*. Nous diri-

dirigeames notre cours vers *Tinian*, qui est au milieu des deux autres ; mais le vent étoit si foible, que, quoique le courant nous fût favorable, nous en étions encore à cinq lieues le lendemain à la pointe du jour. Vers les dix heures du matin, nous vîmes un *Pros*, sorte de Vaïssau dont on se sert en divers endroits des *Indes Orientales*, à la voile du côté du Sud, entre *Tinian* & *Aguigan*. Inférant delà que ces Iles étoient habitées, & sachant que les *Espagnols* avoient toujours Garnison à *Guam*, nous prîmes les précautions nécessaires pour notre sûreté ; & afin d'empêcher l'Ennemi de tirer avantage de notre foiblesse, qu'il pouvoit aisément remarquer par notre manière de manoeuvrer, nous plaçames tout ce que nous avions de Gens un peu sains auprès de notre Artillerie, & chargeames à mitraille les Canons du second pont & du demi-pont ; & pour avoir plus vite quelque information au sujet de l'Île, nous arborames Pavillon *Espagnol*, & hissames un Pavillon rouge au bout du Perroquet du Mât de Misaine, pour qu'on crût que notre Vaïssau étoit le Galion de *Manille*, espérant d'attirer par-là à notre bord quelques-uns des Habitans. L'après-midi à trois heu-

heures, nous nous trouvâmes assez près de terre, pour envoyer le Canot chercher un bon Mouillage pour notre Vaisseau. Peu de tems après nous aperçûmes un *Pros*, qui s'avançoit à la rencontre de notre Canot, dans la ferme persuasion, comme nous l'apprîmes ensuite, que notre Vaisseau étoit celui de *Manille*. Quand nous vîmes revenir le Canot, avec le *Pros* à la toue; nous envoyâmes la Pinasse, pour prendre le *Pros*, & amener les Prisonniers à notre bord, afin que le Canot pût s'aquiter de sa commission. La Pinasse revint avec les Prisonniers, qui consistoient en un *Espagnol*; & quatre *Indiens*. On interrogea d'abord l'*Espagnol* sur l'état de l'île de *Tinian*, & ce qu'il nous en dit, surpassa même nos souhaits; car il nous apprit, qu'elle étoit inhabitée, ce qui, dans notre situation présente étoit un grand bonheur. Il ajouta, qu'on y trouvoit dans la plus grande quantité tous les vivres qu'il y a dans les Païs les mieux cultivés; que l'eau y étoit excellente & en abondance, & l'île même peuplée de toute sorte de Bétail d'un goût exquis; que les Bois produisoient des Oranges, des Limons, des Citrons, & des Noix de Coco tant qu'on en vouloit, sans compter un fruit que *Dampier* appelle *fruit à pain*;

à pain ; que les *Espagnols* profitoient de la fertilité de cette Ile pour nourrir la Garnison de *Guam* ; que lui-même étoit un Sergent de cette Garnison, qu'on avoit envoyé avec vingt & deux *Indiens* pour tuer des Bœufs, qu'il devoit charger dans une petite Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre tout près de la Côte.

Ce détail nous causa la plus sensible joie. Comme nous étions alors à une très médiocre distance de terre, nous voyions ça & là paître de nombreux Troupeaux ; ainsi pour cette partie de son narré, nous n'avions qu'à nous en rapporter à nos propres yeux : le reste nous étoit en quelque manière confirmé par la beauté du Pais, qui n'avoit rien de sauvage, & où les arbres paroissoient plantés à dessein sur le panchant des Cotaux. Ce coup d'œil, après ce que nous venions d'entendre, nous donna lieu d'espérer que cette Ile non seulement fourniroit à nos besoins, & rendroit la santé à nos Malades, mais que nous pourrions aussi y goûter la douceur du repos, & quelques agrémens, après tant d'inquiétudes & de travaux. C'est ainsi que par des accidens, que nous avions regardés comme un grand malheur, nous obtinmes, malgré nous, tout
ce

ce que nous aurions pu souhaiter de plus favorable : car si les vents contraires & les Courans ne nous avoient point portés au Nord, & détournés de notre cours, ce qui nous faisoit alors une cruelle peine, nous aurions probablement manqué cette charmante Ile, qui seule pourvut abondamment à tous nos besoins, fit recouvrer la santé à nos malades, & remit notre Equipage affoibli en état de braver de nouveau les dangers d'une longue navigation, & d'en soutenir les travaux.

Le Sergent *Espagnol*, qui nous avoit donné ce détail de l'Ile, nous ayant appris, que quelques-uns des *Indiens*, qui étoient sous ses ordres, étoient occupés à tuer des Bœufs, & qu'il y avoit un Bâtiment prêt pour les embarquer; cette dernière particularité nous fit sentir de quelle importance il étoit pour nous d'empêcher les *Indiens* de se sauver, puisqu'en ce cas ils n'auroient pas manqué d'aller informer le Gouverneur de *Guam* de notre arrivée. Pour prévenir ce malheur, nous envoyâmes la Pinasse s'assurer de la Barque, qui, au dire du Sergent, étoit le seul Bâtiment qu'il y eût sur les Côtes de l'Ile.

Le soir, environ à huit heures, nous
lailfa-

laissâmes tomber l'ancre sur vingt & deux brasses d'eau ; & quoiqu'il ne fît point du tout de vent ; & que notre monde employât de grand cœur tout ce qui lui restoit de forces pour gagner cette espèce de Paradis terrestre , après avoir été plusieurs mois en mer , nous ne laissâmes pas de mettre cinq heures entières à carguer nos voiles. Notre Equipage , à la vérité , étoit affoibli par le départ de ceux qui avoient été détachés avec le Canot & la Pinasse ; mais il n'en est pas moins vrai pour cela que , même en y comprenant ce Détachement , & quelques Prisonniers , tant *Indiens* que *Nègres* , tout ce que nous avions de gens en état de servir , ne montoit qu'à soixante & onze ; encore y en avoit-il plusieurs parmi eux hors d'état de manœuvrer : misérable reste des Equipages réunis du *Centurion* , du *Gloucester* & du *Tryal* , qui faisoient ensemble près de mille Hommes , à notre départ d'*Angleterre*.

Les voiles étant carguées , notre monde eut le reste de la nuit pour se reposer. Le lendemain Mr. *Anson* en envoya une bonne partie , bien armée , pour se rendre maître de l'endroit de débarquement , dans la supposition que les *Indiens* , qui étoient dans l'île,

l'Île, pourroient faire quelque résistance. Je fus de cette expédition, où nous ne vîmes personne, les *Indiens*, ayant conclu de la prise de leur Barque, que nous étions Ennemis, & s'étant retirés d'abord dans les Bois de l'Île. Nous trouvâmes à terre plusieurs Cabanes, où ils avoient logé, qui nous épargnèrent le tems & la peine de dresser des Tentés. Une de ces Cabanes, qui avoit servi de Magazin aux *Indiens*, étoit de soixante pieds de long sur quarante-cinq pieds de large. Nous ôtâmes de ce Magazin quelques tonneaux de Bœuf séché, qui s'y trouvoient, & le convertîmes en Infirmerie pour nos Malades. Dès que l'endroit fut un peu approprié, on les transporta à terre au nombre de cent vingt & huit. Plusieurs d'eux étoient si foibles, que nous fûmes obligés de les porter sur nos épaules de la Chaloupe à l'Infirmerie: acte d'humanité, dont le Commandeur, & tous ses Officiers s'aquittèrent, comme ils l'avoient déjà fait dans l'Île de *Juan Fernandez*. Nonobstant l'extrême foiblesse de la plupart de nos Malades, ils sentirent presque à l'instant même l'influence de l'air de terre; car quoique nous eussions enterré ce jour-là & la veille vingt & un hommes,

nous

nous n'en perdimes pas plus de dix durant le séjour de deux mois entiers que nous y fimes ; & en général, les fruits de l'île, particulièrement ceux qui ont le gout aigrelet, firent tant de bien à nos Malades, qu'au bout d'une semaine il y en avoit bien peu qui ne fussent rétablis au point de pouvoir marcher sans aide. Mais avant de continuer le récit de nos aventures, je crois devoir interrompre ici le fil de ma narration, pour donner à ceux, qui pourront se trouver à l'avenir dans ces parages, quelque idée de la situation, du terroir, des productions, & des agrémens de l'île de *Tinian*.

Cette île git à 15 degrés, 8 minutes de Latitude Septentrionale, & à la Longitude de 114 degrés, 50 minutes à l'Ouest d'*Acapulco*. Sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur va à peu près à la moitié. Elle s'étend du S. S. O. au N. N. E. Le terrain est par-tout sec, & tant soit peu sablonneux, ce qui, en diminuant l'extrême fécondité du terroir, est cause que le gazon des Prés & des Bois est plus fin & plus uni, qu'on ne le trouve ordinairement dans des Climats chauds. Le Pais s'élève insensiblement depuis le rivage, où
nous

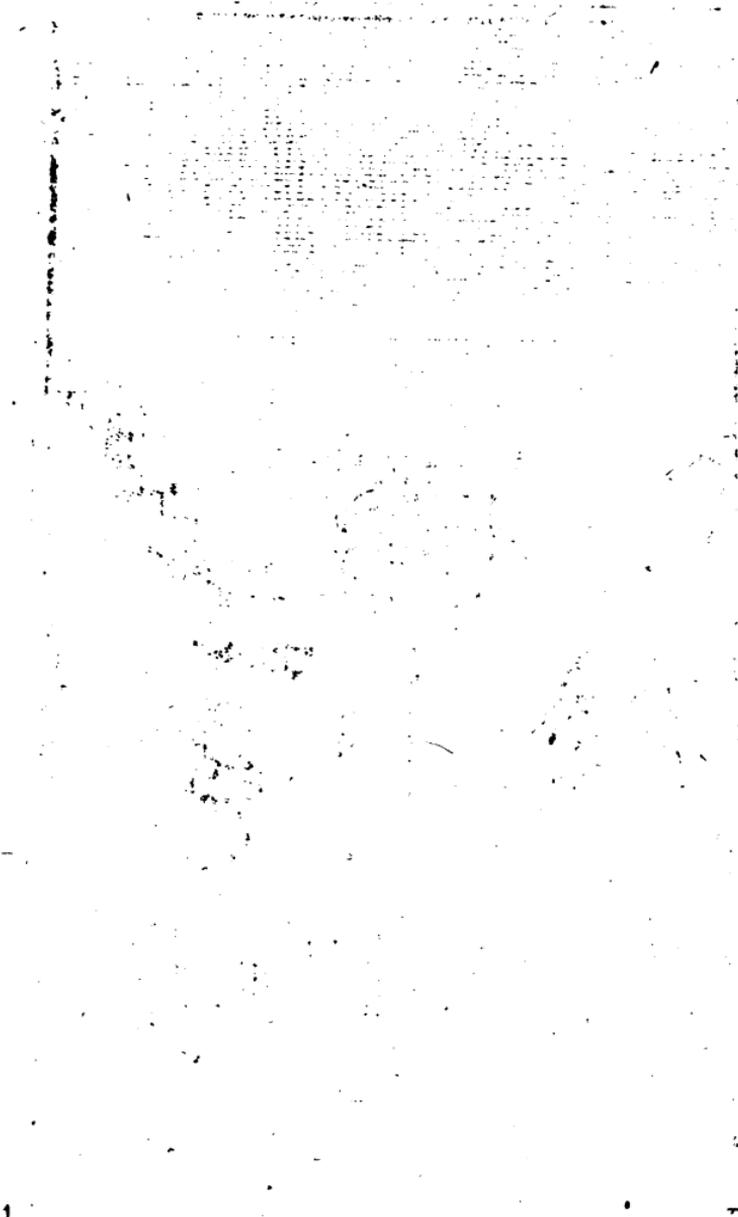
nous allions faire de l'eau, jusqu'au milieu de l'île, de telle sorte pourtant qu'avant que d'arriver à la plus grande élévation, on trouve plusieurs Clarières en pente douce, couvertes d'un trèfle très fin entremêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de Bois de beaux & grands arbres, dont plusieurs portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines est uni, & celui des Bois n'a presque point de brossaille. Les Bois sont terminés aussi nettement dans les endroits où ils touchent aux Plaines, que si la disposition des arbres avoit été l'ouvrage de l'Art. Ce mélange de Bois & de Plaines, joint à la variété des Hauteurs & des Valons, nous fournissoient une grande quantité de vues charmantes. Les heureux Animaux, qui, durant la plus grande partie de l'année, sont les seuls Maîtres de ce beau País, contribuoient aussi à y donner un air enchanté. On voit quelquefois des milliers de Bœufs paître ensemble dans une grande Prairie; & ce spectacle est d'autant plus remarquable, que tous ces Animaux sont d'un beau blanc, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Et quoique l'île soit sans Habitans, les cris continuels & la vue de la Volaille qui couroit

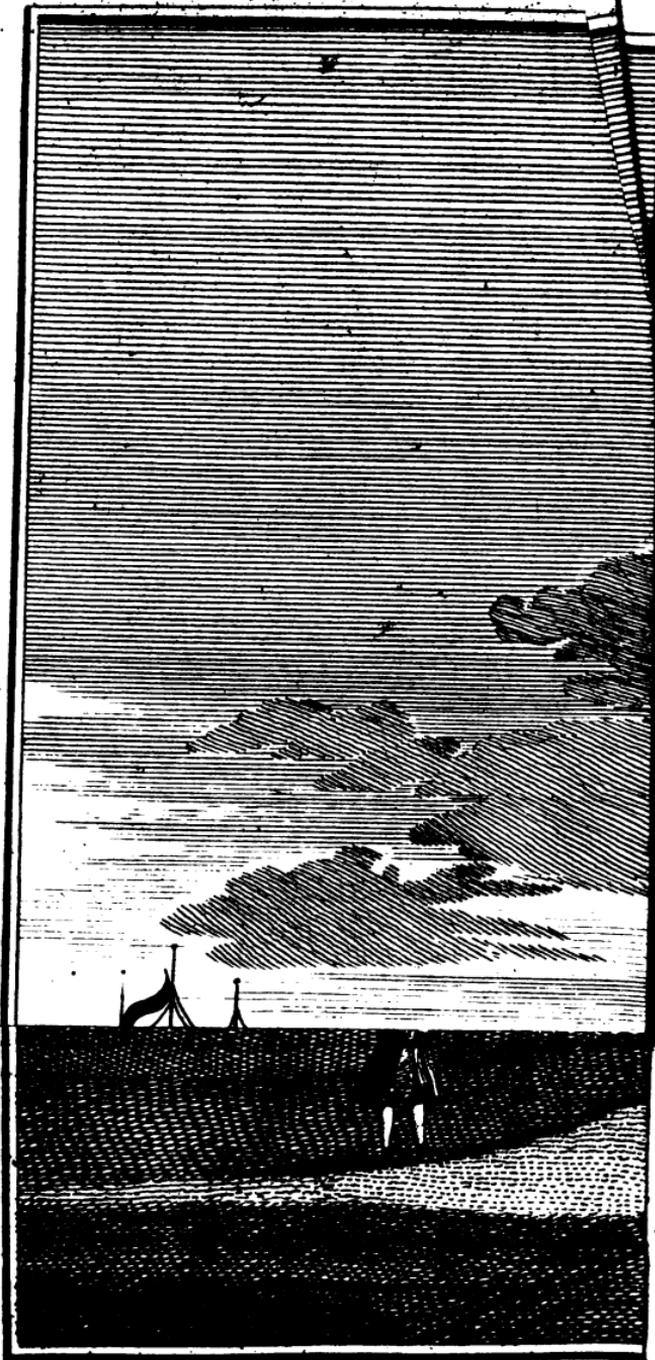
roit en grand nombre dans les Bois, excitoient à tout moment en nous des idées de Hameaux & de Villages, & contribuoiēt beaucoup à embellir ce séjour. Le nombre des Bœufs, dont cette Ile étoit peuplée, nous parut monter au moins à dix mille; & comme ils n'étoient nullement farouches, nous pouvions aisément en approcher. Nous en tuames d'abord à coups de fusil; mais à la fin, quand quelques accidens, que nous rapporterons dans la suite, nous obligèrent à épargner notre poudre, nos Gens les prirent facilement à la course. La chair en étoit très bonne, &, à ce que nous trouvames, plus aisée à digérer qu'aucune autre de la même sorte que nous eussions mangée ailleurs. La Volaille étoit excellente, & se prenoit aussi à la course; car d'un seul vol ces Oiseaux s'éloignoient à peine de cent pas, & cela même les fatiguoit tellement qu'ils avoient peine à s'élever une seconde fois en l'air, desorte que nous en attrapions tant que nous voulions, les arbres étant assez séparés les uns des autres, & point entremêlés de brossailles. Outre le Bétail & la Volaille, nous trouvames une grande quantité de Cochons sauvages, qui furent pour nous un mets

Tome III. C exquis;

exquis ; mais comme ils étoient extrêmement féroces , il fallut tirer dessus , ou tâcher de les prendre avec de grands Chiens , qui avoient passé dans l'Île avec le Détachement *Espagnol* , envoyé pour fournir des provisions à la Garnison de *Guam*. Ces Chiens , qui étoient dressés à la chasse de ces Cochons , nous suivirent volontiers ; mais quoique la race en fût vigoureuse & hardie , les Cochons se défendirent si bien qu'ils en déchirèrent plusieurs , de sorte que leur nombre se trouva à la fin diminué de plus de la moitié.

Cet endroit étoit non-seulement très agréable pour nous , à cause de l'abondance & de la bonté des Vivres , mais aussi tel que nous le pouvions souhaiter pour nos Malades attaqués du Scorbut , qui avoit déjà fait de si cruels ravages parmi nous. Les Bois étoient pleins de Cocotiers qui nous fournissoient leurs noix & leurs choux ; il y avoit aussi des Goyaves , des Limons , des Oranges , tant douces qu'amères , & une sorte de fruit , particulier à ces Îles , que les *Indiens* nomment *Rima* , mais que nous appellions le *fruit à pain* , car nous le mangions au-lieu de pain , durant le séjour que nous fîmes dans l'Île , & générale-





ralement tout notre monde le préféreroit même au pain, si-bien que pendant notre séjour en cet endroit, on ne distribua point de pain à l'Equipage. Ce fruit croît sur un grand arbre qui s'éleve assez haut, & qui vers la tête se divise en grandes branches qui s'étendent assez loin. Les feuilles de cet arbre sont d'un beau verd foncé, ont les bords dentelés, & peuvent avoir depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches, & la figure en est plutôt ovale que ronde. Il a une écorce épaisse & forte, & environ sept ou huit pouces de longueur. Chaque fruit croit séparément, & jamais en grappe. On ne le mange que quand il a toute sa taille, mais qu'il est verd encore; en cet état il ne ressemble pas mal à un cul d'Artichaud, tant en goût qu'en substance. Quand il devient tout-à-fait mûr, il est mou & jaune, & acquiert un goût douxereux & une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une Pêche mure; mais on prétend qu'alors il est mal sain, & qu'il cause la dysenterie. Dans la vue ci-jointe de l'Aiguade, est représenté en (c) un des arbres qui portent ce fruit. Outre les fruits, dont

nous avons fait mention , nous trouvâmes dans l'Île de *Tinian* plusieurs Végétaux excellens contre le Scorbut , comme des Melons d'eau , de la Dent de Lion , de la Menthe , du Pourpier , du *Cochlearia* , & de l'Oseille , que nous dévorâmes avec cette avidité , que la Nature ne manque jamais d'exciter pour ces puissans remèdes en ceux qui sont attaqués du Scorbut. Il paroît par ce qui a été dit , que la vie , que nous menions dans cette Île , ne pouvoit qu'être très agréable , quoique je n'aye pas encore fait mention de toutes ses productions. Nous jugeâmes devoir absolument nous abstenir de Poisson , à cause que ceux de nos Gens qui en avoient mangé , immédiatement après notre arrivée , s'en étoient trouvés un peu incommodés ; mais nous étions suffisamment dédommagés de cette espèce d'abstinence , par tant de différentes sortes d'Animaux dont j'ai fait l'énumération. Outre la Volaille , nous trouvâmes au milieu de l'Île deux grands Lacs d'eau douce , remplis de Canards , de Sarcelles & de Corlieux : sans compter les Pluviers siffans , qui y étoient en quantité.

On sera apparemment surpris , qu'un séjour , si richement pourvu de tout ce qui
peut

peut contribuer à l'entretien de la vie , & d'ailleurs si charmant, fût entièrement inhabité , sur-tout étant peu éloigné de quelques autres Iles, qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. La réponse à cette difficulté est, qu'il n'y a pas cinquante ans que cette Ile étoit encore peuplée. Les *Indiens*, que nous avons pris, nous assurèrent, que les trois Iles, de *Tinian*, de *Rota* & de *Guam*, fourmilloient autrefois d'Habitans, & que *Tinian* seul contenoit trente mille ames: mais une Maladie épidémique ayant emporté bien du monde dans ces Iles, les *Espagnols* ordonnèrent à tous les Habitans de *Tinian* de venir s'établir dans *Guam* pour y remplacer les morts. Il fallut obéir; mais la plupart tombèrent dans un état de langueur, & moururent bientôt de chagrin d'avoir été obligés d'abandonner leur patrie & leur ancienne manière de vivre. Et il faut avouer, qu'indépendamment de l'amour que tous les Hommes ont pour leur terre natale, il y a bien peu de Païs au monde, qui méritent autant d'être regrettés que *Tinian*.

Ces pauvres *Indiens* auroient pu naturellement se promettre, que placés à une si grande distance des *Espagnols*, ils n'é-

prouveroient pas les effets du pouvoir de cette superbe Nation; mais il semble que leur éloignement n'a pu les garantir de la destruction presque générale du nouveau Monde; tout l'avantage, que leur situation leur a procuré, se réduisant à être exterminés un siècle ou deux plus tard que les autres. On pourroit peut-être révoquer en doute que le nombre des Insulaires, qui ont passé de *Tinian* à *Guam*, & qui y sont morts de chagrin, ait été aussi considérable que nous l'avons marqué ci-dessus; mais pour ne rien dire du témoignage unanime de nos Prisonniers, & de la bonté de l'Île, nous ajouterons simplement, qu'on trouve en divers endroits de *Tinian* des ruines, qui prouvent suffisamment, que le País doit avoir été fort peuplé; ces ruines consistent presque toutes en deux rangs de Piliers, de figure pyramidale, & ayant pour base un carré. Ces Piliers sont l'un de l'autre à la distance d'environ six pieds, & le double de cet espace sépare ordinairement les rangs. La base des Piliers a autour de cinq pieds en carré, & leur hauteur est d'environ treize pieds: sur le sommet de chaque Pilier est placé un demi-Globe, la surface plate en dessus. Les Piliers & les
demi-

deux demi-Globes font de fable & de pierre cimentés ensemble, & recouverts de plâtre. On en concevra plus aisément la figure en jettant les yeux sur la vue de l'Aiguade, où une de ces ruines est désignée par la lettre (a). En supposant la vérité du récit que nos Prisonniers nous firent touchant ces restes de Bâtimens, l'île doit avoir été fort peuplée; car, suivant eux, ces Piliers avoient appartenu à des Monastères d'Indiens; & la chose nous parut d'autant plus vraisemblable, qu'on trouve parmi les Payens plusieurs institutions de ce genre. Quand même ces ruines seroient des restes des maisons ordinaires des Habitans, il faut que le nombre de ces derniers ait été très grand, toute l'île étant presque parsemée de ces Piliers.

La quantité & la bonté des Fruits, & en général, des Vivres qu'on trouve dans cette île, la beauté de ses Plainnes, la fraîcheur de ses Bois qui exhalent une odeur admirable, l'inégalité avantageuse de son terrain, & l'agréable diversité de ses vues, sont des articles que j'ai déjà parcourus. J'ajouterai ici, que tous ces avantages sont encore grandement augmentés par un autre avantage sans prix, qui est, que les vents
C 4 frais,

frais, qui y soufflent presque continuellement, & les pluies, qui y tombent de tems en tems, quoique rarement, & pas longtems, sont apparemment cause, que l'air y est admirablement sain. J'en dois porter ce jugement, puisqu'il contribua si puissamment à faire recouvrer la santé à nos Malades, & qu'il nous donna à tous un appétit dévorant. Ce dernier effet fut si visible, que quelques-uns de nos Officiers, qui avoient toujours été petits mangeurs, ne faisant après un léger déjeuné qu'un seul repas médiocre par jour, devinrent ici des gloutons; car au lieu d'un bon repas, il leur en falloit au moins trois, tels qu'un seul auroit suffi autrefois pour leur charger l'estomac; mais si l'appétit étoit grand, la digestion se faisoit aussi à merveille; car après avoir déjeuné d'un bon morceau de Bœuf, suivant un usage établi par nous-mêmes dans l'Isle, nous attendions bientôt après avec impatience l'heure du diner.

J'aurois pu m'étendre davantage sur les louanges de ce charmant séjour; mais il est juste aussi de dire un mot des désagrémens qu'on y rencontre.

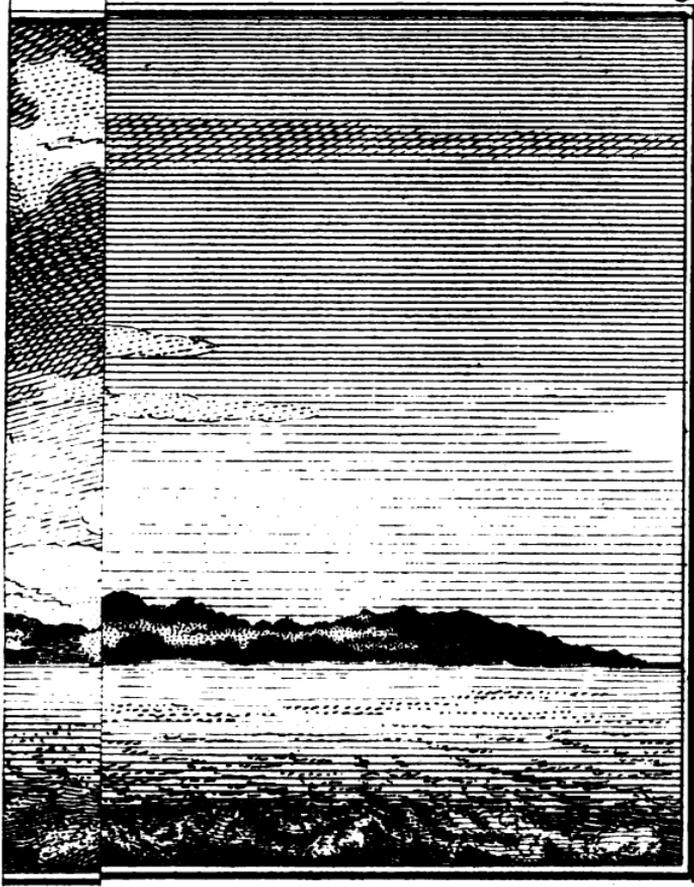
Premièrement, à l'égard de l'eau, j'avoue, qu'avant que d'avoir été convaincu
du

du contraire par l'expérience, je n'aurois jamais cru que le manque d'eau courante puisse être aussi parfaitement réparé qu'il l'est dans cette Ile par des Puits & des Sources, qu'on trouve par-tout assez près de la surface de la Terre, & dont l'eau est fort bonne. Au milieu de l'Ile il y a deux ou trois grandes pièces d'excellente eau, dont les bords sont aussi réguliers & aussi unis, que si l'on avoit voulu en faire des Bassins pour l'ornement du lieu. Il est sûr néanmoins, que relativement à la beauté des vues, le manque de Ruisseaux & d'eaux courantes est un défaut, dont on n'est que très imparfaitement dédommagé par de grandes pièces d'eau dormante, ou par le voisinage de la Mer, quoique ce dernier article, eu égard à la petitesse de l'Ile, suppose presque par-tout un coup d'œil fort étendu.

La plus grande incommodité qu'on éprouve dans *Tinian* est causée par une infinité de Cousins & d'autres sortes de Mouches, comme aussi par des Tiques: car quoique cet Insecte s'attache ordinairement au Bétail, nous ne laissons pas d'en être attaqués assez souvent; & quand cela arrivoit, pour peu qu'on tardât à ôter la Tique,

que , elle cachoit sa tête sous l'épiderme , & causoit une douloureuse inflammation. Nous y trouvames aussi des Mille-pieds & des Scorpions, que nous crumes venimeux, sans pourtant qu'aucun de nous en ait jamais rien souffert.

Mais un inconvénient bien plus terrible , & dont il nous reste à parler , est que l'an- crage n'y est nullement sûr dans certaines Saisons de l'année. Le meilleur Mouillage pour des Vaisseaux considérables est au S.O. de l'Île , où (a) représente le Pic de *Saypan*, vu par-dessus la partie Septentrionale de *Tinian*, & restant au N. N. E. demi-quart à l'E. En (b) est le lieu d'ancre, à huit milles de distance de l'Observateur. La vue du même ancrage est outre cela encore représentée de fort près , afin qu'on coure moins risque de s'y tromper à l'avenir. Ce fut en cet endroit que le *Centurion* mouilla sur vingt & deux brasses d'eau , vis-à-vis d'une Baye sablonneuse , environ à un mille & demi du rivage. Le fond de cette rade est rempli de Rochers de Corail, fort pointus , qui , durant quatre mois de l'année , c'est-à-dire , depuis la *Mi-Juin* jusqu'à la *Mi-October*, rendent le lieu d'ancre très peu sûr. Cette Saison est celle de la Mousson



é du S



de T

son de l'Ouest : aussi long-tems qu'elle dure, le vent, vers le tems de la pleine & surtout de la nouvelle Lune, est ordinairement variable, & fait même quelquefois le tour du compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne sauroit guère se fier aux plus gros cables ; & le danger est encore augmenté par la rapidité du flux, qui va au S. E. entre cette Ile & celle d'*Aguigan*, petite Ile proche du bout Méridional de *Tinian*, qui est représentée dans la Carte générale simplement par un point. Ce flux amène une prodigieuse quantité d'eau, & fait que la Mer s'enfle d'une manière terrible ; desorte que nous eumes plus d'une fois sujet de craindre d'être submergés par les vagues, quoique nous fussions dans un Vaisseau de soixante pièces de Canon. Les autres huit mois de l'année, c'est-à-dire, depuis la *Mi-October* jusqu'à la *Mi-Juin*, il fait un tems égal & constant ; & pourvu que les cables soient bien garnis, il n'y a pas de risque qu'ils soient endommagés : si-bien que durant tout cet intervalle la Rade est aussi sûre qu'on peut la souhaiter. J'ajouterai simplement ici, que le Banc, qui sert de lieu d'ancrage, a beaucoup de pente, & court S. O. sans avoir d'autre bas-fond qu'une

ne suite de Rochers au-dessus de l'eau , éloignée du rivage d'environ un demi-mille , & qui laisse un étroit passage , que les Chaloupes doivent suivre pour se rendre dans une petite Baye sablonneuse , le seul endroit où il leur est possible d'aborder. Après ce détail touchant l'île & ses productions , il est tems que je reprenne le fil de notre Histoire.

Notre première occupation , après notre arrivée , fut de porter nos Malades à terre. Pendant que nous nous acquittions de ce devoir , quatre *Indiens* , qui faisoient partie du Détachement commandé par le Sergent *Espagnol* , vinrent se remettre entre nos mains ; desorte qu'avec les quatre autres , que nous avions pris dans le *Pros* , nous en eumes huit en notre pouvoir. Un d'eux s'étant offert , de son propre mouvement , à nous indiquer le meilleur endroit pour tuer du Bétail , deux de nos Geps eurent ordre d'aller avec lui & de l'aider ; mais un d'eux ayant eu l'imprudence de confier son fusil & son pistolet à l'*Indien* , celui-ci se sauva , & les emporta avec lui dans les Bois : les Compatriotes , qui étoient restés avec nous , craignant qu'on ne les rendit responsables de la perfidie de leur Camarade , demandé-

mandèrent la permission d'envoyer quelqu'un d'eux dans le País, avec promesse que cet Emissaire rapporteroit non seulement les armes, mais engageroit aussi tout le reste du Détachement de *Guam* à se rendre. Le Commandeur leur accorda leur demande; & un d'eux ayant été dépêché sur le champ, nous le vîmes revenir le lendemain avec le fusil & le pistolet; mais il assura les avoir trouvés dans un sentier du Bois, & protesta avoir pris d'inutiles peines pour découvrir quelqu'un de ses Compatriotes. Ce rapport avoit un air si peu vraisemblable, que nous soupçonnâmes qu'il se machinoit quelque trahison, dont il n'y avoit point de meilleur moyen de prévenir les effets, qu'en envoyant à bord tous les *Indiens* qui étoient entre nos mains, ce qui fut exécuté sur le champ.

Quand nos Malades furent logés dans l'Île, nous employâmes tous ceux, qui n'étoient pas absolument nécessaires pour les servir, à bien garnir plusieurs brasses de nos Cables, en commençant par l'endroit où ils tiennent à l'ancre, pour les empêcher de s'user contre le fond. Cette précaution prise, nous songeâmes à boucher notre voye d'eau; & pour la mieux découvrir,

vir,

vrir, nous commençames, le premier de *Septembre*, à transporter le Canon vers la poupe, afin de relever par-là le devant du Vaisseau. Les Charpentiers ayant pu alors examiner par dehors l'endroit où étoit la voye d'eau, ôtèrent ce qui restoit encore du vieux doublage, calfatèrent toutes les fentes qu'il y avoit des deux côtés de l'Eperon, & les recouvrirent de plomb; après quoi ils revêtirent le tout d'un nouveau doublage. Nous crumes alors avoir entièrement remédié à cet article; mais à peine eumes-nous remis une partie des Canons à leur place, que nous vîmes rentrer l'eau par l'ancienne ouverture avec autant de violence que jamais. Il fallut recommencer l'ouvrage; &, pour mieux réussir cette fois, nous vidames le Magasin des Canoniers, qui est à l'avant du Vaisseau, & fîmes transporter cent trente barils de poudre à bord de la petite Barque *Espagnole*, que nous avions prise en arrivant à *Tinian*. Par ce moyen notre Vaisseau se releva environ trois pieds hors de l'eau à la proue, & les Charpentiers défîrent le vieux doublage plus bas, & s'y prirent pour le reste comme ils s'y étoient pris la première fois. Supposant alors la voye d'eau bien bouchée, nous recom-

recommençames à remettre nos Canons à leur place ; mais aussi-tôt que ceux du second pont eurent été remis, l'eau se rouvrit une voye, & rentra à l'ordinaire. Comme nous n'osions pas défaire le doublage en dedans, de peur que le bout de quelque planche ne vint à s'échapper, ce qui ne pouvoit arriver sans que nous allussions à fond dans l'instant même, il ne nous resta d'autre ressource que de calfafter en dedans du Vaisseau ; & par ce moyen la voye d'eau fut bouchée pour quelque tems ; mais quand nos Canons eurent été remis à leur place, & que nous eumes repris nos barils de poudre à bord, l'eau rentra de nouveau par un trou à l'endroit de l'une des chevilles de l'Eperon. Nous jugeames alors, que toutes les peines, que nous nous étions données, étoient inutiles, le défaut étant dans l'Eperon même, & que pour y remédier, il falloit attendre qu'il y eût moyen de mettre notre Vaisseau à la bande.

Vers la *Mi-Septembre*, plusieurs de nos Malades furent passablement rétablis par le séjour qu'ils avoient fait à terre. Le 12 de ce même mois, tous ceux, qui se trouvoient en état de manoeuvrer, furent envoyés

voyés à bord du Vaisseau : & alors le Commandeur, qui étoit lui-même attaqué du Scorbut, se fit dresser une Tente sur le rivage, où il se rendit dans le dessein d'y passer quelques jours, étant convaincu par l'expérience générale de tout son Monde, qu'on ne pouvoit employer avec succès aucun autre remède contre cette terrible maladie. L'endroit, où sa Tente fut dressée à cette occasion, étoit près du puits, qui nous servoit d'Aiguade, & est un des plus charmans endroits qu'on puisse imaginer. Nous en avons déjà donné une vue sous le titre d'Aiguade, où (b) marque la Tente du Commandeur, & (d) le puits où nous faisons de l'eau.

Comme l'Equipage à bord du Vaisseau venoit d'être renforcé par ceux que leur séjour dans l'île avoit rétablis, nous commençames à envoyer nos futailles à terre pour y être remplies, ce qui n'avoit pu se faire jusqu'alors, à cause que les Tonneliers n'avoient pas été en état de travailler. Nous levames aussi nos ancres, pour examiner nos cables, que nous soupçonnions devoir être considérablement endommagés. Et comme nous n'étions pas loin de la nouvelle Lune, qui étoit le tems où nous avions de violens coups

coups de vent à craindre, le Commandeur, pour plus de sûreté, ordonna qu'on garnît le bout des cables à l'endroit où ils tiennent aux ancres, des chaines des Grapins : on les revêtit encore outre cela, à trente brasses depuis les ancres, & à sept brasses depuis les Ecubiers, d'une bonne hanzière de quatre pouces & demi en circonférence. A toutes ces précautions nous ajoutames celle d'abaïsser entièrement la grande vergue & la vergue de Misaine, afin qu'en cas de gros tems, le vent eût moins de prise sur le Vaisseau.

Après nous être ainsi munis contre tout danger, à ce que nous croyions, nous attendimes le 18 de *Septembre*, jour de la nouvelle Lune. Ce jour, & les trois suivans s'étant passés sans aucun malheur, quoique le tems fût orageux, tous ceux, qui se trouvoient à bord avec moi, comptoient que, grace à la sagesse de nos mesures, nous n'avions plus rien à craindre; mais le 22 il fit un vent d'Est si violent, que nous désespérames bientôt de pouvoir le soutenir sans chasser sur nos ancres. C'est ce qui nous fit souhaiter que le Commandeur, & le reste de nos Gens, qui étoient à terre, & qui composoient la plus grande partie de

l'Equipage, fussent à bord avec nous, toute espérance de nous sauver paroissant exiger que nous gagnassions au plutôt le large ; mais toute communication avec l'Isle nous étoit absolument coupée, & il n'y avoit pas la moindre possibilité qu'une Chaloupe y abordât. Le soir à cinq heures le cable de notre ancre d'affourche se rompit, & le Vaisseau dériva sur sa seconde ancre. Cependant la nuit vint, & la violence du vent alla en augmentant ; mais quelque furieux qu'il fût, le flux eut plus de force encore ; car ayant au commencement de la tempête couru Nord, il tourna tout-à-coup au Sud, vers les six heures du soir, & poussa le Vaisseau en avant, en dépit de la tempête qui battoit sur la Proue. Les vagues fondoient de tous côtés sur nous, & une grosse houle paroissoit à chaque instant vouloir passer par-dessus notre poupe, & engloutir le Vaisseau. La Chaloupe, qui étoit amarrée à l'arrière, fut soudainement élevée à une telle hauteur, qu'elle cassa l'architrave de la Galerie du Commandeur, dont la Cabane étoit sur le demi-pont, & auroit vraisemblablement monté jusqu'au Fronton, si elle n'avoit pas été brisée du coup ; cependant un Matelot, qui étoit dans
la

la Chaloupe, fut, quoique fort meurtri, sauvé par une espèce de miracle. Vers les huit heures, le flux devint moins fort, mais la tempête ne diminua point; desorte qu'à onze heures, le cable de notre seconde ancre se rompit. On jetta aussi-tôt la maîtresse ancre, la seule qui nous restât; mais avant qu'elle touchât le fond, nous fumes emportés de vingt & deux brasses de profondeur sur trente & cinq; & après que nous eumes lâché un cable entier, & les deux tiers d'un autre, nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de sonde de soixante brasses: c'étoit une marque indubitable, que l'ancre étoit à l'extrémité du banc, & qu'elle ne tiendroit pas long-tems, quand même elle auroit pris. Dans un si pressant danger, Mr. *Saumarez*, notre premier Lieutenant, qui commandoit actuellement à bord, eut recours aux signaux de détresse, en faisant tirer des coups de Canon, & mettre des feux, pour avertir le Commandeur du danger qui nous menaçoit. Environ à une heure après minuit, un terrible coup de vent, accompagné de pluie & d'éclairs, nous fit quitter le banc, & nous jetta en Mer. Notre situation étoit effrayante & triste à plus d'un égard. D'un côté, il fai-

soit une nuit noire, & l'orage sembloit redoubler; & de l'autre, nous laissons dans l'île Mr. *Anson*, avec plusieurs de nos Officiers, & une grande partie de notre Equipage, faisant cent treize personnes en tout. Notre perte leur ôtoit tout moyen de sortir de l'île: & pour nous, trop foibles pour lutter contre la fureur de la Mer & des vents, nous regardions chaque moment comme devant être le dernier de notre vie.



C H A P I T R E III.

Ce qui se passa à Tinian après le départ du Centurion.

LA tempête, qui chassa le *Centurion* en Mer, grondoit tellement, que ni le Commandeur, ni aucun de ceux qui étoient à terre, ne purent entendre les coups de Canon, qui devoient servir de signal de détresse; & la lueur continuelle des éclairs avoit empêché qu'on ne vît le feu du Canon. Ainsi, quand à la pointe du jour nos Gens remarquèrent du rivage qu'il n'y avoit plus de Vaisseau, leur consternation fut inexprimable. La plupart, persuadés que
le

Le Vaisseau avoit péri , prièrent le Commandeur d'envoyer la Chaloupe faire le tour de l'Île pour chercher le débris ; & ceux qui espéroient qu'il étoit sauvé , osoient à peine se flatter , qu'il seroit jamais en état de regagner l'Île : car le vent étoit toujours à l'Est , & très violent , & ils savoient que nous étions en trop mauvais état & trop mal pourvus de monde , pour pouvoir lutter contre un tems si orageux. Soit que le *Centurion* eût péri , ou ne pût regagner l'Île , il n'y avoit , dans l'une & l'autre supposition , aucun moyen pour nos Gens d'en sortir : car ils se trouvoient au moins à six cens lieues de *Macao* , qui étoit le Port le plus voisin ; & ils n'avoient d'autre Vaisseau que la petite Barque *Espagnole* , d'environ quinze tonneaux , qu'ils avoient prise en arrivant à *Tinian* , & qui n'étoit pas capable de contenir le quart de leur monde. Le hazard que quelque Vaisseau ami touchât à l'Île , & les emmenât , ne pouvoit être compté pour rien , aucun Vaisseau *Européen* , excepté le nôtre , n'y ayant peut-être jamais mouillé ; & il y auroit eu de la folie à attendre que des accidens pareils à ceux qui nous avoient conduits à *Tinian* , y feroient , de plusieurs siècles , aborder quelque autre

Vaifseau. Ainfi il ne leur reftoit que la triftte attente de paffer le refte de leurs jours dans cette Ile, en difant un éternel adieu à leur terre natale, à leurs amis, à leurs familles, & à tous les agrémens qu'ils pouvoient fe promettre dans le fein de leur Patrie.

Encore n'étoit-ce pas là ce qu'ils avoient le plus à craindre : car ils devoient naturellement appréhender, que le Gouverneur de *Guam*, dès qu'il feroit instruit de leur fituation, n'envoyât des forces fuffifantes pour les prendre, & pour les lui amener ; après quoi, le traitement le plus favorable, qu'ils puffent efpérer, auroit été d'être détenus Prifonniers le refte de leur vie : car à juger de la conduite du Gouverneur de *Guam*, par celle que les *Efpagnols* tiennent ordinairement dans ces Contrées lointaines, il les auroit probablement condamnés à une mort honteufe, comme Pirates, leurs commiffions fe trouvant à bord du *Centurion*.

Quoique ces cruelles idées fifsent certainement impreflion fur Mr. *Anfon*, il ne laiffa pas de conferver fon air ferme & tranquille. Ses premières réflexions avoient roulé fur les moyens de fe tirer avec fon monde de la fituation défefpérée où ils fe trouvoient. Il communiqua le plan, qu'il s'étoit formé

à

à cet égard, à ceux de ces Gens, qui lui paroissoient les plus intelligens ; & s'étant convaincu par les conversations qu'il eut avec eux, que la chose étoit praticable, il tâcha d'animer son monde à mettre la main à l'œuvre promptement & avec vigueur. Dans cette vue il leur représenta, qu'il n'y avoit aucune apparence que le *Centurion* eût péri : qu'il auroit eu assez bonne opinion de leur habileté en fait de Marine, pour ne pas croire qu'ils se fussent laissés aller à une frayeur aussi chimérique ; que s'ils considéroient avec attention ce qu'un pareil Vaisseau pouvoit supporter, ils avoueroient, qu'il étoit en état de soutenir tout l'effort de la tempête ; que peut être il reviendrait dans peu de jours ; & que si on ne le revoit pas, la supposition la moins favorable, qu'on pourroit faire, seroit, qu'il avoit été jetté sous le vent de l'île assez loin pour ne pouvoir pas la regagner, ce qui l'obligeroit à prendre la route de *Macao* sur la Côte de la *Chine*. Il leur dit ensuite que comme il falloit se préparer à tout événement, il avoit, dans la dernière supposition, songé à un moyen de les tirer de l'île, & de rejoindre à *Macao* le *Centurion* ; que ce moyen étoit de haler la Barque *Espagnole*

gnole à terre, de la scier en deux, & de l'allonger de douze pieds, ce qui en feroit un Bâtiment de près de quarante tonneaux, & capable de les transporter tous à la *Chine*; qu'il avoit consulté les Charpentiers, qui étoient convenus que la chose étoit très faisable, & qu'il ne falloit que les efforts réunis de ceux à qui il parloit. Il ajouta, que pour ce qui le concernoit, il prétendoit partager le travail avec eux, & qu'il n'exigeoit de quel d'entre eux que ce fût, rien, que lui Commandeur ne fût prêt à faire. En terminant son discours, il leur fit sentir de quelle importance il étoit de ne point perdre de tems; & que pour être mieux préparés à tout événement, il falloit commencer l'ouvrage sur le champ, & tenir pour certain, que le *Centurion* ne pouvoit pas revenir; parce que, quand même il reviendrait, ce que Mr. *Anson* ne croyoit guère possible, quoiqu'il ne marquât point ce qu'il pensoit là-dessus, le pis du pis seroit d'avoir travaillé inutilement durant quelques jours; au lieu que si le Vaisseau ne reparoissoit pas, leur situation, & la saison de l'année, exigeoient d'eux tout l'empressement & toute l'activité possibles.

Ces remontrances produisirent leur effet,
qui

qui néanmoins ne fut pas d'abord aussi puissant que Mr. *Anson* auroit pu l'espérer. A la vérité, il leur releva le courage, en leur montrant la possibilité de sortir de l'île : bonheur, dont ils n'avoient point eu jusqu'alors la moindre idée; mais par cela même qu'ils se voyoient cette ressource, ils commencèrent à trouver leur situation moins effrayante, & à se flatter que le retour du *Centurion* les dispenseroit de l'exécution du plan de Mr. *Anson*, qu'ils prévoyoit devoir être un grand & pénible ouvrage. Ces considérations empêchèrent pendant quelques jours, qu'ils ne missent tous la main à l'œuvre de bon cœur; mais à la fin, étant généralement convaincus de l'impossibilité du retour du Vaisseau, tous entreprirent avec ardeur la tâche qui leur avoit été assignée, & y mirent toute l'industrie & l'application que le Commandeur pouvoit désirer, se trouvant ponctuellement à la pointe du jour au lieu du rendez-vous, d'où chacun se rendoit à l'endroit qui lui étoit marqué, & y travailloit jusqu'à l'entrée de la nuit.

Qu'il me soit permis d'interrompre ici un moment le fil de ma narration, pour rapporter un incident, qui causa, pendant quel-

quelque tems, plus d'inquiétude à Mr. *Anfon* que n'avoient fait tous nos défaits passés. Peu de jours après que le Vaisseau eut été jetté en mer, quelques-uns des nôtres, qui étoient sur le rivage, crièrent, *une voile*. Ce cri répandit une joie générale, chacun supposant, que c'étoit notre Vaisseau qui revenoit ; mais un instant après on apperçut une seconde voile, ce qui détruisit entièrement l'espérance, que nos Gens venoient de concevoir, & les mit dans l'embarras de deviner ce que pouvoient être ces deux voiles. Le Commandeur les examina soigneusement avec sa Lunette d'approche, & remarqua que c'étoient deux Chaloupes. A cette vue, il ne put s'empêcher de croire, que le *Centurion* étoit allé à fond, & que ceux qui s'en étoient pu sauver, revenoient avec les deux Chaloupes de ce Vaisseau. Cette soudaine & cruelle idée agit si puissamment sur lui, que, pour cacher son émotion, il fut obligé de se retirer, sans dire mot à personne, dans sa Tente, où il passa de bien tristes momens, dans la ferme persuasion que le Vaisseau étoit perdu, & qu'il falloit absolument renoncer à la flatteuse attente de se signaler par quelque Expédition glorieuse.

Mais

Mais ces accablantes réflexions cessèrent de le tourmenter, quand il s'aperçut, que les deux prétendues Chaloupes, qu'il voyoit dans l'éloignement, étoient des *Pros Indiens*. Comme il remarqua que ces *Pros* dirigeoient leur cours vers le rivage, il ordonna qu'on ôtât tout ce qui auroit pu leur donner le moindre soupçon, & fit cacher ses Gens dans des Haliers, afin de s'assurer des *Indiens*, dès qu'ils seroient arrivés à terre : après que les *Pros* furent avancés jusqu'à un quart de mille de terre, ils s'arrêtèrent tout court, & étant restés immobiles durant près de deux heures, ils portèrent au Sud. Mais revenons à l'exécution du dessein d'allonger la Barque.

Si l'on considère combien nos Gens étoient mal pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire pour exécuter ce dessein, on aura lieu d'être convaincu, qu'indépendamment de plusieurs autres articles aussi importans, la seule entreprise d'allonger la Barque étoit accompagnée de grandes difficultés. Ces difficultés auroient été beaucoup moindres dans un endroit pourvu des matériaux & des instrumens nécessaires; mais quelques-uns de ces instrumens devoient encore être fabriqués, & plusieurs des matériaux

tériaux manquoient absolument ; & il ne falloit pas un médiocre degré d'industrie pour suppléer à tout cela. Quand le corps de la Barque auroit été achevé, ce n'auroit été là qu'un seul article ; & il en restoit encore plusieurs autres de la même importance : il falloit pourvoir la Barque d'Agrès, l'avitailler, & enfin lui faire parcourir un espace de six ou sept cens lieues, dans des Mers, où aucun de nous n'avoit jamais passé. Quelques-uns de ces articles étoient accompagnés de difficultés assez grandes pour rendre l'exécution de l'entreprise impossible, & tous les efforts de nos Gens inutiles, sans divers accidens favorables & inattendus. Je vais donner un détail abrégé du tout.

Par un très grand bonheur les Charpentiers, tant du *Gloucester* que du *Tryal*, étoient à terre avec leurs Caisses d'instrumens, quand le Vaisseau fut jetté en mer. Le Forgeron s'y trouvoit pareillement, & avoit avec lui sa forge & quelques outils, mais ses soufflets étoient restés à bord ; de sorte qu'il ne lui étoit point possible de travailler, & sans lui il n'y avoit rien à faire. Le premier soin de nos Gens fut de fabriquer une paire de soufflets. Il leur man-
quoit

quoit cependant du cuir; mais ils y suppléèrent par des peaux, dont ils avoient suffisamment : car ayant trouvé un tonneau de chaux, que les *Indiens* ou les *Espagnols* avoient préparé pour leur usage, ils se servirent de cette chaux pour tanner quelques peaux; & quoique l'ouvrage dût naturellement n'être pas fort bon, le cuir ne laissa pas de servir, & les soufflets dont le Canon d'une arme à feu étoit le tuyau, n'avoient d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

Pendant que le Forgeron travailloit à son ouvrage, d'autres abattoient des arbres, & en scioient des planches; & comme c'étoit là le travail le plus pénible, le Commandeur y mit lui-même la main pour encourager davanrage ses Gens. Comme ils n'avoient, ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour haler la Barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des Cocotiers étant fort unie & cylindrique, fut jugée très propre à leur fournir les rouleaux dont ils avoient besoin. On abatit donc quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans ce même tems on creüsa un
bassin

bassin sec, où l'on fit entrer la Barque par un chemin fait exprès depuis la Mer jusqu'au bassin. Tandis que les uns travailloient à allonger la Barque, les autres tuoient des Bœufs, & amassoient toutes sortes de provisions : & quoique naturellement on eût lieu de craindre, que, dans un si grand nombre d'occupations différentes, il ne se mêlât de la négligence & de la confusion, le bon ordre, qui avoit été établi, & l'ardeur, que chacun marquoit à remplir sa tâche, firent néanmoins avancer l'ouvrage à souhait. Je crois que le manque de liqueurs fortes contribua beaucoup à rendre nos Gens d'aussi bonne volonté. Comme ils n'avoient à terre ni vin ni eau de vie, le jus de noix de Coco leur servoit constamment de boisson, & cette boisson, quoique très agréable, n'étoit nullement enivrante.

Les Officiers ayant délibéré sur tout ce qu'il faudroit pour équiper la Barque, trouvèrent que les Tentes, qui étoient à terre, & les cordages de reserve que le *Centurion* y avoit laissés par hazard, pourroient, en y ajoutant les voiles & les agrès de la Barque même, suffire tellement pour cette Barque quand elle seroit allongée : & comme

comme ils avoient quantité de suif, ils résolurent de le mêler avec de la chaux, & de suivre la Barque de ce mélange, qu'ils savoient être très propre pour cela. Il paroît par tout ce que je viens de dire, que pour ce qui regarde l'équipement, il ne s'en falloit guère que tout ne fût assez bien: mais il restoit un terrible inconvénient, qui étoit la petitesse de ce nouveau Vaisseau: malgré tout l'allongement qu'on pouvoit lui donner, il ne devoit pas même être de quarante tonneaux, ce qui le rendoit incapable de fournir du logement sous le Pont à la moitié de l'Equipage: il étoit outre cela si pesant par le haut, que si nos Gens avoient reçu ordre de venir tous ensemble sur le Pont, la Barque auroit couru grand risque de renverser sur le côté; mais c'étoit là une difficulté insurmontable, puisqu'il n'étoit pas possible d'agrandir cette Barque au-delà de ce qui a été dit.

Après qu'on eut réglé ce qui concernoit les agrès & la manœuvre de la Barque, un article essentiel fut d'avoir les provisions nécessaires pour un si long trajet: Ce ne fut pas un médiocre embarras que celui où nos Officiers se trouvèrent à cette occasion; ils n'avoient à terre, ni pain,
ni

ni aucune sorte de grain; le *fruit à pain*, qui nous avoit tenu lieu de l'une & de l'autre de ces choses durant notre séjour dans l'île de *Tinian*, ne pouvant pas se conserver en Mer. Quoiqu'il ne manquât pas de Bétail en vie, ils n'avoient pas de sel pour saler du Bœuf; & quand ils en auroient eu, dans un Climat si chaud le sel n'auroit pas pris. A la vérité, il nous restoit encore une petite quantité de Bœuf séché, que nous avions trouvée dans l'île en y débarquant; mais cette provision ne pouvoit nullement suffire pour un voyage de six cens lieues. A la fin, il fut résolu, qu'on prendroit à bord le plus de noix de Coco qu'il se pourroit, de ménager le Bœuf séché en le distribuant avec beaucoup d'épargne, & de suppléer au pain par du ris. Pour avoir ce ris, il s'agissoit, quand la Barque seroit achevée, de tenter une expédition contre l'île de *Rota*, où on savoit que les *Espagnols* avoient de grandes plantations de ris, confiées aux soins des Habitans *Indiens*. Mais comme cette entreprise ne pouvoit s'exécuter que de force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre, & il fut trouvé, qu'en rassemblant le tout avec soin, il n'y en auroit que pour quatre-

quatre-vingts-dix coups de fusil. Ce n'étoit pas un coup pour chaque homme : pauvre ressource pour des Gens, qui devoient se passer, durant un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, à moins qu'ils ne s'en procurassent par la force des armes.

Il nous reste encore à parler du plus cruel de tous les embarras, qui, sans un concours d'accidens tout-à-fait singuliers, auroit rendu leur départ absolument impossible. Il ne fallut que peu de jours pour régler ce qui avoit rapport à la fabrique & à l'équipement du Vaisseau; & cela étant fait, il y avoit moyen de calculer à peu près en quel tems le Bâtiment seroit achevé. Les Officiers devoient naturellement considérer ensuite le cours qu'il falloit suivre, & la terre où il convenoit d'aborder. Ces réflexions les menèrent à la décourageante découverte, qu'il n'y avoit dans l'Île ni Bouffole ni Quart de nonante. A la vérité le Commandeur avoit apporté à terre une petite Bouffole de poche pour son usage particulier; mais le Lieutenant *Brett* l'avoit empruntée pour déterminer la position des Îles voisines; & cet Officier se trouvoit dans le *Centurion*: & pour ce qui

est d'un Quart de nonante , on ne pouvoit en aucune façon s'attendre à en rencontrer un à terre , où cet instrument n'est d'aucun usage ; desorte qu'on l'avoit laissé dans le Vaisseau.

Huit jours s'étoient déjà écoulés depuis le départ du *Centurion* , avant que leur perplexité à cet égard fût un peu diminuée. A la fin , en fouillant dans une caisse appartenante à la Barque *Espagnole* , ils trouvèrent une petite Bouffole , qui , quoiqu'elle ne valût guère plus que celles qui servent d'amulette aux Ecoliers , fut pour eux un trésor inestimable. Peu de jours après , ils eurent de nouveau le bonheur de trouver sur le rivage un Quart de nonante , qu'on avoit jetté en Mer parmi des guenilles , qui avoient appartenu à quelques-uns de nos Gens , morts depuis notre arrivée à *Tinian*. La vue de cet instrument fit un extrême plaisir ; mais en l'examinant , on s'apperçut que les pinnules y manquoient , & qu'ainsi on n'en pouvoit faire aucun usage ; cependant , le bonheur continuant à leur en vouloir , peu de jours après , un de nos Gens ayant , par curiosité , tiré la layette d'une vieille table , que les flots avoient poussée à terre , y trouva quelques pinnules , qui
con-

convenoient très bien au Quart de nonante. Cet instrument étant ainsi complet, on examina s'il étoit bon; en s'en servant pour prendre la hauteur connue du lieu, & on eut la satisfaction de voir qu'il déterminoit la Latitude de *Tinian* avec assez de précision. Tous ces obstacles, qu'on avoit eu bien soin de cacher à nos Gens, pour leur épargner l'idée d'un travail inutile, étant en quelque sorte surmontés, l'ouvrage alloit son train heureusement & avec vigueur. La ferrure nécessaire étoit presque achevée; les planches & les autres pièces de bois, qui auroient pu servir, quoique nullement sciées suivant les règles de l'art, étoient toutes prêtes; si bien que le 6 d'*Octobre*, qui étoit le quatorzième jour depuis le départ du Vaisseau, nos Gens halèrent la Barque à terre, & employèrent les deux jours suivans à la scier en deux, en prenant bien garde que la scie ne passât par aucune de ses planches, & les deux parties furent placées à la distance l'une de l'autre qu'il falloit. Tous les matériaux ayant été préparés d'avance, le lendemain, qui étoit le 9 d'*Octobre*, ils commencèrent à ajuster les pièces requises pour l'allongement; & vers ce tems ils avoient une idée si exacte de ce qui leur restoit à

faire, & étoient tellement maîtres de la chose, qu'ils pouvoient marquer exactement quand le tout seroit fini. Aussi le départ fut-il fixé au 5 de *Novembre*. Mais leurs travaux devoient être terminés plutôt, & plus heureusement; car l'après-midi du 11. *Octobre*, un des Gens de l'Equipage du *Gloucester*, étant sur une hauteur au milieu de l'île, apperçut le *Centurion* dans l'éloignement, & courant de toutes ses forces vers l'endroit de débarquement, il vit, en chemin faisant, quelques-uns de ses Camarades, auxquels il cria comme en extase, *le Vaisseau, le Vaisseau*. Mr. *Gordon*, Lieutenant de Marine, jugeant par la manière, dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, courut vers l'endroit où le Commandeur & son monde étoient à l'ouvrage, & étant frais & en haleine, dévança aisément l'homme du *Gloucester*, & aborda avant lui Mr. *Anson*. Celui-ci, à l'ouïe d'une nouvelle si heureuse & si peu attendue, jeta à terre sa hache, avec laquelle il travailloit actuellement; & la joie, qu'il ressentit, altéra en lui; pour la première fois, cette parfaite égalité d'ame qu'il avoit conservée jusqu'alors. Tous ceux, qui se trouvoient avec lui, coururent vers le rivage

rivage avec des transports difficiles à imaginer , voulant repaître leurs yeux d'un spectacle si ardemment souhaité , & qu'ils avoient déjà compté depuis longtems ne jamais voir. Vers les cinq heures du soir , tout le monde , sans exception , apperçut le *Centurion* en pleine Mer ; & une Chaloupe chargée de dix-huit hommes de renfort , & de divers rafraichissemens pour l'Equipage , lui ayant été envoyée , il mouilla heureusement le lendemain après-midi à la Rade , où le Commandeur se rendit aussitôt à bord , & fut reçu avec les acclamations de joie les plus sincères & les plus éclatantes : car on pourra juger par le récit abrégé , que nous allons donner , de nos craintes , aussi-bien que des dangers & des fatigues que nous essuïames , durant nos dix-neuf jours d'absence de *Tinian* , si un Port , des rafraichissemens , du repos , & le plaisir de revoir notre Commandeur , & nos Compagnons de voyage , dûrent être moins agréables pour nous , que notre retour le fut pour eux.



C H A P I T R E IV.

*Ce qui se passa à bord du Centurion, après qu'il
eut été jetté en Mer, jusqu'à son retour
à l'Isle de Tinian.*

Après avoir ramené le *Centurion* à *Ti-
nian*, & rendu compte au Lecteur
des occupations & des projets de ceux qui
étoient restés à terre, je vais lui décrire les
fatigues & les souffrances que nous éprou-
vames à bord de ce Vaisseau, pendant les
dix-neuf tristes jours que nous tinmes la
Mer.

J'ai déjà dit que ce fut le 22. de *Septem-
bre*, au milieu d'une nuit des plus obscures,
qu'une terrible tempête & une Marée des
plus violentes, nous fit chasser sur nos an-
cres & nous jettâ en pleine Mer. Nous
nous trouvames dans l'état le plus déplo-
rable : notre Vaisseau faisoit eau ; nous
avons trois cables passés par les Ecubiers,
& à l'un de ces cables pendoit l'unique an-
cre qui nous restoit : pas un de nos Canons
n'étoit amarré, ni pas un de nos Sabords
fermé ; nos Haubans étoient tous relâchés,
&

& aucun de nos Mâts de Hune n'étoit fûné. Avant que la tempête fût formée, nous nous avons amené notre grande Vergue & celle de Misaine, de sorte que nous ne pouvions tendre que la seule voile d'Artimon. Nous n'avions à bord que cent & huit personnes, y compris plusieurs Nègres & plusieurs *Indiens* : c'étoit environ le quart de l'Equipage qu'il nous falloit, & dans ce nombre, il y avoit plusieurs Mouffes, & plus de Gens encore qui ne faisoient que se remettre du Scorbut, & à qui la convalescence n'avoit pas rendu la moitié de leurs forces. Dès que nous fumes en Mer, la violence de la tempête & le roulis du Vaisseau y fit entrer une telle quantité d'eau, par nos Ecubiers, nos Sabords & nos Daplots, que jointe aux voies d'eau de notre Navire, elle nous occupa aux pompes, toutant que nous étions. Cependant quelque danger qu'elle nous fît courir, nous en envisagions un plus pressant encore; car nous nous croyions poussés directement sur l'île d'*Aguigan*, dont nous n'étions qu'à deux lieues; & la voile d'Artimon, qui étoit la seule que nous pussions porter ne suffisoit pas pour nous faire éviter ce péril. Nous employames les derniers efforts pour hisser

la grande Vergue & la Vergue de Misaine ; dans l'espérance que si nous pouvions seulement faire usage de nos voiles basses, nous pourrions doubler l'Île & nous dérober au naufrage. Mais après trois heures de travail inutile, les Drisses rompirent, & nos forces se trouvèrent si épuisées, que nous fumes obligés de nous abandonner au risque de périr qui nous paroissoit inévitable ; car nous étions persuadés pendant tout ce tems, que nous dérivions vers l'Île d'*Agui-gan* ; & la nuit étoit si obscure, que nous ne nous attendions à reconnoître la Terre, que par la secoussé que nous sentirions en y échouant. Nous passames ainsi plusieurs heures dans la ferme persuasion de périr, & dans la cruelle attente d'éprouver ce malheur dans un moment. Ces terreurs ne finirent qu'avec le jour, qui nous fit voir cette Île formidable, qui étoit à une assez grande distance, & qu'un violent courant venant du Nord, nous avoit fait éviter.

La tempête, qui nous avoit forcé sur nos ancres & chassé de la Rade de *Tipian*, ne commença à s'abattre qu'au bout de trois jours : alors nous remimes notre Vergue de Misaine en état, & nous travaillames à hisser notre grande Vergue ; mais les Drisses rom-

rompirent ; & un de nos Gens en ayant été tué , cet accident nous arrêta dans cette manœuvre. Le lendemain , 26. de *Septembre* , fut pour nous tous un jour de cruelle fatigue : car , en pareils cas , personne n'est exempt de travail , & quiconque se trouve à bord devient Matelot. Notre principale occupation fut de retirer notre maitresse ancre, que pendant tout ce tems nous avions trainée, à côte du Vaisseau , au bout d'un cable allongé d'un autre. Cet ouvrage étoit doublement nécessaire ; car outre le risque de naviger avec une ancre en cet état , c'étoit de plus la dernière qui nous restât , & si nous étions venus à la perdre , nous nous serions trouvés dans les plus grands embarras , quand même nous eussions eu le bonheur de regagner la Rade. Nous y travaillames donc douze heures de suite de toutes nos forces , & nous en étions parvenus à amener cette ancre à vue ; mais la nuit survenant , & nous trouvant excessivement fatigués , nous fumes obligés de nous arrêter & de laisser notre ouvrage imparfait , jusqu'au lendemain matin , qu'aidés des forces que le repos d'une nuit nous avoit rendues , nous vinmes à bout de notre entreprise & remimes notre ancre sur le Bof-soir.

Le

Le même jour, 27. de *Septembre*, nous réussîmes encore à une autre opération importante, c'étoit celle de hisser notre grande Vergue ; & alors nous trouvant en quelque sorte remis du trouble, & du désordre où nous étions, lorsque nous fumes jettés en Mer, & pouvant faire usage de nos voiles basses, nous commençames à porter à l'Est, dans l'espérance de regagner l'île de *Tinian* & de rejoindre notre Commandeur en peu de jours : car nous ne nous faisons qu'à quarante-sept lieues au Sud-Ouest de cette île. Mais le 1 d'*Octobre*, ayant déjà fait assez de chemin pour pouvoir la découvrir, nous fumes fort déconcertés de nous apercevoir que nous étions loin de notre compte, & nous fumés convaincus que les courans nous avoient portés vers l'Ouest. Nous ne pouvions estimer au juste à combien cette dérive pouvoit aller, ni par conséquent combien de tems il nous falloit encore pour regagner cette île ; cependant nous avions lieu de craindre de manquer d'eau ; nous ne savions pas trop bien quelle quantité nous en avions à bord, & nous avions remarqué que plusieurs de nos Futailles étoient usées & qu'elles avoient coulé plus d'à moitié. Enfin le jour suivant,

nous

nous sortimes de l'incertitude où nous étions, & la vue de l'île de *Guam* nous apprit que les *Courans* nous avoient fait dériver quarante-quatre lieues à l'Ouest, plus que ne portoit notre estime. Assurés du point où nous étions, nous portames à l'Est, avec un travail extrême; car le vent étant fixe à la bande de l'Est, nous étions obligés à faire de fréquentes bordées; & notre Equipage étoit si foible, qu'en mettant tous la main à l'œuvre, c'étoit tout ce que nous pouvions faire que de virer de bord. Cette terrible fatigue ne finit que le 11 d'*Octobre*, dix-neuvième jour depuis notre départ; ce fut alors que nous parvinmes à la vue de *Tinian*, & que nous reçûmes du renfort de ceux qui étoient à terre, comme je l'ai rapporté ci-devant. Ce soir même, nous jetâmes l'ancre dans la Rade de cette île, & nous nous trouvâmes, à notre grande joie, réunis avec nos Compagnons, heureusement délivrés les uns & les autres des craintes & des travaux où ce triste accident nous avoit jettés.

CHAPI-



C H A P I T R E V.

Ce que nous fimes à Tinian , jusqu'à notre dernier départ de cette Ile; avec une courte description des Iles des Larrons.

DES que le Commandeur fut revenu à bord du *Centurion* , au retour de ce Vaisseau à *Tinian* , il résolut de ne rester à cette Ile , qu'aussi longtems qu'il le faudroit , pour faire une provision suffisante d'eau ; & dans cette vue , nous nous mimes immédiatement à l'ouvrage. Mais la perte de notre double Chaloupe , qui avoit été brisée contre notre poupe , la nuit que nous fumes forcés en Mer , nous jetta dans de grands embarras. Nous fumes obligés de transporter toutes nos Futailles sur des Radeaux , & les Courans étoient si violens , qu'outre les délais & les peines que ce transport nous occasionna , il nous arriva souvent de perdre les Radeaux & toute leur charge. Ce ne fut pas tout ; le 14 d'*Octobre* , un coup de vent , violent & soudain , nous fit chasser sur notre ancre & nous

nous rejeta en Mer. Il est vrai que pour cette fois, nous avions à bord le Commandeur & les principaux Officiers, mais il restoit à terre près de soixante & dix hommes, occupés à remplir nos Futailles & à ramasser des provisions. Ils avoient avec eux nos deux Canots, qui ne suffisoient pas pour les ramener à bord, tous à la fois; ainsi on leur envoya le Bateau à dix-huit rames, & on leur marqua par un signal de s'embarquer en aussi grand nombre qu'il se pourroit. Les deux Canots vinrent d'abord, pleins de monde; mais il y avoit quarante de nos Gens, employés à tuer des Bêtes à corne, dans le Bois, & à les transporter au lieu d'embarquement; & quoique le Bateau restât pour les emmener, le Vaisseau fut efflotté à une si grande distance de terre, qu'il leur fut impossible de nous joindre. Cependant le tems étant plus favorable, & notre Equipage plus fort que la première fois, nous revinmes à l'ancre, au bout de cinq jours, & délivrâmes ceux qui étoient à terre, de la crainte qu'ils avoient encore eue d'être abandonnés dans cette Ile déserte.

A notre arrivée, nous trouvâmes que la Barque *Espagnole*, unique objet de leurs derniers

dernières espérances, avoit encore subi une nouvelle métamorphose. Ceux qui étoient restés à terre, désespérant de nous revoir, & ayant conçu que le travail d'allonger cette Barque étoit alors un travail excessif & inutile, vu leur petit nombre, avoient résolu d'en rejoindre les deux pièces & de la remettre dans son premier état. L'ouvrage avançoit déjà, & ils en seroient venus à bout, si notre retour ne l'eût fait abandonner.

En arrivant nous apprimes qu'immédiatement avant notre retour, deux *Pros* s'étoient approchés du rivage, & s'étoient arrêtés là jusqu'à ce que la vue de notre Vaisseau les avoit fait éloigner. A cette occasion, je vais rapporter un incident, arrivé pendant la première absence de notre Vaisseau, mais dont je n'ai pas encore parlé, pour ne pas interrompre le fil de la narration.

J'ai déjà dit qu'une partie du Détachement, qui étoit sous les ordres du Sergent *Espagnol*, étoit resté cachée dans les Bois; & nous nous étions d'autant moins mis en peine de les y chercher, que nos Prisonniers nous assuroient qu'il étoit impossible à ces Gens de gagner l'Île de *Guam*, ni
d'y

d'y faire parvenir aucun message. Pendant la première absence du *Centurion*, le Commandeur qui étoit resté à terre, entreprit avec quelques-uns de ses Officiers, de faire le tour de l'île : dans cette promenade, étant sur une petite hauteur, ces Messieurs apperçurent dans un Vallon voisin, un petit buisson auquel ils remarquèrent un mouvement progressif. Cet objet, comme l'on peut croire, attira leur attention, & ils s'assurèrent bientôt que c'étoient quelques fagots de branches de Cocos trainés par des Gens qui en étoient couverts. Il n'étoit pas difficile de conclurre que ce devoit être quelques-uns de ceux du Détachement du Sergent *Espagnol*; & le Commandeur avec sa Compagnie se mit à leurs trousses, dans l'espérance de découvrir le lieu de leur retraite. Les *Indiens* se voyant découverts, s'enfuirent au plus vite; mais Mr. *Anson* étoit si près d'eux, qu'il ne les perdit de vue, que dans le moment qu'ils entroient dans leur Caverne. Il les y suivit, & la trouva vuide, les *Indiens* s'étant échappés par une autre issue, qui donnoit sur une descente escarpée. Mr. *Anson* ne trouva dans cette Caverne, pour toutes armes, que deux vieux Mousquets; mais il

y

y avoit des provisions en abondance, entr'autres des côtes de Porc salé, qui étoient excellentes. Les *Indiens* avoient préparé un diner copieux, vu le petit nombre qu'ils étoient; d'où nos Gens inférèrent que l'appétit extraordinaire, qu'ils se sentoient; depuis qu'ils se trouvoient dans cette Ile, étoit un accident commun à tous ceux qui y faisoient quelque séjour. Mr. *Anson* & sa Compagnie profitèrent de ce repas, qui leur venoit fort à propos; aussi-bien notre Commandeur ne voyoit pas moyen d'attraper les *Indiens*, qu'il auroit pourtant bien voulu joindre, comprant, s'il pouvoit leur parler, de réussir à les engager à notre service. Malgré les assurances que nos Prisonniers nous avoient données de l'impossibilité de la chose, nous avons eu lieu depuis d'être persuadés, que ces *Indiens* furent transportés à *Guam*, longtems avant notre départ de *Tinian*.

Après notre second retour à cette Ile, nous travaillames de toutes nos forces à completer notre provision d'eau; &, le 20 d'*Octobre*, nous en avons cinquante tonneaux à bord, quantité que nous crumes suffisante pour notre Traversée jusqu'à *Macao*. Le lendemain, nous envoyames à terre,

re, un homme de chaque Gamelle, pour y chercher autant qu'ils pourroient d'Oranges, de Citrons, de Cocos, & d'autres Fruits que l'Île fournit. Ces Pourvoyeurs étant revenus le soir du même jour, nous mimes le feu à la Barque *Espagnole* & au *Pros*, hissames nos Chaloupes à bord, & quittames *Tinian*, pour la troisième & dernière fois; emportant avec nous une idée de cette Île, qui tient un peu du romanesque, & que produisirent en nous, la fertilité de son terroir, la beauté du paysage, la pureté de son air, & les aventures singulières que nous y avons eues.

Avant que de parler de notre Traversée d'ici à *Formosa*, & delà à *Canton*, je vais donner une courte description des Îles des *Larrons*, ou Îles *Marianes*, du nombre desquelles est celle de *Tinian*.

Ces Îles furent découvertes en 1521. par *Magellan*; & par ce qui est dit dans son Voyage, des deux qu'il reconnut, ce doivent être celles de *Saypan* & de *Tinian*; toutes deux belles, fertiles, & situées entre 15° & 16'. de Latitude Septentrionale: car ce sont-là les traits par où elles sont désignées dans ce Voyage, & ces traits conviennent parfaitement aux deux Îles que

je viens de nommer. Celle de *Tinian* a reçu des *Espagnols* le surnom de *Buenavista*, & celle de *Saypan*, qui est à 15° 22', de Latitude Nord n'offre pas un coup d'œil moins agréable : on peut s'en convaincre par la vue que j'en donne ici. C'est celle du côté du Nord-Ouest de l'Île, prise à la distance de trois lieues.

On compte ordinairement douze de ces Îles; mais il paroît par la Carte que je joins ici de la partie Septentrionale de l'Océan *Pacifique*, que si on veut compter les Ilots & les Rochers, il s'en trouvera plus de vingt. Ces Îles ont été autrefois fort peuplées; on prétend même, qu'il n'y a pas plus de soixante ans que *Guam*, *Rota* & *Tinian*, qui en font les trois principales, contenoient plus de cinquante mille Habitans. Depuis ce tems-là *Tinian* est totalement dépeuplée, & on n'a laissé que deux ou trois cens *Indiens* à *Rota*, pour cultiver du Ris qui sert à nourrir les Habitans de *Guam*; en sorte qu'il n'y a proprement que cette dernière Île, qu'on puisse dire habitée. C'est-là que les *Espagnols* ont un Etablissement, un Gouverneur & une Garnison, & que le Galion de *Manille* touche à son retour d'*Acapulco*. Les *Espagnols*

gnols disent que cette Ile a trente lieues de tour, & qu'elle est peuplée de quatre mille ames, dont le quart habite la Ville de *St. Ignatio de Agand*, Capitale de l'Ile, & résidence du Gouverneur. Les Maisons en sont, dit-on, considérables pour un lieu aussi reculé & d'aussi peu de commerce; elles sont bâties de pierres & de bonne charpente. Ce poste qui n'est important que par le passage du Galion & les rafraichissemens qu'il lui fournit, est défendu par deux Forts, situés sur le rivage de la Mer; l'un s'appelle le Château de *St. Angelo*, & défend la Rade où le Galion mouille, autant que ses forces le permettent; telles qu'on peut les estimer par l'état de son Artillerie, qui consiste en cinq pièces de huit livres de balles. L'autre, nommé *St. Louis*, est à quatre lieues au N. E. du premier, & destiné à défendre une Rade où mouille un petit Bâtiment de *Manille*, qui vient à cette Ile, tous les deux ans une fois. Ce dernier Fort est garni d'Artillerie, précisément comme l'autre: & outre ces deux Forts, il y a encore une Batterie de cinq pièces, sur une éminence voisine de la Mer. La Garnison *Espagnole* consiste en trois Compagnies d'Infanterie, de quarante à

cinquante hommes chacune ; & ce sont-là toutes les Troupes , sur quoi le Gouverneur peut compter : car pour les *Indiens* , il s'y fie si peu , qu'il a pris le parti de ne leur souffrir ni Armes à feu , ni Lances.

Les autres Iles , quoiqu'inhabitées , sont fertiles en plusieurs sortes de vivres excellens ; mais sans Ports , ni bonnes Rades. J'ai déjà parlé de celle de *Tinian* ; la Rade de *Guam* n'est pas beaucoup meilleure ; il arrive souvent que le Galion , quoiqu'il n'y séjourne que vingt-quatre heures , chasse sur ses ancres , est jetté en Mer , & contraint d'abandonner sa Chaloupe. On ne cesse de la part du Conseil de *Manille* d'exhorter le Gouverneur de *Guam* , à employer toute son industrie pour découvrir un Port sûr dans ces Quartiers. Je ne fais jusqu'où va cette industrie , & quels soins on s'est donnés pour cet effet ; mais il est certain que jusqu'à présent , on ne connoit pas un seul bon Port , dans aucune des Iles , qu'on trouve en assez grand nombre , entre le *Méxique* & les *Philippines* ; quoique dans tout autre Quartier du Monde , rien ne soit si commun que de trouver de fort petites Iles , fournies de Ports excellens.

On voit que le nombre des *Espagnols* ,
habi-

habitués à *Guam*, est fort petit, en comparaison de celui des *Indiens*, & qu'autrefois c'étoit encore tout autre chose. Ces *Indiens* sont des Gens bienfaits, résolus, & à en juger par quelques-uns de leurs usages, très ingénieux. Leurs *Pros*, qui sont les seuls Vaisseaux dont ils se servent, depuis des siècles, sont d'une invention, qui feroit honneur aux Nations les plus civilisées. On ne peut rien imaginer de plus convenable que ces *Pros*, pour la navigation de ces Iles, qui gisent routes à peu près sous le même Méridien, entre les limites des vents alisés, & où par conséquent, pour passer de l'une à l'autre, il falloit des Bâtimens propres sur-tout à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vue; outre cela la structure en est si simple, & ils sont d'une vitesse si extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en fasse une description particulière, d'autant plus que ceux qui en ont déjà parlé, n'en ont pas donné une idée assez exacte. C'est à quoi je vais tâcher de suppléer, tant pour contenter la curiosité des Lecteurs, que dans l'espérance que ceux, qui sont employés à la construction de nos Vaisseaux, & nos Marins, en pourront tirer

quelque utilité. Au reste je suis en état de remplir cette tâche : j'ai dit ci-devant qu'un de ces Bâtimens nous tomba entre les mains , à notre arrivée à *Tinian* : Mr. *Brett* le débâtit , afin d'en examiner & mesurer toutes les pièces ; ainsi on peut regarder la description , que j'en vais donner , comme très exacte.

Ces Bâtimens sont nommés *Pros* , à quoi on ajoute souvent l'épithète de volant , pour marquer l'extrême vitesse de leur cours. Les *Espagnols* en racontent des choses incroyables , pour quiconque n'a jamais vu voguer ces Vaisseaux ; mais ils ne sont pas seuls témoins de faits extraordinaires à cet égard : ceux qui voudront en avoir quelques-uns bien avérés , peuvent s'en informer à *Portsmouth* , où l'on fit il y a quelques années des expériences , sur la vitesse de ces Bâtimens , avec un *Pros* assez imparfait qu'on y avoit construit dans ce Port. Ce que je puis dire , c'est que suivant l'estime de nos Gens , qui les ont observés à *Tinian* , tandis qu'ils vogoient , avec un vent alisé frais , ils faisoient vingt milles en une heure : cela n'approche pas de ce que les *Espagnols* en racontent , mais c'est cependant une très grande vitesse.

La

La construction de ces *Pros* est toute différente de ce qui se pratique dans tout le reste du Monde, en fait de Bâtimens de Mer : tous les autres Vaisseaux ont la Proue différente de la Poupe, & les deux côtés semblables ; les *Pros*, au contraire, ont la Proue semblable à la Poupe, & les deux côtés différens : celui qui doit toujours être au Lof, est plat ; & celui qui doit être sous le vent, est courbe, comme dans tous les autres Vaisseaux. Cette figure & le peu de largeur de ces Bâtimens les rendroit fort sujets à sombrer sous voiles, sans une façon fort extraordinaire qu'on y ajoute ; c'est une espèce de Cadre, ajusté au côté qui est sous le vent, & qui soutient une poutre creusée, & taillée en forme de petit Canot. Le poids de ce Cadre sert à tenir le *Pros* en équilibre ; & le petit Canot qui est au bout, & qui plonge dans l'eau, soutient le *Pros*, & l'empêche de sombrer sous voiles. Le corps du *Pros*, au moins de celui que nous avons examiné, est composé de deux pièces, qui s'ajustent suivant la longueur, & qui sont cousues ensemble, avec de l'écorce d'arbres, car il n'entre aucun fer dans cette construction. Le *Pros* a deux pouces d'épaisseur vers le fond ; ce qui va en di-

minuant jusqu'aux bords, qui ne sont épais que d'un pouce. Les dimensions de chaque partie se concevront aisément, à l'aide de la Planche ci-jointe, où tout est exactement rapporté à la même Echelle : je vais en donner les renvois aussi distinctement qu'il me sera possible.

La Figure 1. représente le *Pros* sous voile, vu du côté du Lof.

La Figure 2. le représente, vu par Proue; le Cadre & le petit Canot qu'il soutient à son extrémité, est du côté qui est sous le vent.

La Figure 3. est le Plan de tout le Bâtiment : (*AB*) est le côté du *Pros* qui est au Lof; (*CD*) le côté qui est sous le vent; (*EFGH*) le Cadre qui s'étend du même côté; (*KL*) le petit Canot au bout de ce Cadre; (*MNPQ*) deux bras, dont l'un vient de la Poupe & l'autre de la Proue, destinés à affermir le Cadre; (*RS*) une Planche mince, placée au côté du *Pros* qui est sous le vent, pour l'empêcher de puiser par le haut; c'est-là que s'asseoit l'*Indien*, qui vuide l'eau du fond du *Pros*, & cette Planche sert aussi à y placer des Marchandises; (*I*) est l'endroit de la pièce du milieu du Cadre, où le Mât est fixé : ce Mât est affermi, (*Figure 2.*) par l'Etançon (*CD*),
par

N.º 30.

HER

cut a ton t
gaye , dont se sert celui qui est à la Poupe,
suivant la Bordée que l'on court. Les au-
tres

...pièce du mât
lieu du Cadre, où le Mât est fixé : ce Mât
est affermi, (*Figure 2.*) par l'Etançon (*CD*),
par

par le Hauban (*EF*), & par deux Étais, dont on en voit un, (*Fig. 1.*) (*CD*), l'autre est caché par la Voile. La Voile (*EF*) (*Fig. 1.*) est faite de Nattes; le Mât, la Vergue, la Vergue inférieure & le Cadre sont de Bambous: le Talon de la Vergue est toujours logé dans un des Creux (*T*) ou (*V*) (*Fig. 3.*) suivant la Bordée que court ce *Pros*. Lorsqu'on veut changer de Bordée, on arrive un peu pour avoir le vent en Poupe; alors en lâchant l'Ecoute, on dresse la Vergue, & faisant courir le Talon, le long du côté du Lof, on le fixe dans le Creux opposé; tandis que la Vergue inférieure, en lâchant l'Ecoute (*M*); & en halant l'Ecoute (*N*) (*Fig. 1.*) prend une situation opposée à celle où elle étoit auparavant; ainsi ce qui étoit la Poupe du *Pros* en devient la Proue, & on a changé de Bordée. Quand il est nécessaire de prendre des Ris, ou de ferler la Voile, cela se fait en la roulant autour de la Vergue inférieure. Un *Pros* est ordinairement monté de six ou sept *Indiens*, un à la Proue & un autre à la Poupe: ces deux gouvernent chacun à son tour, par le moyen d'une *Pagaye*, dont se sert celui qui est à la Poupe, suivant la Bordée que l'on court. Les autres

tres s'occupent à vuidier l'eau qui peut entrer par hazard dans le Vaisseau, & à manoeuvrer la Voile. On voit par cette description, que ces *Pros* sont d'une commodité admirable, pour voyager entre ces Iles qui sont toutes situées Nord & Sud, & entre les limites des vents alisés d'Est. Ces Bâtimens vont mieux qu'aucun autre à la Voile avec un vent de côté, & ont la commodité d'aller & venir, en changeant seulement leur voile, & sans jamais virer de bord. Ils ont aussi l'avantage d'aller avec une vitesse bien plus grande, qu'un Vaisseau qui a le vent en Poupe, & souvent plus vite que le vent même. Quelque paradoxe que cette proposition puisse paroître, elle n'en est pas moins vraie, & nous la voyons tous les jours vérifiée par une expérience commune & qu'on peut faire sans aller en Mer; il ne faut que faire attention aux Moulins à vent, dont les ailes se meuvent quelquefois plus vite que le vent: & c'est-là un avantage que les Moulins ordinaires auront toujours sur tous ceux dont le mouvement seroit horizontal. Car les ailes d'un Moulin horizontal se déroben à la vitesse du vent, à mesure qu'elles tournent plus vite: au lieu que les Moulins ordinaires, se mou-

vant

vant perpendiculairement au courant de l'air , le vent agit sur leurs ailes dans leur plus violent mouvement , tout comme si elles étoient en repos.

En voila assez sur la construction & sur les usages de ces Bâtimens extraordinaires ; il est vrai que l'on trouve dans plusieurs endroits des *Indes Orientales* , des Vaisseaux qui ont quelque ressemblance avec ceux-ci ; mais aucun ne leur est comparable , tant en simplicité dans leur structure , qu'en vitesse dans leurs mouvemens. Il paroît qu'on pourroit inférer de-là que les *Pros* sont les Originaires de tous ces autres Bâtimens ; qu'ils sont la production de quelque génie distingué de ces Iles , dont les Peuples voisins n'ont fait qu'imiter l'invention. Quoique les Habitans des Iles des *Larrons* n'aient pas de communication directe avec les Peuples voisins , il y a cependant au S. & S. O. de ces Iles , un grand nombre d'autres Iles , qu'on croit s'étendre jusques vers les Côtes de la *Nouvelle Guinée*. Ces Iles sont si peu éloignées de celles des *Larrons* , que des Pirogues en ont été quelquefois jettées , par le mauvais tems , à l'île de *Guam* , & il y a quelques années que les *Espagnols* envoyèrent une Barque , pour en faire la découverte.

couverte. Ils y laissèrent même deux Missionnaires Jésuites, qui dans la suite ont été massacrés par les Habitans. Il est fort apparent que des *Pros* des Iles des *Larrons*, auront de même été jettés vers quelques-unes de ces Iles nouvelles. Il semble que la même rangée d'Iles s'étend vers le S. E. aussi bien que vers le S. O. & même à une très grande distance : car *Schouten*, qui traversa la partie Méridionale de l'Océan *Pacifique*, en 1615, rencontra une grande double Pirogue, pleine de monde, à plus de mille lieues au S. E. des Iles des *Larrons*. S'il est permis de conjecturer que cette Pirogue double fût une imitation des *Pros*, il faudra supposer dans tout cet intervalle, une rangée d'Iles, assez voisines l'une de l'autre, pour donner lieu à quelque communication, ne fut-ce qu'accidentelle : & ce qui confirme cette idée, c'est que tous ceux qui ont fait la traversée d'*Amerique* aux *Indes Orientales*, sous quelque Latitude Méridionale que ce soit, ont trouvé plusieurs petites Iles, parsemées dans ce vaste Océan.

D'un autre côté, la Carte *Espagnole*, qu'on trouvera à la fin de cet Ouvrage, montre que cette longue rangée d'Iles, se
con-

continue aussi vers le Nord, depuis celles des *Larrons*, jusqu'au *Japon*; desorte que les Iles des *Larrons* ne sont qu'une très petite partie d'une longue chaîne d'Iles, qui s'étendent jusqu'au *Japon*, & delà peut-être jusqu'aux Terres Australes inconnues. Mais il est tems de reprendre le récit de nos aventures.



C H A P I T R E VI.

Route de Tinian à Macao.

J'Ai dit ci-devant, que le soir du 21 d'*Octobre*, nous primes congé de l'Ile de *Tinian*, & que nous fîmes route vers le Port de *Macao*, sur les Côtes de la *Chine*. La Mousson de l'Est paroissoit bien fixée; & nous avions un vent frais & constant, qui nous souffloit en Poupe, desorte que nous faisons quarante à cinquante lieues par jour. Mais la Mer étoit fort mâle & nous prenoit en Poupe, ce qui travailloit extrêmement notre Vaisseau: notre Funin, qui étoit presque tout pourri, en souffrit beaucoup; & notre voie d'eau s'en augmenta. Par bonheur pour nous, nos Gens étoient

étoient en parfaite fanté : tout le monde travailloit avec ardeur , & la fatigue de la pompe jointe aux autres travaux de la manoeuvre , ne caufoit ni plaintes , ni impatience.

Il ne nous reftoit de toutes nos ancrés , que notre grande ancre feule , excepté celles de nos Prifes , qui étoient à fond de calle , & trop légères , pour que nous puffions nous y fier ; nous n'étions pas fans inquiétude fur la manière dont nous pourrions nous tirer d'affaire , quand nous viendrions fur les Côtes de la *Chine*. Ces Côtes nous étoient inconnues , aucun de nous ne les ayant fréquentées , & il étoit indubitable que nous ferions obligés d'y mouiller plufieurs fois. Notre grande ancre étoit trop pefante pour ce fervice journalier ; ainfi on réfolut de prendre les deux plus grandes ancrés de nos Prifes , de les joindre au même Jas , & d'attacher entre leurs deux verges , deux pièces de Canon de quatre livres de balle : c'eft ce qui fut exécuté , dans la vue de nous en fervir comme de feconde ancre. Nous en fimes de même de notre ancre de toue avec une troifième ancre de nos Prifes , & nous la destinames à nous fervir d'ancre d'affourche : deforte qu'ou-

qu'outre la grande ancre nous nous en trouvâmes deux autres sur les Bossoirs, l'une de 3900. liv. & l'autre de 2900. liv.

Le 3 de *Novembre*, à trois heures après-midi, nous vîmes une Ile, que nous crûmes d'abord être celle de *Botel Tobago Xima*; mais en l'approchant de plus près, elle nous parut beaucoup plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après nous en découvrîmes une seconde, cinq ou six milles plus à l'Ouest. Comme toutes les Cartes & les Journaux de Marine, que nous avons, ne faisoient mention d'aucune autre Ile, à l'Est de *Formosa*, que de *Botel Tobago Xima*, & que nous n'avions pu prendre la hauteur à midi, nous craignîmes que quelque Courant extraordinaire ne nous eût poussés dans le voisinage des Iles de *Bashée*; & par précaution, nous amenâmes nos voiles dès-que la nuit vint, & restâmes en cet état jusqu'au lendemain matin. Le tems qui étoit couvert & embrumé, nous tint encore en incertitude jusqu'à neuf heures, que le jour s'éclaircit; & nous fit revoir les deux mêmes Iles. Nous portâmes alors à l'Ouest, & à onze heures nous découvrîmes la Pointe Méridionale de l'Ile de *Formosa*. Cette vue nous prouva
que

que la seconde Ile que nous avions trouvée, étoit *Botel Tobago Xima*, & la première une petite Ile, ou un Rocher situé à cinq ou six milles de cette Ile, dont les Cartes ni les Journaux ne font point de mention.

Dès-que nous eumes la vue de l'Ile de *Formosa*, nous portames à l'Ouest vers le Sud, pour en doubler la pointe; & nous eumes l'œil au guet pour découvrir les Rochers de *Vele Rete*, que nous n'apperçumes qu'à deux heures après-midi. Nous les avions alors à l'O. N. O. à trois milles de distance; & la Pointe Méridionale de *Formosa* nous restoit au même instant au N. demi-quart à l'Ouest, à cinq lieues. Pour éviter ces Rochers, nous portames d'abord au S. vers l'Ouest, & nous les laissames entre nous & la Terre. Cè n'étoit pas sans raison, que nous avions apporté tant d'attention à ces Rochers; car quoiqu'ils paroissent hors de l'eau, aussi gros que le corps d'un Vaisseau, ils sont environnés de Brisans de tous côtés, & il y a un Bas-fond qui s'étend depuis ces Rochers, jusqu'à un mille & demi, vers le Sud; ensorte qu'ils peuvent passer pour très dangereux. Le cours de *Botel Tobago Xima* à ces Rochers est

est S. O. vers l'Ouest, & la distance douzè à treize lieues. La Pointe Méridionale de *Formosa*, est à 21° 50'. de Latitude Septentrionale, & à 23° 50'. de Longitude à l'Ouest de *Tinian*, suivant nos meilleures estimés; quoique quelques-uns de nous la missent un degré de plus à l'Ouest.

Tandis que nous dépassions ces Rochers, on cria au feu à l'avant du Vaisseau : l'alarme fut fort vive, & tout l'Equipage y courut en telle confusion, que les Officiers eurent bien de la peine à appaiser le tumulte. Dès-qu'ils eurent rétabli l'ordre, & calmé les esprits, on s'apperçut bientôt que le feu venoit du foier de la Cuisine, & en démolissant le mur de briques; il fut d'abord éteint : car le mal ne venoit que de ce que ces briques trop échauffées communiquoient le feu à la boiserie voisine. Le soir nous fumes surpris par la vue d'un spectacle, que nous primes d'abord pour l'effet de quelques Brisans, mais qui mieux examiné, se trouva une espèce d'illumination, causée par des feux allumés sur l'Isle de *Formosa*. Nous nous figurames que c'étoient des signaux, que les Habitans faisoient pour nous engager à toucher dans cet endroit, mais c'est ce qui ne convenoit pas à nos desseins,

& nous étions fort pressés de relâcher à *Macao*. De *Formosa*, nous portames à l'O. N. O. & quelquefois plus au Nord, dans la vue de gagner les Côtes de la *Chine*, à l'Est de *Pedro Blanco*; car le Rocher qui porte ce nom sert d'un très bon guide aux Vaisseaux destinés pour *Macao*. Nous continuâmes ce cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle nous amenâmes souvent, pour jeter la sonde; mais ce ne fut que le 5. de *Novembre* à neuf heures du matin, que nous trouvâmes fond, à quarante-deux brasses, fond de sable gris, mêlé de coquillages. A vingt milles delà, vers l'O. N. O. nous eûmes trente-cinq brasses, même fond; ensuite les profondeurs furent en diminuant, de trente-cinq brasses, jusqu'à vingt-cinq; mais peu après, à notre grande surprise, elles ressautèrent subitement à trente brasses. Nous ne savions que penser de ce changement; car toutes les Cartes marquent les sondes fort régulières, au Nord de *Pedro Blanco*; & l'incertitude où cela nous jeta nous tint fort alertes & nous fit virer au N. N. O. Après avoir couru trente-cinq milles, dans cette direction, les sondes recommencèrent à diminuer régulièrement, jusqu'à vingt & deux brasses, que nous eûmes enfin,

enfin, vers minuit, la vue des Côtes de la *Chine*, qui étoient au Nord vers l'Ouest, à quatre lieues de distance. D'abord nous amenames, & restames le Cap au large, pour attendre le jour. Avant le lever du Soleil, nous fumes fort surpris de nous voir au milieu d'un nombre incroyable de Bateaux de Pêcheurs, qui couvroient toute la Mer, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Je crois, sans hyperbole, qu'il y en avoit plus de six mille; chacun portant trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plupart cinq. Cet essain de Pêcheurs n'est pas particulier à cet endroit; nous avons trouvé le même spectacle tout le long de cette Côte, dans notre route vers *Macao*. Nous ne doutames pas un moment, que nous ne trouvassions dans tout ce nombre de Pêcheurs, un Pilote qui voulût nous guider dans notre route; mais quoiqu'ils rodassent tout près de notre Vaisseau, & que nous tâchassions de les attirer par l'amorce, la plus puissante sur tout *Chinois*, de quel que rang & condition qu'il soit, je veux dire par un bon nombre de Piastrès, que nous leur faisions voir, aucun d'eux ne voulut venir à bord, ni nous donner la moindre direction. Je crois bien que la

principale difficulté venoit de ce qu'ils ne comprenoient pas ce que nous souhaitions d'eux ; nous leur repetions bien le nom de *Macao* : mais ils ne concevoient pas ce que nous voulions dire par-là ; pour toute réponse , ils nous présentoient du Poisson ; & j'ai su depuis , que ce mot , ou quelque chose d'approchant , veut dire du Poisson en *Chinois*. Ce qui nous surprénoit le plus , étoit le peu de curiosité de ce grand nombre d'hommes ; aucun ne paroissoit nous honorer de la moindre attention. Jamais Vaisseau , tel que le nôtre , n'avoit paru dans ces Mers ; peut-être que de tous ces Pêcheurs , il n'y en avoit pas un qui eût jamais vu un Vaisseau *Européen* ; rien n'étoit plus naturel à croire que des objets si nouveaux auroient attiré leurs regards : mais quoique plusieurs de ces Bateaux vinssent tout contre notre Vaisseau , aucun de ceux qui les montoient ne parut se détourner un moment de son travail pour nous regarder. Cette insensibilité , sur-tout dans des Gens de Mer , sur des choses qui tiennent à leur profession , est presque incroyable ; mais les *Chinois* nous ont donné plus d'un exemple analogue à celui-là. Je ne fais si cette disposition d'ame est chez eux un

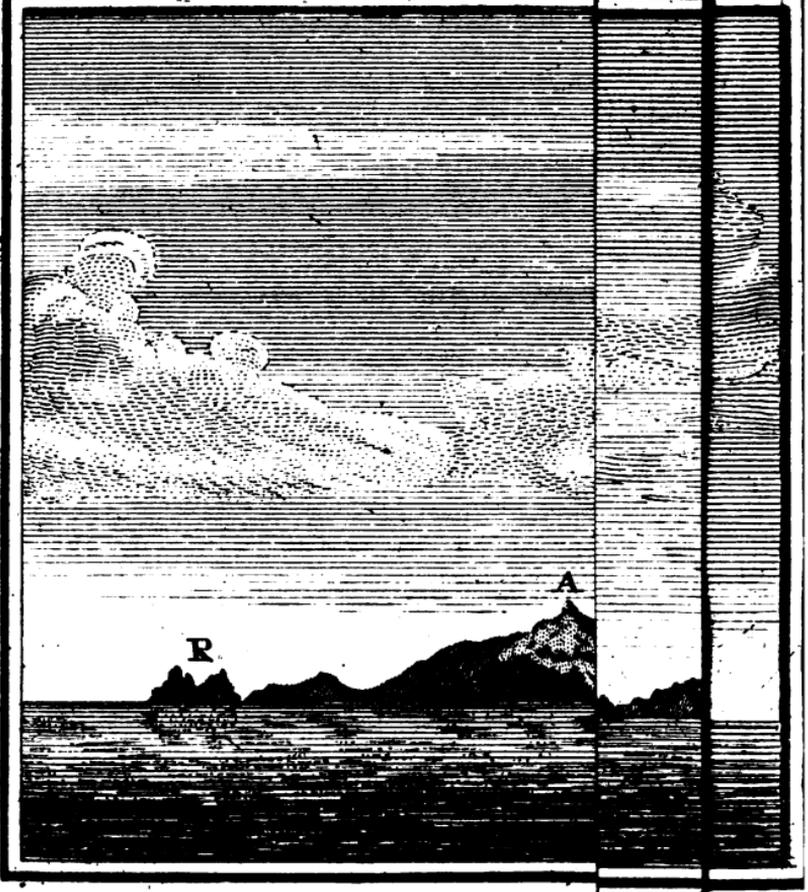
un

un effet de tempérament, ou d'éducation ; mais quelle qu'en soit la cause, elle me paroît la marque d'un caractère assez bas & assez méprisable, & ne s'accorde guère avec les éloges que tant d'Auteurs donnent au génie de cette Nation, & que j'ai lieu de croire fort outrés.

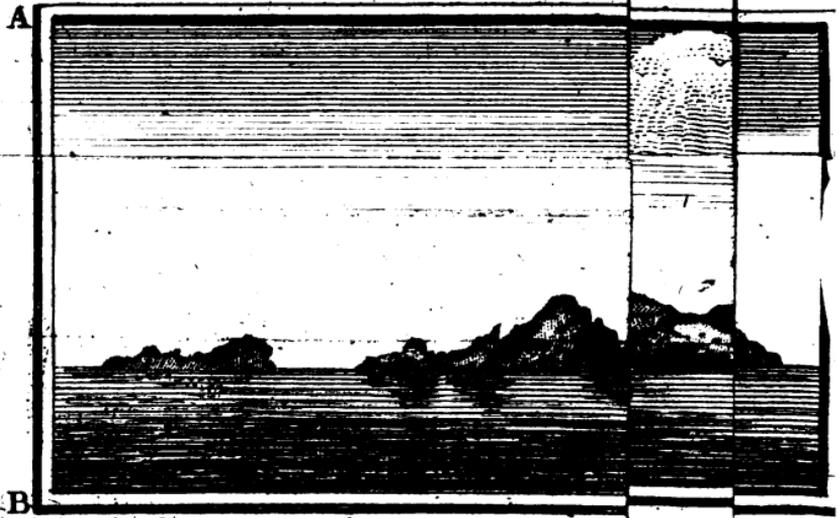
Ne pouvant donc tirer aucune lumière de ces Pêcheurs, nous fumes obligés de nous conduire nous-mêmes, sur le peu de connoissances que nous avions de ces Côtes. De la Latitude où nous étions, qui étoit de $22^{\circ} 42'$, & de la profondeur de l'eau, de dix-sept à dix-huit brasses, nous conclumes que nous étions encore à l'Est de *Pedra Blanco*, & portames à l'Ouest. J'avertirai ceux qui se trouveront à l'avenir sur cette Côte, avec aussi peu de lumières & de secours que nous, qu'outre la Latitude de *Pedro Blanco*, qui est de $22^{\circ} 18'$, & la profondeur de l'eau, qui est presque partout à l'Ouest de ce Rocher, de vingt brasses, il y a une autre remarque à faire qui peut aider à s'assurer du lieu, où l'on est ; c'est la nature du fond. Jusqu'à ce que nous vinmes à trente milles de *Pedro Blanco*, nous trouvames par-tout fond de sable ; mais près de ce Rocher, nous eumes un

fond de vase molle , qui continua jusqu'à l'Île de *Macao* ; seulement tout près & à la vue de *Pedro Blanca*, le fond fut dans un petit espace , de vase verdâtre mêlée de sable.

Ce fut donc , comme je viens de le dire , le 5 de *Novembre* , que nous vîmes pour la première fois la Côte de la *Chine* : le lendemain à deux heures après-midi , comme nous portions à l'Ouest , à deux lieues de Terre , toujours au milieu d'une quantité de Bateaux de Pêcheurs , qui ne finissoient pas , nous remarquâmes que dans une espèce de Chaloupe , qui étoit à l'avant de notre Vaisseau , on déployoit un Pavillon rouge , & qu'on y sonnoit du Cornet. Nous crûmes que c'étoit un signal qui nous étoit donné , ou pour nous avertir de quelque Bas-fond , ou pour nous annoncer qu'on vouloit nous fournir un Pilote : dans cette persuasion , nous envoyâmes notre Canot vers cette Chaloupe , pour apprendre ce qu'on avoit à nous dire ; mais nous reconnûmes bien-tôt que nous nous étions trompés , & que cette Chaloupe étoit le Vaisseau Amiral de toute la Pêche. Le signal qu'elle avoit donné , étoit celui de la retraite , & on y obéit exactement. Pour nous ,
nous



R. Le Rocher le plus Occidental de



*A et A doivent s'appliquer
B B l'un à l'autre.*

nous continuâmes notre cours, & peu après nous dépassâmes deux petits Rochers, qui étoient à quatre ou cinq milles de la Côte : ensuite la nuit vint, sans que nous eussions pu découvrir *Pedro Blanco*. Nous amenâmes nos voiles jusqu'au lendemain matin, que nous eûmes le plaisir de voir ce Rocher : il est petit, eu égard à la circonférence, mais assez élevé, ayant à peu près la figure & la couleur d'un Pain de Sucre, & est éloigné de la Côte de sept ou huit milles. Nous le laissâmes entre la Terre & nous, & en passâmes à un mille & demi, continuant toujours notre cours vers l'Ouest. Le 7 nous vîmes une chaîne d'Iles, qui s'étend Est & Ouest ; nous apprîmes depuis qu'elles s'appellent les Iles de *Lema* : elles sont au nombre de quinze ou seize, tant grandes que petites, toutes pleines de rochers, & stériles. Entre cette chaîne & le Continent, il y a encore un grand nombre d'Iles. Je donne ici une vue de ces Iles de *Lema* & une vue du grand *Ladrone*, dont je parlerai ci-après ; il est représenté, tel qu'il paroît, lorsque (R) la plus Occidentale des Iles de *Lema*, reste à l'O. N. O. à un mille & demi de distance. Nous rangeâmes ces Iles, à quatre milles, à Stri-

bord, & nous eumes en cet endroit vingt-quatre brasses d'eau. Nous étions encore environnés de Bateaux de Pêcheurs, & envoyames derechef notre Canot vers eux pour tâcher d'avoir un Pilote, mais inutilement : cependant un de ces Gens nous fit entendre par signes que nous devions tourner autour de l'Île de *Lema*, la plus Occidentale. Nous suivimés son avis, & le soir nous jettames l'ancre, à dix-huit brasses de profondeur; en cet endroit le Rocher, marqué (*R*) dans le Dessin dont je viens de parler, nous restoit à cinq milles, S. S. E. & le grand *Ladrone*, à deux lieues, O. vers le Sud. Ce Rocher (*R*) est une très bonne marque de reconnoissance, pour ceux qui viennent de l'Est : il est à $21^{\circ} 52'$, de Latitude Nord, & est au Sud 64° . vers l'Ouest, de *Pedro Blanco* à vingt & une lieues de distance. Il faut le laisser à Stri-bord, & l'on peut en approcher jusqu'à un demi-mille, où l'on trouve dix-huit brasses d'eau, & alors il faut porter au N. vers l'Ouest, demi-quart à l'Ouest pour embouquer le Canal, entre les Îles de *Cabouce* & de *Bambou*, qui sont au Nord du grand *Ladrone*.

Nous passames toute la nuit à l'ancre ;
&

& le 9 à quatre heures du matin, nous envoyames le Canot, pour fonder le Canal, que nous voulions embouquer; mais avant le retour du Canot, un Pilote *Chinois* vint à bord, & nous dit en mauvais *Portugais*, qu'il nous conduiroit à *Macao*, pour trente Piaſtres. On les lui compta ſur le champ, & nous levames l'ancre & fines voiles. Peu après, il nous vint pluſieurs autres Pilotes, qui, pour ſe recommander, produiſoient les Certificats de pluſieurs Capitaines, dont ils avoient conduit les Vaiſſeaux au Port; mais nous gardames le premier qui s'étoit offert. Nous apprimes que nous n'étions pas loin de *Macao*, & qu'il ſe trouvoit alors dans la Rivière de *Canton*, vers l'embouchure de laquelle *Macao* eſt ſitué, onze Vaiſſeaux *Européens*, dont quatre étoient *Anglois*. Notre Pilote nous conduiſit entre les Iles de *Bambou* & de *Carbouce*; mais le vent, venant de la Bande du Nord, & les Marées portant ſouvent très fort contre nous, nous fumes obligés de mouiller pluſieurs fois, & nous ne nous trouvames au de-là de ces deux Iles, que le 12 de *Novembre*, à deux heures du matin. En ce paſſage, nous eumes douze à quatorze braſſes d'eau. Nous continuames
enſui-

ensuite à porter au N., vers l'Ouest, entre un grand nombre d'Iles, où nous trouvâmes à peu près les mêmes sondes, jusqu'au soir, que nous eumes dix-sept brasses. Là, le vent venant à tomber, nous jettâmes l'ancre, à une médiocre distance de l'Île de *Lantoun*, qui est la plus grande de celles qui forment une espèce de chaîne. A sept heures du matin, nous levâmes l'ancre, & portant à l'O. S. O. & S. O. vers l'Ouest, nous vinmes à dix heures du matin, mouiller dans la Rade de *Maçao*, sur cinq brasses d'eau; la Ville nous demeurant à l'Ouest vers le Nord, à trois lieues de distance; la Pointe de *Lantoun*, à l'Est, vers le Nord; & le Grand *Ladron*, au Sud, vers l'Est, l'un & l'autre de ces deux endroits, à environ cinq lieues. C'est ainsi, qu'après un pénible voyage de plus de deux ans, nous vîmes pour la première fois en Port ami, dans un País civilisé, où toutes les commodités de la vie se trouvent en abondance, où nous pouvions avoir tous les secours nécessaires à un Vaisseau aussi délabré que l'étoit le nôtre; où nous espérions de recevoir des Lettres de nos Parens & de nos Amis; où nos Compatriotes, nouvellement arrivés d'*Angleterre*, pouvoient ré-

pondre

pondre à une infinité de questions, que nous avons toutes prêtes à leur faire, tant sur ce qui regardoit les affaires publiques, que sur ce qui nous intéressoit en particulier. Pour connoître le prix de tous ces avantages réunis, il faut en avoir été privé aussi longtems que nous avons eu le malheur de l'être.



CHAPITRE VII.

Ce qui nous arriva à Macao.

M*Acao* est une Ville *Portugaise*, située dans une Ile à l'embouchure de la Rivière de *Canton*. C'étoit autrefois une Ville très riche, très peuplée, & capable de se défendre contre les Gouverneurs des Provinces de la *Chine*, de son voisinage ; mais à présent, elle est bien déchue de son ancienne puissance. Quoique habitée par des *Portugais*, & commandée par un Gouverneur, que le Roi de *Portugal* nomme, elle est à la discrétion des *Chinois*, qui peuvent l'affamer & s'en rendre maîtres, quand il leur plaira. C'est ce qui oblige le
Gou-

Gouverneur *Portugais* à user de grande circonspection, & à éviter soigneusement tout ce qui pourroit choquer le moins du monde les *Chinois*. La Rivière de *Canton* est le seul Port de la *Chine*, fréquenté par les *Euro-péens*, & c'est un lieu de relâche, à plusieurs égards, plus commode que *Macao* : mais les usages de la *Chine* à l'égard des Etrangers ne sont établis que pour des Vaisseaux marchands, & le Commandeur craignoit de jeter notre Compagnie des *Indes* dans quelque embarras, à l'égard de la Régence de *Canton*, s'il prétendoit en être traité sur un autre pié que les Maîtres de Navire de cette Compagnie. C'est ce qui le fit résoudre à relâcher à *Macao*, avant que de se hasarder à aller à *Canton*. Sans la considération que je viens d'indiquer, il n'avoit rien qui fût capable de lui causer la moindre crainte : car il est certain qu'il pouvoit entrer dans la Rivière de *Canton*, y séjourner tant qu'il voudroit, & en partir lorsqu'il lui plairoit, quand toutes les forces de l'Empire *Chinois* auroient été employées pour s'opposer à lui.

Le Commandeur, par un effet de sa prudence ordinaire, envoya dès qu'il eut mouillé, un Officier au Gouverneur *Portugais*,

gais, pour faire les complimens à S. E. & la prier en même tems de lui donner ses avis, sur la manière dont il devoit se conduire, pour ne pas choquer les *Chinois*, qui avoient à leur discrétion quatre Vaisseaux de notre Compagnie. La difficulté, qui embarrassoit le plus le Commandeur, étoit les Droits que payent tous les Vaisseaux qui entrent dans la Rivière de *Canton*, impôt qui se règle sur la capacité du Navire. Les Vaisseaux de guerre sont exemts de toutes charges semblables en tout País, & Mr. *Anson* se faisoit un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la *Chine*. Pour sortir de cet embarras, il ne pouvoit mieux s'adresser qu'au Gouverneur *Portugais*, qui connoissoit le País, & qui ne pouvoit ignorer le privilège des Vaisseaux de guerre. Notre Chaloupe revint le soir avec deux Officiers, que le Gouverneur envoyoit à Mr. *Anson*, & qui lui dirent de sa part, que son avis étoit que, si le *Centurion* entroit dans la Rivière de *Canton*, les *Chinois* voudroient certainement, lui faire payer les Droits; mais que si le Commandeur le souhaitoit, il lui enverroit un Pilote qui le conduiroit dans un autre Port sûr, nommé le *Typa*, propre à caréner notre Vaisseau,

&

& où probablement les *Chinois* ne s'avisoient pas de demander le payement de l'impôt en question.

Le Commandeur goûta la proposition, & dès le lendemain matin nous levames l'ancre, & tirames vers le Port désigné, sous la conduite d'un *Piloté Portugais*. Comme nous entrions dans un passage, formé par deux Iles à l'Est de ce Port, la sonde diminua tout d'un coup, à trois brasses & demie: mais le *Pilote* nous assurant, que la profondeur ne diminueroit plus, nous continuames notre cours, jusqu'à ce que nous échouames dans la vase, à dix-huit piés d'eau sous la Pouppe. La *Marée* baissoit encore, & peu après nous n'eumes plus que seize piés d'eau; mais le *Vaisseau* resta droit. Nous sondames tout à l'entour de nous, & trouvames que la profondeur augmentoit vers le Nord; nous y portames notre ancre de roue, avec deux hanlières bout à bout, & au retour de la *Marée*, nous tirames notre *Vaisseau* à flot. Une petite brise s'élevant au même instant, nous hissames notre hunier de *Misaine*, en lâchant la hanlière, & nous entrames dans le Port, où nous mouillames à cinq brasses d'eau. Ce Port de *Tyfa* est formé par plusieurs

seurs Iles, & git à six milles de *Macao*. Nous saluames le Château de cette Ville de onze coups de Canon, & le salut nous fut rendu en même nombre.

Le Commandeur le lendemain fut rendre visite au Gouverneur; à son débarquement il fut salué d'onze coups de Canon, auxquels le *Centurion* répondit par un pareil nombre. Le but de cette visite étoit de prier le Gouverneur de nous procurer des provisions, & de nous fournir les choses nécessaires, pour réparer notre Vaisseau. Le Gouverneur parut disposé à nous faire plaisir en tout, & assura le Commandeur que sous main il lui donneroit tous les secours qui dépendoient de lui: mais il lui avoua franchement, qu'il n'osoit nous fournir ouvertement rien de ce que nous demandions, à moins que nous n'en obtinssions auparavant l'ordre du Viceroi de *Canton*. Il ajouta, qu'il ne recevoit aucune des provisions nécessaires à sa Garnison; que par permission des Magistrats *Chinois*; & que ces Messieurs ayant bien soin qu'on ne lui en fournît qu'au jour la journée, il étoit absolument dans leur dépendance, & qu'ils pouvoient toujours l'en faire passer par où ils vouloient, en mettant un Embargo

bargo sur les Bâtimens qui lui portoient des vivres.

Sur cette déclaration, Mr. *Anson* prit le parti d'aller lui-même à *Canton* pour tâcher d'obtenir la permission du Viceroi, de se pourvoir de ce dont il avoit besoin; & il loua une Chaloupe *Chinoise*, pour le transporter lui & sa Suite. Comme il étoit prêt à s'y embarquer, le *Hoppo*, ou Douanier *Chinois* de *Macao*, refusa la permission de faire partir la Chaloupe, & défendit à ceux qui devoient la naviguer de démarer. Le Commandeur tâcha d'abord d'engager le *Hoppo* à lever cette défense, & le Gouverneur employa pour cet effet, ses bons offices auprès du *Hoppo*; mais cet homme étant inflexible dans sa résolution, Mr. *Anson* lui déclara le lendemain, qu'il alloit armer ses Chaloupes, pour s'en servir à faire son voyage, & lui demanda en même tems qui il croyoit assez hardi pour l'en empêcher. Ce ton menaçant fit d'abord ce que les prières n'avoient pu faire. La Chaloupe *Chinoise* eut permission de partir, & de porter Mr. *Anson* à *Canton*. A son arrivée dans cette Ville, il consulta les Supercargos & autres Officiers des Vaisseaux *Anglois*, sur les moyens d'obtenir du Viceroi

la

la permission d'acheter les choses dont nous avions besoin : mais l'avis qu'il en reçut, quoique donné sans doute à bonne intention, ne fut pas fort prudent, comme il parut dans la suite. Ces Officiers de Compagnie n'approchent jamais du Viceroi, & employent la médiation des principaux Marchands *Chinois*, dans toutes les affaires où ils sont obligés d'avoir recours au Gouvernement. Ils conseillèrent à Mr. *Anson* de se servir du même canal, & promirent de travailler de tout leur pouvoir à engager les Marchands *Chinois* à lui rendre service dans cette affaire ; & il n'est pas à douter qu'ils ne fussent sincères en faisant cette promesse. Les Marchands *Chinois*, dès-qu'on leur en parla, entreprirent l'affaire sans difficulté, & promirent de la faire réussir ; mais après un mois de délais & d'excuses, pendant lequel ils assurèrent plus d'une fois qu'ils touchoient au succès de l'affaire, ils levèrent le masque, quand ils virent qu'on les pressoit & qu'on s'arrangeoit pour faire parvenir une Lettre au Viceroi. Ils avouèrent qu'ils n'en avoient jamais ouvert la bouche, & que même ils ne pouvoient le faire, le Viceroi étant trop grand Seigneur, pour que des Gens comme eux pussent l'ap-

procher. Non contents d'avoir ainsi grossièrement abusé Mr. *Anson*, ils firent tout ce qu'ils purent auprès des *Anglois*, qui étoient à *Canton*, pour les empêcher de se mêler de cette affaire, leur représentant qu'elle les brouilleroit avec le Gouvernement, & les jetteroit inutilement dans de grands embarras; & ces raisons n'eurent que trop d'ascendant sur ceux à qui elles furent alléguées.

Il est difficile de démêler le motif de cette perfidie des Marchands *Chinois*: il est vrai que l'intérêt a sur toute la Nation un empire absolu; mais il n'est pas aisé de deviner quel intérêt faisoit agir ces Gens-ci, à moins qu'ils ne craignissent que le séjour d'un Vaisseau de guerre, dans leurs Ports, ne fit tort à leur Commerce de *Manille*, & que leur but ne fût d'obliger le Commandeur d'aller à *Batavia*. Mais cette crainte pouvoit aussi-bien leur donner l'envie de nous faire expédier pour être plutôt débarrassés de nous. Je croirois plutôt que cette vilénie ne vint que de la lâcheté sans pareille de cette Nation, & de la crainte excessive où les tiennent leurs Magistrats. On n'avoit jamais vu à la *Chine* un Vaisseau de guerre tel que le *Centurion*,

&

& l'idée seule en étoit capable d'inspirer de l'horreur à toute cette Race poltronne : les Marchands, qui savent que le Viceroi ne cherche que des prétextes pour les écorcher, craignoient peut-être qu'il ne saisit cette occasion, & ne leur fit payer bien cher l'imprudance qu'ils auroient eue de se mêler d'une affaire aussi délicate, & qui touchoit immédiatement l'Etat. Quel que fût le motif de ces Marchands, Mr. *Anson* fut convaincu qu'il n'y avoit rien à faire par leur moyen, puisqu'ils refusoient même de faire parvenir sa Lettre au Viceroi, & qu'ils lui avouoient qu'ils n'osoient se mêler de pareilles affaires. Il leur dit que son dessein étoit d'aller à *Batavia*, pour y donner le radoub à son Vaisseau ; mais il ajouta qu'il lui étoit impossible d'entreprendre ce voyage, sans être pourvu des vivres nécessaires. Ces Marchands entreprirent de lui en fournir, mais d'une manière clandestine, n'osant pas le faire ouvertement : ils proposèrent donc, de charger de pain, de farines & autres provisions, les Vaisseaux *Anglois*, qui se trouvoient à *Canton*, & de les faire descendre à l'entrée du Port de *Tyba*, où les Chaloupes du *Centurion* iroient recevoir d'eux ces Vivres. Après

être convenus de cet arrangement, que ces *Chinois* nous firent valoir comme une grande faveur, le Commandeur repartit de *Canton* le 16 de *Décembre*, pour retourner à son Bord, paroissant bien résolu de s'en aller à *Batavia*, dès-qu'il auroit reçu les provisions nécessaires.

Ce n'étoit pourtant pas son dessein. En arrivant à son Vaisseau, il trouva que le grand Mât étoit cassé en deux endroits, & que la voie d'eau s'étoit considérablement augmentée. Il fut donc plus convaincu que jamais, qu'il lui étoit impossible de partir sans donner le radoub à son Vaisseau, quand même il seroit fourni suffisamment de *Vivres*; & prit une ferme résolution de caréner, avant que de quitter *Macao*, quelques difficultés qu'il pût y avoir. Il sentoit que les précautions qu'il avoit prises, pour ne pas causer d'embarras aux Officiers de notre Compagnie, lui en avoient causé à lui-même; & il ne doutoit plus, que s'il avoit d'abord conduit son Vaisseau dans la Rivière de *Canton*, & s'il s'étoit d'abord adressé immédiatement aux *Mandarins*, sans s'amuser à la médiation des Marchands, il n'eût obtenu ses demandes sans perte de tems. Il voyoit qu'il avoit déjà perdu un
mois,

mois, par les fausses mesures qu'on lui avoit fait prendre, & pour n'en pas perdre davantage, il résolut de s'y prendre tout autrement. Ainsi le lendemain de son retour de *Canton*, c'est-à-dire, le 17 de *Décembre*, il écrivit au Viceroy une Lettre dans laquelle il disoit, qu'il étoit Commandant en Chef d'une Escadre de Vaisseaux de guerre de Sa Majesté *Britannique*, envoyée depuis deux ans dans la Mer du Sud, pour croiser sur les *Espagnols*, qui étoient en guerre avec le Roi son Maître; qu'en s'en retournant en *Angleterre*, il étoit entré dans le Port de *Macao*, à cause d'une voie d'eau que son Vaisseau avoit, & par manque de provisions, & qu'il se trouvoit hors d'état de continuer son voyage, avant que d'avoir donné le radoub à son Vaisseau, & de s'être pourvu de Vivres. Il ajoutoit, qu'il avoit été à *Canton*, pour tâcher d'être admis à l'audience de son Excellence, mais qu'étant Etranger & ignorant les usages du Pais, il n'avoit pu s'instruire des moyens propres à lui procurer cet avantage, & qu'il se trouvoit réduit à avoir recours à celui de lui écrire cette Lettre. Il finissoit en priant le Viceroy de lui permettre de prendre & d'employer les Ouvriers néces-

fares pour réparer son Vaisseau, & de lui faire fournir, au plutôt possible, les Vivres & les provisions, dont il avoit besoin pour se mettre en état de partir durant la Mousson, qu'il lui importoit extrêmement de ne pas laisser passer.

Cette Lettre, traduite en *Chinois*, fut remise par Mr. *Anson* même dans les mains du *Hoppo* de *Macao*, en le priant de la faire parvenir en diligence au Viceroi de *Canton*. Cet Homme ne parut pas d'abord en disposition de s'en charger, & fit mille difficultés; desorte que Mr. *Anson* le soupçonna de s'entendre avec les Marchands *Chinois*, qui avoient laissé voir une grande appréhension, que le Commandeur n'entrât en liaison directe avec le Viceroi. Mr. *Anson* reprit donc la Lettre des mains du *Hoppo*, avec quelques marques d'indignation, en lui disant qu'il alloit l'envoyer sur le champ, par un des Officiers, dans sa propre Chaloupe, avec ordre exprès de ne pas revenir sans une réponse du Viceroi. Le *Hoppo*, voyant que le Commandeur le prenoit sur un ton très sérieux, & craignant de se charger des suites de son refus, demanda la Lettre, & promit de la faire tenir & d'en procurer réponse le plutôt qu'il se

se pourroit. Il parut alors que Mr. *Anson* avoit fort bien jugé des manières d'agir les plus convenables avec les *Chinois*; car dès le 19 de *Décembre*, au matin, un *Mandarin* du premier rang, & Gouverneur de la Ville de *Fanson*, accompagné de deux *Mandarins* d'une classe inférieure, & d'une nombreuse suite d'Officiers & de Domestiques, vint sur une Escadre de dix-huit demi-Galères, décorées de Pavillons & de Flammes, bien fournies de Musique, & chargées de monde, & fit jeter le Grapin à l'avant du *Centurion*. Le *Mandarin* envoya dire au Commandeur, qu'il avoit ordre du Viceroi de *Canton*, d'examiner l'état de notre Vaisseau; & qu'il prioit qu'on lui envoyât la Chaloupe, pour l'amener à notre Bord. La Chaloupe partit sur le champ, & on prépara tout pour la réception de cet Officier. On revêtit cent de nos meilleurs Hommes, des uniformes des Soldats de la Marine; on leur fit prendre les armes, & on les rangea sur le Tillac. A son entrée dans le Vaisseau, le *Mandarin* fut reçu au bruit des Tambours & de toute la Musique guerrière que nous avons; & passant devant notre Corps de Troupes de nouvelle création, il fut reçu sur le demi-pont, par le

Commandeur, qui le conduisit dans la grande Chambre. Là le *Mandarin* déclara sa commission, & dit que ses ordres portoient d'examiner la vérité des points, contenus dans la Lettre du Commandeur au Viceroi; & en particulier, l'article de la voie d'eau, & que pour cet effet, il avoit amené deux Charpentiers *Chinois*. Il ajouta que, pour mettre plus d'ordre & d'exactitude dans son rapport, il avoit mis chaque article à part sur le papier, en laissant à côté une marge suffisante, pour y pouvoir écrire les éclaircissements & les observations relatives à chaque point.

Ce *Mandarin* paroissoit un homme de sens, & d'un caractère ouvert & généreux, qu'on ne trouve pas ordinairement dans les *Chinois*. Après les informations prises, & l'examen fait, sur-tout à l'égard de la voie d'eau, les Charpentiers *Chinois* la trouvèrent aussi dangereuse qu'on l'avoit représentée; d'où ils conclurent qu'il étoit impossible que le *Centurion* se mît en mer, avant que d'être radoubé; & le *Mandarin* témoigna qu'il étoit convaincu de la vérité de tout ce qui étoit contenu dans la Lettre du Commandeur. Comme cet Officier *Chinois* étoit l'homme le plus intelligent de tous ceux de

de sa Nation, que nous ayions connu, il se montra aussi plus curieux que les autres, & examina toutes les parties de notre Vaisseau, avec une très grande attention. Il parut surpris sur-tout de la grandeur des pièces de notre Batterie d'embar, & de la grosseur & du poids des Boulets. Le Commandeur saisit cette occasion, pour insinuer au *Chinois* qu'il feroit sagement de lui faire fournir promptement tout ce dont il avoit besoin. Il dit au *Mandarin*, qu'outre les demandes qu'il avoit faites, il avoit encore des plaintes à faire en particulier, de la conduite des Douaniers de *Macao*: qu'à son arrivée, des Bateaux *Chinois* lui avoient fourni des rafraichissemens dont il avoit un besoin journalier, & qu'il avoit fait payer au contentement des Vendeurs; mais que ceux de la Douane de *Macao* avoient d'abord défendu ce commerce, par où il s'étoit trouvé privé d'un secours dont ses Gens avoient un besoin pressant, pour le rétablissement de leur santé, après un voyage si long & si pénible. Il ajouta que les *Mandarins* étoient eux-mêmes témoins de la nécessité où il se trouvoit réduit, & de la force de son Vaisseau: qu'ils ne devoient pas croire que ce fût par sentiment de sa
foi-

foiblesse, qu'il demandoit une permission du Gouvernement, pour se fournir de ce qui lui étoit nécessaire ; qu'il les croyoit bien convaincus que le *Centurion* seul étoit capable de détruire tous les Bâtimens qui se trouvoient dans la Rivière de *Canton*, ou dans tel autre Port de la *Chine*, sans avoir rien à craindre de toutes leurs Forces. Il convint qu'un pareil procédé ne seroit pas convenable entre Nations amies ; mais il fit remarquer aussi qu'il ne convenoit guère de laisser périr de misère ses amis dans ses Ports, sur-tout quand ces amis ne demandoient pas mieux que de payer ce qu'on leur livreroit. Il représenta que lui & ses Gens s'étoient conduits avec toute la modestie & la discrétion possibles, mais que la faim pourroit devenir si pressante pour eux qu'elle mettroit fin à tous leurs égards ; qu'on favoit en tout Païs, que la nécessité ne reconnoit pas de loix ; & qu'enfin ses Gens se lasseroient de jeûner au milieu de l'abondance, que leurs yeux voyoient de tous côtés. Il finit par dire d'un air moins sérieux, qu'en cas que la faim forçât ses Gens à devenir Cannibales, on ne pouvoit douter qu'ils ne préférassent la chair de *Chinois*, gros & gras & bien nourris, à celle de leurs

leurs Camarades exténués. Le premier *Mandarin* convint de la justesse de tous ces raisonnemens, & il répondit à Mr. *Anson*, qu'il alloit partir dès ce soir pour *Canton*; qu'à son arrivée on tiendroit un Conseil, dont il étoit membre, & que la Commission, dont on l'avoit chargé, l'obligeoit à se regarder comme l'Avocat du Commandeur; que, comme il voyoit de ses yeux nos besoins pressans, il ne doutoit pas que sur ses représentations, le Conseil ne nous accordât sur le champ nos demandes. A l'égard des plaintes que Mr. *Anson* avoit faites, de la conduite des Douaniers de *Macao*, le *Mandarin* y mit ordre d'abord de son autorité particulière: il demanda une liste de la quantité de provisions, dont nous avons besoin journellement; écrivit au bas la permission nécessaire, & commit un homme de sa Suite, avec ordre de nous faire fournir tous les matins le contenu de cette liste: & cela fut dans la suite ponctuellement exécuté.

Après cela, le Commandeur invita à dîner le grand *Mandarin* & ses deux Assesseurs, en leur disant, que s'il ne leur faisoit pas aussi bonne chère qu'il le voudroit, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes

mes & à la sobriété forcée, où ils nous avoient réduits. Un des Plats qu'on servit, c'étoit du Bœuf, dont les *Chinois* ne mangent point; répugnance que Mr. *Anson* ignoroit, & qui vient sans doute des superstitions *Indiennes*, qui se sont introduites dans la *Chine*, depuis bien des siècles. Il ne faut pourtant pas croire que nos trois *Mandarins* jeunèrent à ce repas, puisqu'ils vinrent à bout du blanc de quatre grosses Volailles qu'on y servit. Mais ils étoient très embarrassés de leurs Couteaux & de leurs Fourchettes, dont ils essayèrent en vain de faire usage d'un air fort gauche : il fallut y renoncer, & quelqu'un de leur suite leur coupa leurs viandes en petits morceaux à leur manière. A la vérité, ils se montrèrent beaucoup moins novices dans l'art de boire, que dans celui de manger à l'*Européenne*. Le Commandeur, sous prétexte d'incommodité, s'excusa de leur faire à cet égard les honneurs de sa Table; mais le *Mandarin* remarqua un de nos jeunes Officiers à teint frais & vif; il lui frappa sur l'épaule, & lui dit, par le moyen de l'Interprète, qu'il ne pouvoit alléguer les mêmes excuses que le Commandeur, & qu'il l'invitoit à lui tenir compagnie à boire.

re. Ce Gentilhomme voyant que le *Mandarin* avoit déjà aidé à expédier quatre ou cinq bouteilles de vin de *Frontignan*, sans qu'il y parût, fit apporter une bouteille d'Eau des *Barbades*, à laquelle le Magistrat *Chinois* ne fit pas moins d'honneur qu'au vin. On se leva enfin de table, en apparence, aussi froid & aussi tranquille qu'on s'y étoit mis; & le Commandeur ayant, selon la coutume, fait un présent au *Mandarin*, ces Messieurs s'en retournèrent dans les mêmes Vaisseaux qui les avoient amenés.

Le Commandeur, depuis leur départ, attendit avec impatience le résultat du Conseil & les permissions nécessaires, pour le radoub & l'avitaillement du Vaisseau; car on voit par tout ce que nous avons déjà dit, que nous ne pouvions rien avoir pour notre argent, & qu'aucun Ouvrier n'osoit s'engager à travailler pour nous, avant que ces permissions fussent obtenues. C'est dans de pareils cas que la sévérité des *Mandarins Chinois* paroît dans tout son jour; car, malgré les éloges pompeux des Missionnaires Jésuites & des Auteurs qui ont eu la facilité de les copier, ces Magistrats sont patriis du même limon que les autres hommes,

mes, & se servent de l'autorité que leur donnent les Loix, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent. Les peines capitales sont rares à la *Chine*; la poltronnerie naturelle à la Nation, & leur attachement à l'intérêt, y réduit presque toutes les punitions à des amendes; & c'est sur cet usage que sont fondés les revenus les plus clairs de ceux qui y composent les Tribunaux. Aussi rien n'est plus en mode dans ce País, que des prohibitions de toute espèce, mais sur-tout dans les cas, où la vue d'un grand profit peut tenter les particuliers d'enfreindre les ordonnances.

Quelque tems avant celui dont je parle à présent, le Capitaine *Saunders* étoit parti à bord d'un Vaisseau *Suédois*, pour retourner en *Europe*, chargé des dépêches du Commandeur. Peu de tems après, dans le mois de *Décembre*, le Capitaine *Mitchel*, le Colonel *Cracherode*, Mr. *Tafel*, un de nos Commissaires d'avitaillement, & Mr. *Charles Herriot*, son Neveu, s'embarquèrent pour retourner en *Angleterre*, sur des Vaisseaux de notre Compagnie des *Indes*. J'obtins du Commandeur la permission de m'en retourner aussi, & partis avec eux.

J'ai

J'ai oublié de rapporter ci-devant que nous avons appris à *Macao*, de quelques Officiers de notre Compagnie, que la *Séverne* & la *Perle*, ces deux Vaisseaux, qui s'étoient séparés de nous, à la hauteur du Cap *Noir*, étoient arrivés heureusement à *Rio Janeiro*, sur la Côte du *Brésil*. Nous les avons crus perdus: car nous savions que la *Séverne* en particulier, n'avoit presque que des Malades à bord; & il avoit été facile de le remarquer; car au commencement, le Capitaine *Legg*, qui commandoit ce Vaisseau, étoit d'une exactitude exemplaire à garder son poste, jusqu'à dix jours, avant notre séparation, que la foiblesse de son Equipage le força à se relâcher à cet égard. Bien des Gens attribuoient les maladies excessives de cet Equipage, à ce que leur Navire étoit tout neuf, ce qu'on prétendoit être mal sain. Ce qui est certain, c'est que la *Séverne* eut plus de Malades qu'aucun autre Vaisseau de l'Escadre, & qu'avant de partir de *Ste. Catherine*, elle avoit perdu plus de monde qu'aucun autre, si-bien que le Commandeur fut obligé d'en recruter l'Equipage, aux dépens du reste de l'Escadre; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fallut encore le renforcer,
après

après notre départ de *St. Julien*. Malgré tous ces secours, nous savions que l'Equipage en étoit si affoibli, que nous étions fermement persuadés que ce Vaisseau n'auroit pas manqué de périr; & ce fut avec une grande joie, que nous apprimes qu'il avoit eu le bonheur de se sauver, aussi-bien que la *Perle*. Mais revenons à ce qui se passa entre *Mr. Anson* & les *Chinois*.

Nonobstant les dispositions favorables du *Mandarin*, qui nous avoit rendu visite, il se passa plusieurs jours après son départ, sans qu'il en vint aucunes nouvelles; & le Commandeur apprit sous main, qu'il y avoit de grands débats dans le Conseil, sur ce sujet, en partie à cause de la nouveauté du cas, & en partie, à ce que je crois, par les intrigues des *François*, qui étoient à *Canton*. Il y en avoit un, entr'autres, habitué dans cette Ville, qui parloit fort bien la langue du País, qui savoit parfaitement combien tout y est vénal, & qui connoissoit en particulier plusieurs des Magistrats: un tel homme étoit précisément ce qu'il falloit pour traverser les desseins de *Mr. Anson*. Ces intrigues ne doivent pas être entièrement attribuées à haine nationale, ou à l'opposition d'intérêts entre les deux

deux partis ; un motif plus puissant sur la plupart des hommes, que l'avantage de leur Patrie, y avoit sans doute part, je veux dire la vanité. Les *François* prétendent que les Vaisseaux de leur Compagnie sont des Vaisseaux de guerre, & leurs Officiers craignoient, que toute distinction qu'on accorderoit à Mr. *Anson*, en vertu de sa commission du Roi, ne les rendît moins respectables aux yeux des *Chinois*, & ne fît un exemple pour l'avenir en faveur des Vaisseaux de guerre, au désavantage des Vaisseaux des Compagnies. Je voudrois pouvoir assurer que ces motifs de jalousie contre le *Centurion*, & l'envie d'ériger leurs Navires en Vaisseaux de guerre, n'ont eu d'influence que sur les Officiers de la Compagnie de *France*. Il y a apparence que le soin qu'eut Mr. *Anson* d'insinuer aux *Mandarins*, qu'il étoit en état de se faire justice à lui-même, si on la lui refusoit, triompha de tous ces obstacles ; car le 6 de *Janvier*, le Gouverneur de *Fanson*, qui étoit le premier *Mandarin* de ceux que nous avions eus à bord, envoya la permission du Viceroi de *Canton*, pour le radoub du *Centurion*, & pour tout ce dont nos Gens avoient besoin. Dès le lendemain plusieurs

Serruriers & Charpentiers *Chinois* vinrent à bord, & offrirent d'entreprendre en bloc, tout l'ouvrage qu'il y avoit à faire au Vaisseau, aux Mâts & aux Chaloupes. Ils demandèrent d'abord mille livres sterlings. Le Commandeur trouva cette somme exorbitante, & s'efforça de les porter à travailler à la tâche; mais ils n'en voulurent pas entendre parler. Enfin, il fut convenu que les Charpentiers auroient, pour tout ce qu'ils avoient à faire, environ six cens livres sterlings; & que les Serruriers seroient payés de leur ouvrage au poids, à raison de trois livres sterlings le quintal, pour les menues ferrailles, & quarante-six chelins pour les grosses.

Ce marché fait, Mr. *Anson* donna toute son attention à hâter l'ouvrage le plus important, je veux dire la carène du Vaisseau. Pour cet effet le premier Lieutenant fut envoyé à *Canton*, pour y louer deux Jonques *Chinoises*; l'une pour servir à mettre le Vaisseau sur le côté; l'autre pour y ferrer, notre poudre & le reste de nos Munitions de guerre. En même tems on nettoya & applanit le terrain sur une des Iles voisines, pour y placer l'Attrail & les Provisions, & près de cent Calfats *Chinois* se mirent

mirent à travailler sur les ponts & les côtés du Vaisseau, mais n'avancèrent pas à proportion de leur nombre; car quoique les *Calfats Chinois* travaillent bien & proprement, ils ne sont nullement expéditifs. Les *Jonques* n'arrivèrent que le 26 de *Janvier*; & les matériaux nécessaires, qui devoient venir de *Canton*, s'expédioient fort lentement, autant par les délais des *Marchands Chinois*, que par la distance des lieux. Pour surcroit de chagrin, *Mr. Anson* découvrit que son Mât de Misaine étoit tout-à-fait rompu, au-dessus des barrots du second pont, & que les pièces n'en tenoient ensemble, qu'au moyen des *Jumelles* qu'on y avoit mises auparavant.

A l'égard de l'Equipage du *Centurion*, il faut avouer qu'il employa bien son tems, & qu'il travailla avec toute l'ardeur imaginable. Comme en nettoyant le Vaisseau, les *Charpentiers* eurent occasion de parvenir jusqu'à la voie d'eau, ils la bouchèrent soigneusement, pendant qu'on faisoit les préparatifs nécessaires pour les autres travaux. Cette voie se trouvoit au-dessous de la ligne de quinze pieds, & venoit de ce qu'une cheville de fer usée ne tenoit plus dans l'étrave à l'endroit de son empature.

Le 22 de *Février*, au matin, tout étant prêt enfin, on mit le *Centurion* sur le côté; on découvrit celui de *Stribord*, & on eut le plaisir de trouver que le fond en étoit sain: le lendemain, après avoir fini le nouveau doublage de la première bande de ce côté, on redressa le Vaisseau, pour raccommoder le Funin destiné à donner la carène, qui s'étoit trop relâché. Cette raison obligea plusieurs fois à redresser le Vaisseau & à le remettre sur le côté, jusqu'au 3 de *Mars*, qu'ayant fini le radoub du fond du Vaisseau, qui se trouva sain par-tout, ils le redressèrent pour la dernière fois, & à leur grande satisfaction; car non-seulement ils voyoient la fin d'un travail très fatigant, mais de plus ils craignoient d'être attaqués par les *Espagnols*, pendant qu'ils se trouvoient hors d'état de défense. Ces craintes n'étoient pas sans fondement; car ils apprirent dans la suite de l'Equipage d'un Vaisseau *Portugais*, qu'on avoit su à *Manille* que le *Centurion* étoit au *Tyfa*, & qu'on l'y vouloit caréner; sur quoi le Gouverneur de cette Ville avoit assemblé le Conseil, & y avoit proposé d'essayer de mettre le feu à ce Vaisseau, pendant qu'il étoit en carène; & cette entreprise, si elle avoit été bien

bien conduite , auroit mis nos Gens en grand danger. Il leur fut dit encore , que ce dessein avoit même été approuvé par le Conseil de *Manille* , & qu'un Capitaine de Vaisseau s'étoit chargé de l'exécution , moyennant quarante milles Piaftres , qu'il ne devoit toucher qu'après l'affaire faite. Mais le Gouverneur déclara , que la Caiffe Royale étoit vuide , & prétendit que les Marchands avançassent cette somme ; ce qu'ils refusèrent , & la chose en demeura là. Les Marchands craignirent peut-être que ce ne fût un jeu , inventé pour leur excroquer quarante mille Piaftres. Des Gens qui n'étoient pas amis du Gouverneur tenoient le même langage ; mais je ne sai jusqu'à quel point cette espèce d'accusation étoit fondée.

Dès que le *Centurion* fut relevé , on y chargea la poudre , les outils des Canoniers , & le Canon , avec toute la diligence possible : on ne s'endormoit pas non plus dans ce qui regardoit la réparation du Mât de Misaine , & des autres défauts du Vaisseau. Tandis qu'on étoit ainsi occupé , le 10 de *Mars* , il survint une allarme , causée par un Pêcheur *Chinois* , qui avertit , qu'il avoit été à bord d'un grand Vaisseau *Espagnol* , à la hauteur du grand *Ladrone* , & que ce

Vaisseau étoit accompagné de deux autres. Il ajouta quelques particularités à son récit, par exemple, qu'il avoit mené un des Officiers de ces Vaisseaux à *Macao*, & que le lendemain matin, il étoit parti de cette Ville plusieurs Chaloupes pour ces Bâtimens. Pour donner plus de crédit à ses avis, il déclara qu'il ne vouloit point de récompense, s'ils ne se trouvoient pas confirmés par l'événement. On crut d'abord que c'étoit l'expédition, dont je viens de parler; & le Commandeur fit sur le champ mettre dans le meilleur état possible, le Canon & la Mousquetterie. La Pinasse & le Canot étoient sortis du Port, pour examiner un Vaisseau *Portugais*, qui mettoit à la voile; & Mr. *Anson* fit savoir aux Officiers qui les commandoient, l'avis qu'il avoit reçu, & leur ordonna d'avoir l'œil au guet. Mais rien ne parut, & on vit bien-tôt que ces avis n'étoient que fictions; quoiqu'il fut assez difficile de deviner ce qui avoit induit ce *Chinois* à se donner la peine de forger ce mensonge.

Le mois d'*Avril* arriva avant que le radoub, le chargement des Provisions, & l'équipement du Vaisseau, tel qu'il pût mettre en Mer, fussent achevés. Les *Chinois* s'en-

s'ennuioient de ces longueurs , ignorant ou feignant d'ignorer que le Commandeur étoit aussi pressé qu'eux de finir : le 3 d'*Avril* , deux Chaloupes , envoyées par des *Mandarins* de *Macao* , vinrent à bord , pour presser le départ du Vaisseau. De pareils messages avoient déjà été faits plusieurs fois , quoique la conduite de Mr. *Anson* ne les rendît sûrement pas nécessaires : il répondit à ce dernier d'un ton ferme , qu'il prioit ces Messieurs de ne plus l'importuner sur ce sujet ; qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos , & pas plutôt. Sur cette réponse sèche , les Magistrats *Chinois* , ne pouvant faire pis , défendirent qu'on portât plus de Vivres à nos Gens , & cette défense fut parfaitement bien observée.

Le 6 d'*Avril* , le *Centurion* leva l'ancre du Port de *Tyfa* , & se fit touer vers le Sud ; le 15 il gagna la Rade de *Macao* , complétant sa Provision d'eau , tout en chemin faisant , desorte qu'il ne restoit presque plus rien à faire , & ce peu étant fini , on leva l'ancre , le 19 à trois heures après-midi , & l'on fit voiles vers la haute Mer.



C H A P I T R E VIII.

*Route de Macao au Cap d'Espritu Santo.
Prise du Galion de Manille, & retour à
la Rivière de Canton.*

LE Commandeur se retrouva en Mer avec un Vaisseau bien réparé, de nouvelles munitions, une bonne quantité de provisions fraîches, & vingt-trois hommes de Recrues, qu'il avoit faites à *Macao*, la plupart Lascarins ou Matelots *Indiens*, & quelques *Hollandois*. Il publia avant de partir de *Macao*, qu'il partoit pour *Batavia*, & delà pour l'*Angleterre*. Quoique la Mousson de l'Ouest régnaît déjà, & que ce voyage passât pour impossible dans cette saison, il témoignoît tant de confiance en la force de son Vaisseau & dans l'habileté de son Equipage, qu'il persuada & ses Gens mêmes & toute la Ville de *Macao*, qu'il avoit effectivement dessein d'en faire l'expérience, desorte que plusieurs Habitans de *Canton* & de *Macao*, se servirent de cette occasion pour faire tenir des Lettres à leurs Correspondans de *Batavia*. Mais

Mais le Commandeur rouloit bien d'autres desseins dans sa tête; il comptoit qu'au lieu d'un Vaisseau de retour d'*Acapulco* à *Manille*, il y en auroit deux cette année, à cause de celui qu'il avoit empêché de partir d'*Acapulco*, la saison précédente, en croisant devant ce Port; & il résolut d'aller les attendre au Cap d'*Espiritu Santo*, dans l'île de *Samal*, qui est la première Terre, qu'ils viennent reconnoître, en approchant des Iles *Philippines*. C'est ordinairement en *Juin* qu'ils y arrivent, & Mr. *Anson* s'assuroit bien d'y être à tems pour les y attendre. Il est vrai qu'on représentoit ces Galions, comme de gros & forts Bâtimens, montés de quarante-quatre pièces chacun, & de plus de cinq cens Hommes; il y avoit même grande apparence qu'ils iroient de compagnie; au lieu que le Commandeur n'avoit que deux cens vingt-sept personnes à bord, dont une trentaine ne pouvoient point passer pour des Hommes faits; mais cette extrême disproportion de forces ne l'arrêtoit pas; il savoit que son Vaisseau étoit tout autrement propre pour le combat, que ces Navires, & il avoit lieu de s'assurer que ses Gens se surpasseroient, quand ils auroient en vue
les

les Richesses immenses de ces Galions.

Mr. *Anson* avoit formé ce projet, dès le tems qu'il quitta la Côte de *Mexique*, & ce qui le chagrinait le plus dans tous les délais qu'il éprouva à la *Chine*, étoit la crainte, qu'ils ne lui fissent manquer l'occasion de rencontrer ces Galions. Tant qu'il fut à *Macao*, il eut soin de garder le plus profond secret sur ce sujet, parce qu'il y avoit lieu de craindre, vu le grand commerce entre cette Ville & *Manille*, que l'on n'y donnât avis de ses desseins, & que l'on n'y prît des mesures propres à empêcher les Galions de lui tomber entre les mains. Mais dès qu'il se vit en pleine Mer, il assembla tous ses Gens sur le demi-pont, & leur communiqua la résolution d'aller attendre les deux Vaisseaux de *Manille*, dont la valeur leur étoit connue à tous. Il les assura qu'il sauroit choisir une Croisière, où il étoit impossible qu'il manquât ces Bâtimens; que quoiqu'ils fussent forts & chargés de monde, il ne doutoit pas, si ses Gens vouloient agir avec leur bravoure ordinaire, qu'il ne remportât la victoire, & ne se rendît maître au moins de l'un des deux. Il ajouta, qu'il n'ignoroit pas les contes ridicules qu'on faisoit de ces Galions, dont
on

on débitoit, qu'ils étoient si forts de bois, qu'ils étoient impénétrables aux boulets de Canon; que ces pauvretés avoient été débitées, pour couvrir la lâcheté de ceux qui les avoient combattus dans d'autres occasions, mais qu'il étoit persuadé qu'aucun de ceux qui l'écoutoient n'étoit assez neuf, pour ajouter foi à de pareilles absurdités; que pour lui, il répondoit, sur sa parole, que pourvu qu'il pût joindre ces Vaisseaux, il les combattroit de si près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perceroient tous deux de part en part.

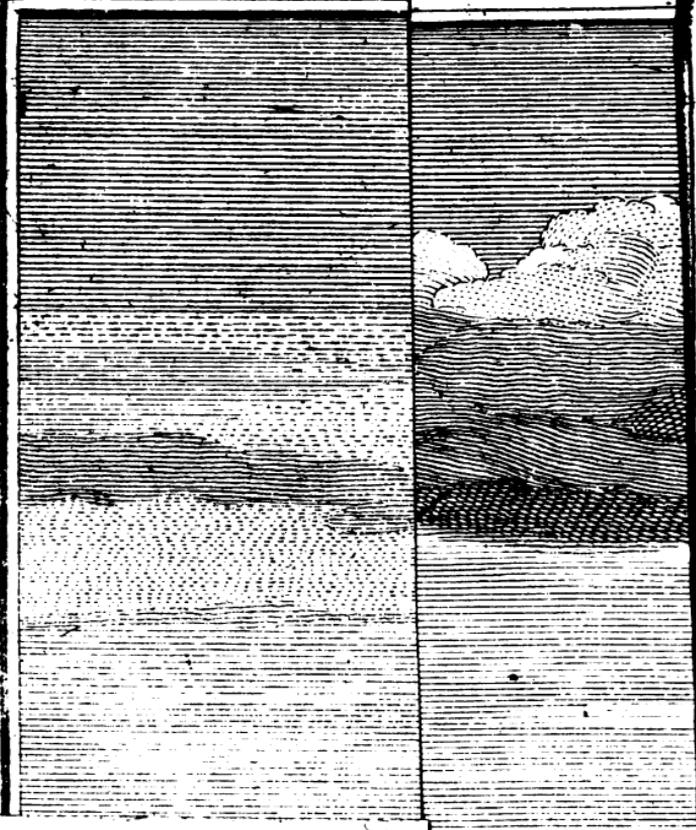
Ce discours fut reçu avec des transports de joie de l'Equipage, qui y répondit par trois *Huzzah's* des plus éclatans. Après quoi, tous assurèrent le Commandeur, qu'ils étoient déterminés à mettre à fin cette entreprise, ou à y périr. Leurs espérances entièrement tombées, dès leur départ des Côtes de *Méxique*, se relevèrent: ils se persuadèrent, que malgré tous les contretens & toutes les infortunes, qu'ils avoient essuïées, ils se verroient enfin récompensés de tous leurs travaux, & qu'ils regagneroient leur Patrie, chargés des dépouilles de l'Ennemi. Ils se fioient à la parole du Commandeur, qui leur promettoit de leur faire

faire voir ces Galions, & nul d'eux n'étoit assez modeste, pour douter un moment qu'ils ne s'en rendissent maîtres; ils s'en croyoient déjà en possession, ou autant vaut; voici un trait particulier à cet égard. Mr. *Anson* ayant fait à la *Chine* provision de Moutons en vie, s'avisa un jour de demander à son Boucher, pourquoi depuis quelque tems il ne voyoit plus servir de Mouton sur sa table, & s'ils étoient tous tués. Le Boucher lui répondit, de son plus grand sérieux, qu'il en restoit encore deux, mais que si Mr. le Commandeur vouloit bien le lui permettre, il avoit dessein de les garder pour en régaler le Général des Galions.

En sortant du Port de *Macao*, le *Centurion* pendant quelques jours courut à l'Ouest. Le 1 de *Mai* on vit une partie de l'Île de *Formosa*: delà on porta au Sud, & on se trouva le 4 sous la Latitude, où *Dampier* place les Îles de *Bachi* ou *Bashée*. Mais nos Gens soupçonnoient que ce Marin s'étoit trompé dans cette position, ainsi qu'ils l'avoient trouvé à l'égard de la Latitude de la Pointe Méridionale de *Formosa*; & ce doute les obligea à se tenir sur leurs gardes. Vers les sept heures du soir, on décou-

cou-

N^o 32.



2

couvert du haut du Mât, cinq petites Iles, qu'on jugea être celles de *Bashée*, & on eut ensuite la connoissance de celle de *Botel Tobago Xima*. Cette vue donna occasion de corriger la position des Iles de *Bashée*, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'Ouest : car par les observations de nos Gens, celle de ces Iles qui est au milieu, est à $21^{\circ} 4'$ de Latitude Septentrionale, & elles sont au S. S. E. de *Botel Tobago Xima*, à vingt lieues de distance ; cette dernière Ile est à $21^{\circ} 57'$ de Latitude Septentrionale.

Après qu'ils eurent eu la vue des Iles de *Bashée*, ils portèrent entre le S. & S. E. pour gagner le Cap *Espiritu Santo*, & le 20 de *Mai*, à midi, ils le découvrirent ; à quatre heures il leur restoit au S. S. O. à onze lieues de distance. C'est une terre médiocrement haute, & relevée de plusieurs Montdrains de forme ronde, ainsi qu'elle est représentée dans la Planche ci-jointe. Comme Mr. *Anson* savoit qu'il y avoit des Sentinelles, placées sur ce Cap, pour faire des signaux au Galion, dès qu'il approche de terre, il fit virer de bord & amener les voiles de Perroquet, de peur d'être découvert. Cette Croisière étant celle qu'il avoit choisie

choisie pour attendre les Galions, il ordonna qu'on gardât ce Cap entre le Sud & l'Ouest, & qu'on tâchât de se tenir entre les Latitudes de $12^{\circ} 50'$ & de $13^{\circ} 5'$; le Cap même git par les $12^{\circ} 40'$ de Latitude Nord, & à 4° de Longitude à l'Est de *Botel Tobago Xima*.

On touchoit déjà alors à la fin du mois de *Mai*, nouveau stile. Le mois suivant étant celui où les Galions sont attendus, l'Equipage du *Centurion* attendoit d'heure en heure, l'instant favorable, qui devoit faire oublier tous les travaux passés. Comme durant cet intervalle il n'y avoit pas grand ouvrage à faire sur le Vaisseau, le Commandeur fit exercer tous les jours son monde, à la manœuvre du Canon & au maniment des Armes à feu. C'étoit un usage qu'il avoit observé, pendant tout le voyage, dès que l'occasion l'avoit permis; & l'avantage qu'il en retira dans son combat contre le Galion, le dédommagea amplement des peines qu'il s'étoit données à cet égard. On ne peut douter que ce soin ne soit un des plus importans devoirs d'un Commandant, quoique trop souvent négligé. Car il faut avouer, que de deux Vaisseaux de guerre égaux en nombre
d'Hom-

d'Hommes & de Canons, la différence qui vient du plus ou du moins d'habileté dans l'usage du Canon & de la Mousquetterie, est telle qu'elle peut difficilement être balancée par quelque autre circonstance que ce soit. Ce sont, au bout du compte, ces Armes qui décident du combat; & quelle inégalité ne doit-il pas y avoir entre deux partis, dont l'un fait se servir de ses Armes, de la manière la plus destructive pour son Ennemi; & dont l'autre, en employant les siennes mal adroitement, les rend presque aussi dangereuses pour lui-même, que pour ceux qu'il a en tête? Cela paroît si clair, que tout Homme qui ignore comment les choses se font d'ordinaire, croira que le premier soin d'un Commandant est toujours celui d'exercer ses Gens au maniment des Armes.

Mais on se laisse rarement guider par les seules lumières du bon-sens. Trop d'autres causes concourent à former les motifs de nos actions. Il y en a une sur-tout qui, quoique souvent aussi ridicule que nuisible, influe dans les délibérations les plus sérieuses; je veux dire la coutume, ou l'usage de ceux qui nous ont précédés. La coutume est trop puissante pour la raison; elle est

est même d'autant plus redoutable à ceux qui la veulent braver, qu'il y a quelque chose dans sa nature de semblable à celle de la superstition, & qu'elle poursuit avec une haine implacable quiconque ose révoquer son autorité en doute. Il faut cependant convenir que depuis quelque tems, on lui a enlevé quelques-unes de ses prérogatives; & il faut espérer que nos Marins, qui savent combien leur Art est redevable à plusieurs inventions nouvelles, seront plus disposés, que d'autres, à abandonner des pratiques, qui n'ont de fondement que l'usage; & voudront bien douter que chaque branche de leur métier ait atteint toute la perfection dont elle est capable. Il est certain que, si l'exercice du fusil, par exemple, n'a pas été toujours porté, sur nos Vaisseaux de guerre, au point qu'il auroit été à souhaiter, cela vient plutôt de la manière dont on s'y est pris pour l'enseigner, que de négligence. Les Matelots, quoiqu'assez sottement esclaves de leurs préjugés, sont fort clairvoyans pour les défauts des autres, & ont toujours regardé avec beaucoup de mépris, toutes les formalités, usitées dans l'exercice des Troupes de Terre; mais lorsque ceux qui ont voulu

voulu leur enseigner le maniment des armes, se sont contentés de leur apprendre ce qui est nécessaire, & cela de la manière la plus simple, ils les ont trouvés dociles, & en ont tiré bon parti. Ainsi sur le Vaisseau de Mr. *Anson*, on apprenoit seulement aux Matelots, la manière la plus prompte de charger avec des Cartouches; on les exerçoit continuellement à tirer à un Blanc, pendu au bout d'une Vergue, & on donnoit des prix à ceux qui tiroient le mieux: par ces moyens tout l'Equipage devint fort adroit au maniment des armes, chargeoit très vite, tiroit juste, & quelques-uns même admirablement bien. Un pareil Equipage vaut le double pour le combat, d'un autre égal en nombre, mais qui n'auroit pas été dressé à tirer.

J'ai dit que ce fut le dernier de *Mai* N. S. que le *Centurion* arriva à la hauteur du Cap *Espiritu Santo*; & par conséquent la veille du mois, où les Galions sont attendus: aussi le Commandeur fit tous les préparatifs nécessaires, pour les bien recevoir; il fit descendre la double Chaloupe & la fit amarrer au côté du Vaisseau, afin d'être prêt à combattre, en cas qu'il vînt à rencontrer le Galion pendant la nuit. Il eut

encore grand soin de se tenir assez éloigné du Cap, pour n'en être pas découvert : cependant nous avons su depuis, que malgré ces attentions, il fut vu de terre, & qu'on en donna avis à *Manille*, où on n'en voulut rien croire la première fois ; mais sur des avis réitérés, car il fut vu plus d'une fois, les Marchands prirent l'allarme, & s'adressèrent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Escadre de deux Vaisseaux de trente-deux pièces, d'un de vingt, & de deux Barques de dix Canons, pour aller attaquer le *Centurion*, pourvu que les Marchands lui fournissent l'argent nécessaire. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déjà levé l'ancre pour partir ; mais le principal n'étant pas prêt, & la Mousson contraire, le Gouverneur & les Marchands se brouillèrent, & la chose en demeura là. Il est surprenant que le *Centurion* fût vu si souvent de la Côte ; car la Pointe du Cap n'est pas fort élevée, & le Vaisseau fut presque toujours entre dix & quinze lieues de terre ; une fois seulement il se trouva le matin à sept lieues de la Côte, & on attribua cet effet aux Marées.

A mesure que le Mois de *Juin* s'avançoit, l'impatience de nos Gens alloit en
aug.

augmentant. Pour donner une idée plus juste & plus vive de l'ardeur avec laquelle ils attendoient ce Galion trop tardif, je crois que le meilleur est, que je copie ici quelques courts articles du Journal d'un Officier, qui étoit à Bord, dans ce tems-là. Les voici.

„ *Mai* 31. Exercé nos Gens à leurs postes, en grande attente de voir bientôt les Galions. C'est aujourd'hui l'onzième de *Juin*, suivant leur stile. „

„ *Juin* 3. Gardé notre croisière, & l'œil au guet, pour découvrir les Galions. „

„ *Juin* 5. Grande attente ; car c'est la *Mi-Juin*, de leur stile. „

„ *Juin* 11. Nous commençons à nous impatienter de ne pas voir les Galions. „

„ *Juin* 13. Le vent frais d'Est, qui a soufflé depuis deux fois vingt-quatre heures, nous donne de grandes espérances de voir bientôt les Galions. „

„ *Juin* 15. Toujours croisé, & l'œil au guet. „

„ *Juin* 19. C'est aujourd'hui le dernier de *Juin*, N. S. Les Galions, s'ils arrivent du tout, doivent bientôt paroître. „

On voit par ces échantillons à quel point l'idée des Trésors des Galions s'étoit em-

parée de leur imagination ; & combien tristement ils passèrent les derniers jours qu'ils furent en croisière , la certitude de voir paroître ces Vaisseaux ayant déjà dégénéré en simple probabilité , & cette probabilité diminuant elle-même d'heure en heure. Enfin pourtant , le 20 de *Juin* , V. S. justement un mois après leur arrivée à cette hauteur , ils furent délivrés de cet état cruel d'incertitudes ; au lever du Soleil , on découvrit du haut du Mât , une voile au S. E. Une joie universelle éclata sur le Vaisseau ; car personne ne revoqua en doute , que ce ne fût un des Galions , & ils s'attendoient à voir bientôt paroître l'autre. Le Commandeur fit sur le champ porter vers ce Bâtiment , & à sept heures & demie , ils en étoient assez près , pour le voir de leur Pont. Vers ce tems-là , le Galion tira un coup de Canon , & amena ses Voiles de Perroquet ; nos Gens crurent que c'étoit un signal à l'autre Galion , pour le presser de joindre ; le *Centurion* tira aussi un coup de Canon , au Lof , pour faire croire aux *Espagnols* , qu'il avoit aussi un Compagnon. Le Commandeur étoit surpris , de voir que le Galion ne changeât pas de cours , & portât toujours sur lui ;

il

il ne pouvoit se persuader , ce qui étoit pourtant vrai , que les *Espagnols* l'avoient reconnu , & avoient pris la résolution de le combattre.

Vers midi , le Commandeur se trouva à une lieue du Galion , desorte qu'il n'y avoit pas à craindre qu'il pût échaper ; & comme on ne voyoit pas paroître de second Galion , on en conclut qu'ils avoient été séparés. Peu après , le Galion hissa sa Voile de Misaine , & arriva sous ses Huniers , le Cap au Nord , déployant le Pavillon *Espagnol* , & l'Etendart d'*Espagne* , au haut du grand Mât. M. *Anson* , de son côté , avoit tout préparé pour le combat , & n'avoit rien négligé , de tout ce qui pouvoit lui faire tirer le meilleur parti possible , du peu de Forces qu'il avoit ; prenant soin sur-tout de prévenir le desordre & la confusion ; qui ne sont que trop ordinaires dans ces sortes d'Actions. Il choisit trente de ses meilleurs Tireurs , qu'il distribua dans les Hunes , & qui répondirent parfaitement à son attente , par le grand service qu'ils rendirent. Comme il n'avoit pas assez de monde , pour destiner un nombre d'hommes suffisant à chaque Canon , il ne donna à chaque pièce de la Batterie d'embas , que

deux hommes, qui n'étoient employés qu'à charger: le reste de ses Gens étoit divisé en petites Troupes, de dix ou douze hommes chacune, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, & qui avoient soin de mettre le Canon aux Sabords, & de le tirer, dès qu'ils le trouvoient chargé. Par cet arrangement il se servit de tous les Canons, & au-lieu de tirer par bordées, qui auroient laissé entre elles des intervalles, il entretint un feu continuel, dont il se promettoit de grands avantages; car l'usage des *Espagnols*, est de se jeter ventre à terre, lorsqu'ils voyent qu'on s'apprête à leur lâcher une Bordée, & de rester dans cette posture, jusqu'à ce qu'elle soit passée; après quoi ils se relèvent, & se croyant pour quelque tems à couvert de danger; ils servent vivement le Canon & la Mousquetterie, jusqu'à ce qu'ils voyent une autre Bordée de l'Ennemi prête. En tirant coup après coup, le Commandeur leur rendit cet usage impraticable.

Le *Centurion* étant ainsi préparé, & s'approchant peu à peu du Galion, il survint, un peu après midi, quelques grains de vent & de pluie, qui obscurcirent l'air; mais à chaque fois que le beau tems revenoit,

noit, on voyoit le Vaisseau *Espagnol* toujours au même état & faisant bonne contenance. Vers une heure, le *Centurion* se trouvant à la portée du Canon de l'Ennemi, arbora son Pavillon : & comme on remarqua que les *Espagnols* avoient négligé jusqu'alors de débarrasser leur Vaisseau, & qu'ils étoient occupés à jeter à la Mer le Bérail & l'Encombrement, Mr. *Anson* ordonna qu'on tirât sur eux de ses pièces de chasse, pour troubler leur travail & les empêcher de l'achever, quoiqu'il eût donné des ordres généraux, de ne tirer qu'à la portée du Pistolet. Le Galion répondit de ses deux pièces de l'Arrière, & le *Centurion* ayant prolongé sa Vergue de Sivadière, afin d'être en état d'en venir à l'abordage s'il y avoit moyen, les *Espagnols* par bravade en firent autant. Peu après le *Centurion* se plaça Côte à Côte & sous le vent des Ennemis, à la portée du Pistolet, dans la vue de les empêcher de gagner de l'Avant, & de se jeter dans le Port de *Jalapaj*, dont ils étoient éloignés de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint sérieux ; & pendant la première demi-heure, le *Centurion* dépassa le Vaisseau ennemi, & foudroya son Avant : la largeur de ses Sabords lui per-

mettoit de faire jouer toutes ses pièces sur le Galion, tandis que celui-ci ne pouvoit se servir que d'une partie des siennes. Dès le commencement de l'Action, les nattes dont les *Espagnols* avoient rempli leurs Bastingues, prirent feu & jettèrent une flamme qui s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur du Mât de Misaine. Cet accident, qu'on crut causé par la bourre du Canon de nos Gens, jetta l'Ennemi dans une grande confusion, & alarma aussi le Commandeur, qui craignit que le Galion n'en fût consumé, & que le feu ne se communiquât aussi à son Vaisseau. Enfin les *Espagnols* vinrent à bout de se tirer de cet embarras, en coupant leurs Bastingues & faisant tomber à la Mer toute cette masse enflammée. Cependant le *Centurion* conservoit sa situation avantageuse; son Canon étoit servi avec beaucoup de régularité & de vivacité, tandis que ses Fusiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion; ils avoient d'abord nettoyé les Hunes de ce dernier Bâtiment; après quoi ils avoient fait un mal infini aux *Espagnols*, tuant ou mettant hors de combat tous leurs Officiers qui se montroient sur le demi-Pont, à l'exception d'un seul: Le Général des Galions

lions même en fut blessé. Quoique le *Centurion* perdit l'avantage de sa situation, après la première demi-heure, se trouvant Côte à Côte du Galion, & que l'Ennemi soutint son feu, encore pendant une heure, notre Canon, chargé à mitrailles, nettoya enfin si bien leur Pont, & leur tua tant de monde, qu'ils commencèrent à perdre courage, sur-tout lorsque leur Général, qui étoit l'ame du combat, fut hors d'état d'agir. On s'appercevoit bien de leur désordre; car les deux Vaisseaux étoient si près, qu'on voyoit du *Centurion*, les Officiers *Espagnols* parcourant le Galion, pour tâcher de retenir leurs Gens à leurs Postes: mais tous leurs efforts furent vains; & après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de Canon, avec plus de justesse qu'à leur ordinaire, ils se reconnurent vaincus. Le Pavillon *Espagnol* avoit été emporté de son Bâton, dès le commencement de l'Action; ainsi ils furent obligés d'amener l'Etendart, qui étoit au haut du grand Mât; celui qui fut chargé de cette périlleuse commission, auroit sans doute été tué, si le Commandeur, voyant ce dont il s'agissoit, n'avoit empêché ses Gens de tirer.

C'est ainsi que le *Centurion* se rendit maître

tre de cette riche Prise, dont la valeur montoit à un Million & demi de Piaſtres. Elle ſe nommoit *Nueſtra Señora de Cabadonga*, & étoit commandée par le Général *Don Feronimo de Montero*, Portugais de naiſſance, le plus brave & le plus habile Officier, qui fût employé au ſervice de ces Galions. Le Galion étoit beaucoup plus grand que le *Centurion*: il étoit monté de cinq cens cinquante hommes, de trente-fix pièces de Canon, & de vingt-huit Pierriers de quatre livres de balle. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaiſſeau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ſes Plat-bords, que par un bon Filet de cordes de deux pouces, dont il étoit baſtingué, & qui ſe défendoit par des demi-Piques. Les *Eſpagnols* eurent ſoixante-sept hommes tués dans l'Action, & quatre-vingts-quatre bleſſés; le *Centurion* n'eut que deux morts, & de bleſſés, un Lieutenant & ſeize Matelots, dont il en mourut un ſeul: on peut voir par-là le peu d'effet des meilleures armes, lorsqu'elles ſont entre des mains peu exercées à ſ'en ſervir.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la joie que reſſentit l'Equipage du *Centurion*, lorsqu'il ſe vit maître d'une ſi riche Prise, qui étoit,
depuis

depuis dix-huit mois, le seul objet de toutes ses espérances, & pour laquelle il avoit tant souffert. Mais dans cet instant même, il ne s'en fallut presque rien que toute cette félicité ne fût anéantie par l'accident le plus affreux. A peine le Galion eut-il baissé Pavillon, qu'un des Lieutenans de notre Vaisseau, s'approchant de Mr. Anson, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille, que le feu avoit pris au *Centurion*, tout près de la Soute aux Poudres. Le Commandeur reçut cette funeste nouvelle, sans faire paroître la moindre émotion, & sans donner aucune alarme, il distribua ses ordres, pour éteindre l'incendie; ce qui fut fait en peu de tems, quoique d'abord il eût paru terrible. La cause en avoit été, que quelques Cartouches avoient pris feu entre les Ponts, & avoient allumé une quantité d'étoupes entassées derrière l'Escouille des Soutes, auprès de la Soute aux Poudres; & la fumée épaisse qui sortoit de ce tas d'étoupes, avoit fait croire le mal plus dangereux encore qu'il n'étoit réellement. Dans le même moment le Galion tomba sur le côté du *Centurion*, à Stribord; mais on vint à boit de le dégager, sans en souffrir de dommage.

Mr. Anson donna le commandement de

la Prise à Mr. *Saumarez* son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Mr. *Saumarez* envoya dès ce même soir, à bord du *Centurion*, tous les Prisonniers *Espagnols*, à l'exception de ceux, qu'il crut nécessaires, pour aider à la manœuvre du Galion. Ce fut alors que le Commandeur apprit de ces Prisonniers, que l'autre Galion, qu'il avoit empêché l'année d'avant de sortir d'*Acapuleo*, au-lieu d'attendre, comme on avoit cru, celui que nous venions de prendre, avoit fait voile seul d'*Acapulco*, beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, & qu'il étoit apparemment arrivé à *Manille*, long-tems avant que le *Centurion* arrivât au Cap *Espiritu Santo*: desorte que Mr. *Anson*, nonobstant le succès qu'il venoit d'avoir, avoit lieu de regretter le tems perdu à *Macao*, cette perte l'ayant empêché de faire deux riches Prises au-lieu d'une.

Immédiatement après la fin de l'Action, Mr. *Anson* résolut de s'en retourner avec sa Prise, le plus vite qu'il pourroit, dans la Rivière de *Canton*. Son premier soin fut de s'assurer des Prisonniers & de faire travailler à transporter les Trésors à bord du *Centurion*. Cette précaution étoit de la dernière

nière importance : car la navigation jusqu'à *Canton* devoit se faire à travers de Mers, pas trop bien connues, & où, vu la saison, on devoit s'attendre à de mauvais tems. Il convenoit que les Trésors fussent dans le *Centurion*, que la présence du Commandeur, la bonté de l'Equipage & plusieurs autres avantages, rendoient bien plus assuré contre tous les accidens, que le *Galion*. Il étoit encore plus important de s'assurer des Prisonniers ; car delà dépendoit non seulement les Trésors, mais aussi la vie des Vainqueurs ; & cet article donna bien de l'inquiétude à Mr. *Anson*. Ces Prisonniers étoient du double plus nombreux, que ceux qui les avoient pris ; & quelques-uns d'entre eux, transportés sur le *Centurion*, après avoir observé la foiblesse de son Equipage, dont plusieurs n'étoient pas même des hommes faits, ne purent s'empêcher de marquer leur indignation de se voir vaincus, dirent-ils, par une poignée d'Enfans. Voici ce qu'on fit pour leur ôter les moyens de se révolter ; tous, hormis les Officiers & les blessés, furent mis à fond de Cale, où on laissa deux Ecoutilles ouvertes, pour y donner autant d'air qu'il étoit possible ; & pour n'avoir pas d'inquiétude,

tandis

tandis que nos Gens seroient occupés à la manoeuvre du Vaisseau, on fit deux espèces de Tuyaux de grosses Planches, dont le vuide joignoit l'Escoutille du premier Pont, à celle du second : ces Tuyaux facilitoient l'entrée de l'air à fond de Cale, & en même tems assuroient nos Gens contre toute entreprise de leurs Prisonniers; car il leur eût été fort difficile de déboucher par ces Tuyaux, qui avoient sept à huit piés de haut; & pour augmenter cette difficulté, quatre Pierriers, chargés de balles de Mousquets, étoient braqués contre l'ouverture de chacun de ces Tuyaux, & des Sentinelles, la mèche allumée à la main, devoient y mettre le feu, au premier mouvement des *Espagnols*. Leurs Officiers, au nombre de dix-sept ou dix-huit, étoient logés dans la chambre du premier Lieutenant, avec une garde de six hommes; & le Général, blessé, couchoit dans la chambre du Commandeur, avec une Sentinelle auprès de lui. Tous ces Messieurs étoient bien avertis que le moindre trouble, qu'ils exciteroient, seroit puni de mort sur le champ. Toutes ces précautions n'empêchoient pas que l'Equipage du *Centurion* ne se tint toujours prêt, à la moindre allarme : tous les
Fusils

Fusils étoient bien chargés & placés dans des lieux convenables; les Matelots ne quittoient point leurs sabres, ni leurs Pistolets; & tous les Officiers, sans se déshabiller pour se coucher, ne dormoient qu'avec leurs armes prêtes, à côté d'eux.

Nulle de ces précautions ne paroitra inutile, si on considère le risque que couroient le Commandeur & ses Gens à être moins sur leurs gardes. Il est vrai que les souffrances de ces pauvres Prisonniers faisoient pitié, quoiqu'il n'y eût pas moyen de les soulager: le tems étoit excessivement chaud; la puanteur à fond de Cale alloit au-delà de ce qu'on peut s'imaginer; & la ration d'eau qu'on donnoit aux Prisonniers, se trouvoit à peine suffisante pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'étoit que d'une pinte par jour. On ne leur en pouvoit donner davantage, dans un tems où l'Equipage même en étoit réduit à une pinte & demie. Il est surprenant qu'une misère aussi affreuse n'en fit pas mourir un seul, durant un voyage assez long. Les trois seuls de ces Prisonniers qui perdirent la vie, moururent de leurs blessures, & cela dès la première nuit qu'ils furent pris. Mais il faut avouer aussi qu'un mois de cette rude prison

son métamorphose étrangement ces pauvres Gens : quand ils y entrèrent ils paroissoient frais & vigoureux , & lorsqu'ils en sortirent , ce n'étoit plus que des squelettes , ou des phantômes.

Tandis qu'on étoit occupé à s'assurer des Trésors & des Prisonniers, le Commandeur fit porter à route vers la Rivière de *Canton* ; & le 30. de *Juin* , à six heures du soir , on eut la connoissance du Cap *Delangano* , à dix lieues de distance à l'Ouest. Le lendemain , on vit les Iles de *Bashée* ; & comme le vent étoit trop au Nord , pour espérer de pouvoir les doubler , il fut résolu de passer entre les Iles de *Grafton* & de *Monmouth* , où le passage ne paroissoit pas dangereux ; mais lorsque nous y fumes engagés , la Mer nous y parut terrible ; elle moutonnoit & écumoit , comme si elle eût été pleine de Brisans , & la nuit rendoit ce spectacle encore plus effraiant. Cependant les deux Vaisseaux passèrent sans danger , la Prise étant toujours de l'avant ; & on s'apperçut que le spectacle , qui nous avoit fait si grand' peur , n'étoit causé que par une forte Marée. Il est bon d'observer , que quoiqu'on ne compte ordinairement que cinq de ces Iles de *Bashée* , il y en a pour-

pourtant plusieurs autres à l'Ouest de ces cinq ; & comme les Canaux, qui les séparent, ne sont pas connus, il vaut mieux passer au Nord ou au Sud de ces Iles, que de s'y engager. Aussi étoit-ce bien l'intention du Commandeur, de passer au Nord de ces Iles, entre elles & *Formosa*, si le vent l'avoit permis. Delà nos Gens continuèrent leur cours vers *Canton*, & le 8. de *Juillet* ils découvrirent l'Ile de *Supata*, la plus Occidentale des Iles de *Lema* ; c'est le roc à deux pointes, marqué particulièrement dans la vue de ces Iles, insérée ci-devant. Cette Ile, suivant leur estime, est à cent trente-neuf lieues, & au Nord $82^{\circ} 37'$. vers l'Ouest, de celle de *Grafton*. L'onzième ayant pris à bord deux Pilotes *Chinois*, l'un pour le *Centurion*, & l'autre pour la *Prise*, ces Vaisseaux vinrent mouiller devant la Ville de *Macao*.

Dans ce tems-là, nos Gens avoient eu le loisir de compter la valeur de leur *Prise* ; on trouva qu'elle étoit de 1313843 pièces de huit, & 35682 onces d'Argent en *Lingots* ; outre une partie de *Cochenille*, & quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Ce fut là la dernière capture du Commandeur,

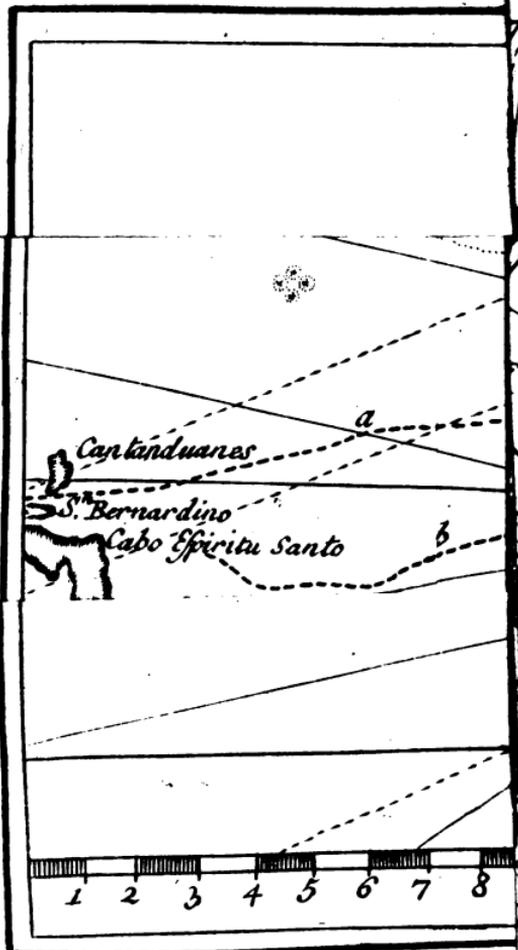
Tome III.

L

qui

qui jointe aux autres, fait à peu près la somme totale de 400000 livres sterlings, pour tout le butin, rapporté par le *Centurion*, non compris les Vaisseaux, marchandises, &c. que nos Gens ont détruit ou brûlé aux *Espagnols*, & qui sur le pié de l'estimation la plus modique, ne peuvent aller au-dessous de 600000 livres sterlings; desorte que la perte que notre Escadre a causée à l'Ennemi, va certainement au-delà d'un million sterling. A quoi si l'on ajoute les dépenses que fit la Cour d'*Espagne* pour l'équipement de l'Escadre de *Pizarro*, les fraix extraordinaires où elle fut engagée en *Amérique*, à cause de notre Escadre, & la perte de ses Vaisseaux de guerre, le total montera à une somme excessive, & fera sentir de quelle utilité notre entreprise a été à l'Etat, malgré tous les désastres que nous avons éprouvés depuis le commencement jusqu'à la fin. On trouva à bord de ce Galion plusieurs Dessesins & Journaux, dont j'ai tiré quelques-unes des particularités rapportées dans le 10^e Chapitre de mon second Livre. On y trouva aussi la Carte de l'Océan *Pacifique*, entre les *Philippines* & le *Méxique*. C'est de cette Carte, sur laquelle le Galion régloit sa navigation, que

aaaaa----- marque la Route 176



que je donne ici une Copie, corrigée en quelques endroits, sur nos propres observations. J'y ai ajouté la route du Galion tirée de son Journal, & la route du *Censurion* dans cet Océan : j'ai cité cette même Carte, en parlant du commerce de *Manille*. J'ai placé les variations de l'Aiguille aimantée en plusieurs endroits de notre route & de celle du Galion ; & ces observations sont d'autant plus intéressantes, que je ne sache pas qu'on en ait encore publié aucune de cette espèce pour la partie Septentrionale de cet Océan, outre qu'elles s'accordent parfaitement avec ce que le Docteur *Halley* a prédit sur ce sujet, il y a plus de cinquante ans. Après cette digression, il est tems de revenir à nos deux Vaisseaux, que nous avons laissés à *Macao*, prêts à entrer dans la Rivière de *Canton*.



CHAPITRE IX.

Ce qui arriva à nos Gens dans la Rivière de Canton.

LE Commandeur, ayant pris à bord des Pilotes Lamaneurs, continua sa route

L 2

vers

vers la Rivière de *Canton* ; & le 14 de *Juillet*, il laissa tomber l'ancre, en deçà de *Bocca Tigris*, qui est un passage étroit, qui forme l'embouchure de cette Rivière. Son dessein étoit d'entrer le lendemain dans ce passage, & de remonter jusqu'à l'Île du *Tigre*, où il y a une Rade fort sûre, à couvert de tous les vents. Mais, pendant que le *Centurion* & la *Prise* étoient là à l'ancre, une Chaloupe *Chinoise* vint de la part du *Mandarin* qui commandoit les Forts de *Bocca Tigris*, examiner ce que c'étoit que ces deux Vaisseaux, & s'informer d'où ils venoient. Mr. *Anson* dit à l'Officier qui commandoit cette Chaloupe, que le *Centurion* étoit un Vaisseau de guerre du Roi de la *Grande-Bretagne* ; & que l'autre Vaisseau étoit une *Prise*, qu'il avoit faite ; qu'il alloit dans la Rivière de *Canton*, chercher un abri contre les Ouragans, qu'on avoit lieu d'attendre dans cette saison, & qu'il repartiroit pour l'*Angleterre* dès que la *Mousson* favorable viendroit. L'Officier *Chinois* demanda un état des hommes, des armes & des autres munitions de guerre que nous avions à bord, dont il falloit, disoit-il, envoyer une liste au Gouvernement de *Canton*. Mais dès qu'il eut entendu qu'il

y

y avoit dans le *Centurion*, quatre cens fusils & trois à quatre cens Barils de poudre, il haussa les épaules, & parut effraïé du seul récit: il dit que jamais il n'entroit dans la Rivière de *Canton* de Vaisseaux armés de cette manière, & ajouta, qu'il n'osoit coucher ces articles sur sa liste, de peur qu'ils ne donnassent l'allarme à la Régence. Après qu'il eut fini toutes ces questions, & comme il se préparoit à s'en retourner, il proposa de laisser à bord deux Officiers de la Douane; sur quoi le Commandeur lui dit, que quoiqu'en qualité de Commandant d'un Vaisseau de Sa Majesté, tout Commerce lui fût défendu, qu'il n'eût rien à démêler avec la Douane & qu'il ne fût soumis à aucun impôt, il vouloit bien, pour la satisfaction des *Chinois*, permettre qu'ils laissassent à bord deux de leurs Gens, qui seroient témoins de l'exacritude avec laquelle il se conformoit à ses Instructions. Le *Chinois* parut surpris, lorsque Mr. *Anson* dit qu'il étoit exempt de toutes sortes de droits, & dit que les droits de l'Empereur devoient être payés, par quelque Vaisseau que ce fût, qui relâchoit dans ses Ports: il y a apparence, qu'à cette occasion, il défendit en particulier au Pilote *Chinois*, de

conduire les deux Vaisseaux, au-delà de *Bocca Tigris*; & à ce propos, il convient de décrire ce Détroit.

Bocca Tigris est un passage, qui n'a guère qu'une portée de fusil de largeur; il est formé par deux Pointes de terre, sur chacune desquelles il y a un Fort. Celui de Stribord n'est proprement qu'une Batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures: mais il n'y avoit que douze Canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de Bas-bord ressemble assez à un de ces grands Châteaux à l'antique; il est situé sur un Rocher élevé, & il ne nous parut muni que de huit ou dix Canons, de six livres de balle, au plus. Voila toutes les Fortifications qui défendent l'entrée de la Rivière de *Canton*, & tout ce que l'habileté des *Chinois* dans l'Art militaire a pu inventer, pour empêcher un Ennemi de forcer ce passage.

On voit bien par cette description, que Mr. *Anson* ne pouvoit être arrêté par ces Forts, quand même ils eussent été parfaitement fournis de Munitions & de Canonniers: aussi, quoique le Lamaneur refusât de conduire le Vaisseau, depuis que l'Officier *Chinois* y eut été, comme le mauvais
tems

tems qu'on attendoit , rendoit tout délai dangereux , le Commandeur fit lever l'ancre , le 15 , & ordonna au Lamaneur de le conduire entre les Forts , le menaçant , s'il arrivoit que le Vaisseau touchât , de le faire pendre au bout de la Vergue. Cet homme , intimidé par ces menaces , fit ce qu'on lui ordonnoit , & conduisit le Vaisseau au-delà du Détroit , sans que les Forts fissent mine d'y apporter aucun obstacle. A la vérité le pauvre Lamaneur n'échapa pas au châtement de la part des *Chinois* ; dès qu'il descendit à terre , il fut mis en prison , & reçut un bon nombre de coups de Bambou. Il trouva moyen , dans la suite , d'aborder Mr. *Anson* , & lui demanda quelque récompense du châtement qu'il avoit essuié , pour son service , & dont il portoit encore les marques très visibles. Mr. *Anson* en eut pitié , & lui donna plus d'argent qu'il n'en falloit à un *Chinois* , pour affronter une douzaine de bastonnades.

Ce Pilote ne fut pas la seule personne , qui souffrit à cette occasion ; le Commandeur , peu de tems après , vit passer quelques Jonques de l'Empereur , qui remontoient de *Bocca Tigris* vers *Canton* ; & s'informant du sujet de leur voyage , il apprit

que le *Mandarin*, qui avoit commandé dans les Forts, y étoit prisonnier; qu'il étoit démis de son emploi; & qu'on le menoit à *Canton*, où il seroit sévèrement puni, pour avoir laissé passer les deux Vaisseaux *Anglois*. Mr. *Anson* trouva la chose très déraisonnable, & représenta aux *Chinois* la grande supériorité de ses Vaisseaux, sur les Forts, par le nombre & la force de l'Artillerie. Les *Chinois* tombèrent d'accord de tout cela, & convinrent qu'il avoit été impossible au *Mandarin* d'empêcher nos Gens de passer; mais ils persistèrent à soutenir qu'il seroit sévèrement châtié, pour n'avoir pas fait ce qu'ils avouoient être impossible. Ce sont là des absurdités, auxquelles doivent se résoudre ceux qui se croient obligés de maintenir leur autorité, dans les cas même, où la force leur manque. Mais revenons à notre sujet.

Le 16 de *Juillet*, le Commandeur envoya son second Lieutenant à *Canton*, avec une Lettre pour le Viceroi, où il l'informoit des raisons, qui avoient obligé le *Censurion* à relâcher en cet endroit; & pour l'avertir que le Commandeur avoit dessein d'aller lui-même, dans peu, à *Canton*, pour rendre ses devoirs au Viceroi. Le
Lieu.

Lieutenant fut fort poliment reçu, & on lui promit d'envoyer le lendemain réponse au Commandeur. En même tems Mr. *Anson* permit à plusieurs des Officiers du *Galion* d'aller à *Canton* sur leur parole, à condition d'en revenir deux jours après. Lorsqu'ils furent dans cette Ville, les *Mandarins* les firent appeler, pour s'informer de la manière dont ils avoient été pris par Mr. *Anson*. Ces Prisonniers eurent la candeur de déclarer, que comme les Rois de la *Grande-Bretagne* & d'*Espagne* étoient en guerre ouverte, ils avoient résolu de prendre le *Centurion*, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vue, mais que l'événement avoit été contraire à leurs espérances : ils ajoutèrent que depuis leur prise, ils avoient reçu du Commandeur, un traitement beaucoup plus doux, que n'en auroient essuyé de leur part les *Anglois*, s'ils étoient tombés entre leurs mains. Cet aveu, sorti de la bouche d'un Ennemi, fit beaucoup d'impression sur l'esprit des *Chinois*, qui jusqu'à ce moment-là avoient eu plus de crainte du pouvoir de Mr. *Anson*, que de confiance en son caractère moral. Ils l'avoient soupçonné d'être plutôt un *Pirate*, qu'un Officier employé par son Souverain dans
. une

une guerre légitime. Dès-lors, ils commencèrent à le considérer d'un tout autre oeil, & à lui porter beaucoup de respect, à quoi peut-être ne contribuèrent pas peu les grands Trésors, dont il étoit en possession : car la Nation *Chinoise* est distinguée par sa profonde vénération pour les Richesses & les Gens riches.

Quoique les *Chinois* n'eussent aucun lieu de revoquer en doute la véracité des Prisonniers *Espagnols*, ils trouvèrent dans leur réponse, deux points, qui leur laissèrent quelques scrupules, & qui avoient besoin d'explication : la grande infériorité en nombre des Vainqueurs à l'égard des vaincus, & l'humanité avec laquelle ces derniers avoient été traités après le combat. Les *Mandarins* demandèrent donc aux *Espagnols*, comment il étoit possible qu'ils eussent été pris par un Ennemi si inférieur à eux, & pourquoi les *Anglois* ne les avoient pas tous tués, dès qu'ils en avoient été les maîtres, puisque les deux Nations étoient en guerre. Les *Espagnols* répondirent à la première de ces questions, que le *Centurion*, quoique beaucoup plus foible d'Equipage, étant un Vaisseau de guerre, avoit divers avantages sur leur Galion, qui n'é-

toit

toit qu'un Vaisseau marchand, tels que la grandeur de ses pièces de Canon, &c. A l'égard de la seconde difficulté, ils dirent que l'usage entre les Peuples de l'*Europe*, n'étoit pas de mettre à mort ceux qui se rendoient; quoiqu'ils avouassent en même tems, que le Commandeur, suivant en cela la bonté naturelle de son caractère, en avoit agi à leur égard, & à celui de tous leurs Compatriotes, qui lui étoient tombés entre les mains, avec beaucoup plus de douceur & d'égards, que ne l'exigeoient les loix de la guerre, établies entre les *Euro péens*. Ces réponses satisfirent les *Chinois*, & leur donnèrent une haute idée du caractère de Mr. *Anson*.

Le 20 de *Juillet*, au matin, trois *Mandarins*, accompagnés d'une suite très nombreuse, & d'une Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, & remirent au Commandeur l'ordre du Viceroi de *Canton* pour lui faire fournir journallement une certaine quantité de Vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaisseaux jusqu'à la seconde Barre. Ils lui dirent aussi en réponse à la Lettre qu'il avoit écrite au Viceroi, que ce Seigneur s'excusoit de recevoir la visite du Commandeur, pendant
les

les grandes chaleurs ; parce que les *Mandarins* & les Soldats, qui devoient nécessairement assister à cette cérémonie, ne pouvoient s'assembler sans être exposés à une grande fatigue & à plusieurs autres inconvéniens ; mais que vers le mois de *Septembre*, lorsque le tems s'adouciroit, le Viceroi seroit fort aise de voir le Commandeur, & le Capitaine qui commandoit l'autre Vaisseau. Mr. *Anson* savoit qu'on avoit fait partir un Courier de *Canton* pour la Cour de *Pekin*, avec la nouvelle de l'arrivée de ses deux Vaisseaux ; & il ne douta pas un moment, que le principal motif du renvoi de sa visite, ne fût le dessein de gagner le tems nécessaire, pour recevoir les ordres de l'Empereur, dans une circonstance toute nouvelle à la *Chine*.

Après que ces *Mandarins* se furent acquittés de cette commission, ils commencèrent à parler au Commandeur des droits qu'ils prétendoient que ses Vaisseaux devoient payer : mais il leur répondit d'abord qu'il ne se soumettroit jamais à rien de pareil : que comme il n'avoit point apporté de Marchandises dans leurs Ports, & qu'il ne vouloit pas en emporter, il ne pouvoit aucunement être compris dans le cas des loix

loix de la *Chine* sur ce sujet, qui n'avoient certainement en vue que les Vaisseaux marchands. Il ajouta qu'on n'avoit jamais exigé de droits des Vaisseaux de guerre, dans les Pais où l'on étoit accoutumé à en recevoir dans les Ports, & que les ordres de son Maître lui défendoient bien expressément d'en payer aucuns, dans quelque endroit que ce fût.

Après cette réponse décisive, les *Mandarins* reprirent la parole, & dirent qu'ils n'avoient plus qu'un article dans leur commission : c'étoit une prière au Commandeur, de vouloir bien relâcher les Prisonniers qu'il avoit faits à bord du Galion. Ils ajoutèrent que le Viceroi craignoit que l'Empereur son Maître ne fût choqué, s'il apprenoit que l'on retenoit en prison, dans son propre territoire, des Gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faisoit un grand commerce avec ses Sujets. Mr. Anson avoit bonne envie d'être débarrassé de ces *Espagnols*; dès son arrivée, il en avoit envoyé cent à *Macao*, & les quatre cens, qui lui restoient encore, lui étoient à charge, à plus d'un égard. Cependant, pour relever le prix de la faveur, qu'il avoit bien dessein d'accorder, il fit d'abord quelques diffi-

difficultés ; mais il se laissa persuader, & dit aux *Mandarins*, que pour montrer la disposition où il étoit d'obliger en tout le Viceroi, il relâcheroit ces Prisonniers dès que les *Chinois* voudroient envoyer des Chaloupes pour les recevoir. Là-dessus les *Mandarins* partirent, & le 28 de *Juillet*, deux Jonques vinrent de *Canton*, pour prendre ces *Espagnols*, & pour les transporter à *Macao*. Le Commandeur les laissa tous partir, suivant sa promesse, & ordonna à son Munitionnaire de leur délivrer des Vivres pour huit jours: c'étoit plus qu'il n'en falloit pour ce voyage. Cette affaire étant expédiée, les deux Vaisseaux vinrent ancrer au-dessus de la seconde Barre, où ils devoient rester jusqu'à la Mousson favorable.

En conséquence des ordres émanés du Viceroi, nos Gens ne trouvoient aucune difficulté à se procurer des Vivres, pour leur consommation journalière ; mais cela ne suffisoit pas: il falloit pour entreprendre le voyage de la *Chine* en *Angleterre*, de grandes provisions, non-seulement de Vivres, mais de bien d'autres choses ; & c'étoit en quoi consistoit l'embaras. Il y avoit bien à *Canton* des Gens qui s'étoient chargés de fournir à Mr. *Anson* le biscuit, & toutes
les

les autres choses dont il pourroit avoir besoin ; & son Truchement l'assuroit de jour en jour , depuis le milieu de *Septembre* , que tout étoit prêt & qu'il le recevrait dans peu à bord. Après quinze jours d'attente , le Commandeur envoya à *Canton* , pour s'informer des causes de ce délai , & il eut le chagrin d'apprendre , que toutes ces assurances n'étoient qu'illusion ; que le Viceroi n'avoit donné aucun ordre pour les provisions de voyage de ses deux Vaisseaux , ainsi qu'on l'avoit dit ; qu'il n'y avoit ni biscuit , ni aucun des préparatifs qu'on lui avoit promis ; en un mot , que ceux qui avoient contracté avec lui , n'avoient fait aucune démarche pour remplir leurs engagements. Ces nouvelles désagréables lui donnèrent lieu de craindre qu'il ne trouvât plus de difficultés , qu'il ne l'avoit cru , à faire les provisions nécessaires pour son voyage ; & ce qui lui donnoit encore plus de soupçons , c'est que le mois de *Septembre* étoit presque écoulé , qu'il n'avoit encore reçu aucun message de la part du Viceroi de *Canton*.

Le Lecteur sera sans doute curieux des motifs qui pouvoient porter les *Chinois* à en agir avec si peu de bonne foi. J'ai déjà
ci-

ci-devant proposé quelques conjectures, au sujet d'un cas tout semblable à celui-ci, & je ne les répéterai pas ici, d'autant plus qu'il faut avouer, après avoir bien deviné, qu'il est presque impossible à un *Européen*, qui ignore les usages & les coutumes de cette Nation, de pénétrer dans les motifs, qui la font agir en tel cas particulier. Tout ce qu'on peut dire de positif, c'est qu'en fait d'artifice, de fausseté, & d'attachement pour quelque gain que ce soit, il seroit difficile de trouver autre part des exemples pareils à ceux qu'on voit tous les jours à la *Chine*: mais il ne nous est pas possible de suivre en tout les combinaisons différentes de ces belles qualités; ainsi nous nous contenterons de dire, que les *Chinois* avoient sans doute quelque intérêt caché à amuser le Commandeur en cette occasion. Cependant, de peur qu'on ne m'accuse d'injustice & de prévention, dans le caractère fourbe & intéressé, que j'attribue aux *Chinois*, sans respect pour les éloges magnifiques qu'en font les Missionnaires Catholiques *Romains*, je rapporterai quelques traits propres à justifier l'idée que j'en donne.

La première fois que le Commandeur relâcha

relâcha à *Macao*, un de ses Officiers, qui avoit été fort malade, persuadé que l'exercice pourroit contribuer au rétablissement de sa santé, lui demanda la permission d'aller se promener tous les jours dans une Ile voisine: le Commandeur tâcha d'abord de l'en dissuader, par la crainte de quelque avanie de la part des *Chinois*; mais l'Officier, redoublant ses instances, obtint enfin sa demande, & la Chaloupe eut ordre de le mener à terre. Le premier jour, il fit sa promenade, & revint à bord, sans avoir été inquiété en aucune manière, & même sans avoir vu personne; mais le lendemain, dès qu'il fut à terre, il fut assailli par un grand nombre de *Chinois*, qui venoient de bêcher leur champ de Ris, dans le voisinage, & qui le battirent si cruellement avec les manches de leurs bêches, qu'ils le firent tomber par terre, & le mirent hors d'état de faire la moindre résistance; après quoi ils lui prirent son épée d'argent, sa bourse, sa montre, sa canne à pomme d'or, sa tabatière, les boutons de ses manchettes, son chapeau, & autres hardes. Les Gens de la Chaloupe, qui étoient à quelque distance delà, & qui n'avoient aucunes armes, se trouvoient hors d'état de donner secours

à cet Officier, jusqu'à ce que l'un d'eux courut au Coquin qui s'étoit nanti de l'épée, la lui arracha des mains, la tira, & voulut se jeter sur cette Canaille, dont il n'auroit pas manqué de percer quelques-uns; mais l'Officier, s'apercevant de son dessein, lui défendit de passer outre, jugeant plus à propos de souffrir avec patience la violence qu'on lui faisoit, que de jeter le Commandeur dans des embarras, dont il auroit eu peine à sortir, si les Magistrats *Chinois* s'étoient crus obligés à venger la mort de quelques-uns de leurs Païsans, tués par des Matelots *Anglois*. Le sang froid de cet Officier en cette occasion est d'autant plus méritoire, qu'il étoit reconnu pour un homme haut à la main, & d'un caractère ardent. Les Païsans *Chinois*, s'apercevant de cette retenue, reprirent bien-tôt une épée, dont ils ne craignoient plus qu'on fit usage contre eux, & se retirèrent avec leur butin. A peine s'en étoient-ils allés, qu'un Cavalier *Chinois*, fort bien mis, & qui avoit l'air d'être un homme de quelque distinction, s'approcha du rivage, & fit comprendre par ses signes, qu'il blâmoit la conduite de ses Compatriotes, & qu'il prenoit part à l'accident arrivé à l'Officier

tier *Anglois*, qu'il s'empresſa même beaucoup à faire rembarquer dans la Chaloupe. Nonobſtant toutes ces belles apparences, il fut ſouſçonné d'être complice de ce vol, & la ſuite juſtifie pleinement ces ſouſçons.

Lorsque la Chaloupe eut regagné le Vaifſeau, & que le Commandeur eut appris cet accident, il en fit des plaintes au *Mandarin*, qui étoit chargé de l'inspection des Vivres, qu'on fournisſoit à nos Gens; mais le *Mandarin* ſe contenta de répondre froidement, que la Chaloupe n'auroit pas dû aller à terre; il promit pourtant que les Voleurs ſeroient punis, ſi on pouvoit les découvrir; mais on pouvoit bien juger à ſon ton, qu'il ne ſe donneroit pas la peine de faire aucune recherche. Longtems après, comme il y avoit pluſieurs Bateaux *Chinois* autour du *Centurion*, qui y avoient apporté des Vivres à vendre, le Matelot qui avoit arraché l'épée des mains du Coquin qui l'avoit priſe, accourut fort échauffé vers le Commandeur, & l'assura qu'un des principaux Voleurs ſe trouvoit dans un de ces Bateaux. L'Officier, qui avoit été volé, en viſagea ce misérable & le reconnut très bien; ſur quoi on le fit ſaiſir, & on l'arrêta

à bord du *Centurion*, & c'est alors qu'on fit de belles découvertes.

Le Voleur, dès qu'on lui mit la main sur le collet, parut si effraïé, qu'on crut qu'il en alloit mourir sur le champ. Le *Mandarin*, qui avoit inspection sur les Vivres, eut l'air fort déconcerté, & ce n'étoit pas sans raison; car on eut bientôt des preuves, qu'il étoit complice de toute l'affaire. Le Commandeur déclara qu'il alloit faire arquebuser le délinquant; & le *Mandarin*, déposant bientôt l'air d'autorité dont il avoit réclamé cet Homme, descendit jusqu'aux supplications les plus basses, pour demander qu'il fût relâché; en quoi il fut secondé par cinq ou six *Mandarins* du voisinage, qui se rendirent à bord pour cet effet, en moins de deux heures de tems, & qui trouvant le Commandeur inflexible, lui offrirent une bonne somme d'argent pour la liberté du coupable. Pendant ces sollicitations, le *Mandarin* qui paroissoit le plus empressé de tous & le plus intéressé dans l'affaire, fut reconnu pour être ce Cavalier, qui étoit venu joindre l'Officier, immédiatement après qu'il eut été volé, & qui avoit tant blâmé la conduite de ces *Païsans Chinois*. On apprit de plus qu'il étoit le

le *Mandarin* de l'Ile, où le vol avoit été fait, & que c'étoit par ses ordres que cette vilaine action avoit été commise. Tous ces *Mandarins*, dans les discours qu'ils tinrent à cette occasion, laissèrent échaper plusieurs traits, qui ne laissoient pas lieu de douter qu'ils ne fussent tous complices de cette infamie, & que le sujet de leurs craintes étoit qu'elle ne vint à la connoissance du Tribunal de *Canton*, où le premier article de leur Sentence seroit de les dépouiller de tout ce qu'ils possédoient au monde ; car quoique leurs Juges ne valussent peut-être pas mieux qu'eux, ils n'avoient garde de manquer de leur faire subir un châtement si lucratif pour ceux qui l'infligent. Mr. *Anson* n'étoit pas fâché de voir ces *Mandarins* dans cette perplexité, & il se divertit à les y tenir quelque tems. Il rejetta leurs offres avec mépris, parut inexorable à leurs prières, & prononça derechef que le Voleur seroit arquebusé : mais comme il prévoyoit qu'il seroit obligé de relâcher encore une fois dans ces Ports, & que l'ascendant que cette aventure lui donnoit sur ces *Mandarins*, pourroit lui être utile, il se laissa enfin persuader, & consentit à relâcher le coupable ; ce qu'il ne fit pourtant qu'après que tout

eut été restitué à l'Officier volé, jusqu'à la moindre bagatelle.

Cependant, malgré la bonne intelligence qui régné à la *Chine* entre les Magistrats & les Voleurs, comme le prouve l'exemple que je viens d'alléguer, il faut avouer qu'elle se rompt quelquefois, & que l'esprit intéressé des *Chinois* les porte de tems en tems à priver leurs Protecteurs de la part du pillage qui leur revient. Peu après l'aventure que je viens de raconter, le *Mandarin*, qui avoit inspection sur les Vivres, fut relevé par un autre. Mr. *Anson* perdit un Mât de Hune, qui flottoit à l'arrière du Vaisseau, & quelques recherches que l'on fit, on ne put savoir ce qu'il étoit devenu. On l'avoit emprunté à *Macao*, pour s'en servir à mettre le Vaisseau à la bande; il n'y avoit pas moyen d'en racheter un semblable dans ces Quartiers. Mr. *Anson*, qui avoit extrêmement envie de le ravoir, pour le rendre à qui il appartenoit, promit une bonne récompense à quiconque le lui feroit retrouver. Il prit d'autant plus volontiers ce parti, qu'il ne douta pas dès le commencement, que ce Mât n'eût été volé. Effectivement peu de tems après, le *Mandarin* vint dire que ses Gens avoient trouvé ce

Mât,

Mât, & pria le Commandeur d'envoyer ses Chaloupes pour aller le rechercher. Cela fut fait, & les Gens du *Mandarin* reçurent la somme promise; mais Mr. *Anson* dit à ce Magistrat, qu'outre cela, il vouloit lui faire un présent, en reconnoissance des peines qu'il s'étoit données pour cette affaire. Le Commandeur chargea son Truchement du présent; mais celui-ci, qui savoit que les Gens du *Mandarin* avoient reçu la somme qu'ils devoient avoir, & ignorant qu'on en eût promis une autre au *Mandarin*, garda cette dernière pour lui. Cependant le *Mandarin*, qui comptoit sur la promesse de Mr. *Anson*, & qui soupçonna ce qui étoit arrivé, prit un beau matin occasion de rappeler délicatement cette affaire; il se mit à admirer la grandeur des Mâts du *Centurion*, & se ressouvenant fort à propos de l'histoire du Mât perdu, il demanda à Mr. *Anson*, s'il ne l'avoit pas retrouvé. Mr. *Anson* sentit où il en vouloit venir; il lui demanda s'il n'avoit pas reçu du Truchement, la somme qu'il lui avoit promise à ce sujet, & ayant appris que non, il s'offrit de la lui compter sur le champ. Le *Mandarin*, qui voyoit moyen d'avoir quelque chose de plus, le remercia, & dès le lendemain le

Truchement fut saisi, & fut sans doute obligé, pour se racheter, de délivrer tout ce qu'il avoit gagné au service du Commandeur, ce qui pouvoit bien monter à deux mille Piaftres. Outre cela, il reçut une si forte Bastonnade, qu'il eut bien de la peine à en revenir : & lorsqu'il vint gueuser après cela, auprès de Mr. *Anson*, & que le Commandeur lui remontra la folie qu'il y avoit à affronter un châtiment si sévère, pour cinquante Piaftres, qu'il avoit volées au *Mandarin*, le misérable s'excusa sur le panchant invincible que sa Nation a pour la friponnerie, en disant dans son mauvais *Anglois* : *En vérité les Chinois grands coquins, mais c'est la mode; n'y a remède.*

Ce seroit un ouvrage sans fin que de raconter les artifices, les extorsions, & les fourberies de cette canaille avide, à l'égard du Commandeur & de ses Gens. L'usage est à la *Chine* de tout vendre au poids; les tours dont les *Chinois* s'avisent, pour rendre plus pesantes toutes les Provisions qu'ils vendoient à l'Equipage du *Centurion*, sont presque incroyables. On avoit un jour acheté un grand nombre de Poules & de Canards, dont la plupart moururent d'abord. On eut peur qu'ils ne fussent em-
poi-

poisonnés; mais en les examinant, on vit d'abord que le prétendu poison n'étoit qu'une excessive quantité de cailloux & de gravier, dont les fripons de *Chinois* les avoient farcis, pour les rendre plus pesans. La plupart des Canards en avoient dix onces chacun dans le corps. Les Cochons, qu'on achetoit tout tués des *Chinois*, étoient pleins d'eau, dont les Bouchers les avoient injectés; & quand on les avoit laissé pendre pendant une nuit, pour faire écouler cette eau, ils pesoient huit livres de moins. On n'en étoit pas mieux pour les acheter en vie: les *Chinois* leur faisoient manger force sel, pour les faire boire à l'excès; ils prenoient en même tems de bonnes mesures, pour les empêcher de se défaire de toute cette eau, par la voie des urines, & les vendoient dans cet état. Lorsque le Commandeur partit pour la première fois de *Macao*, les *Chinois* lui jouèrent un autre tour. Ces Gens ne font aucune difficulté de manger de la viande d'une Bête morte naturellement; ils eurent soin, par quelque artifice, de faire ensorte que tous les Animaux, qu'ils avoient vendus, & qui avoient été embarqués en vie à bord du *Centurion*, mourussent en peu de jours: leur but étoit de faire leur profit

profit de tous les corps de ces Animaux qu'on jetteroit à la Mer. En effet, les deux tiers des Cochons moururent, avant qu'on eût perdu la terre de vue, & plusieurs Bateaux *Chinois* suivirent le Vaisseau, pour en repêcher les Charognes. Qu'on juge par ces échantillons du mérite d'une Nation, qu'on vient nous citer à l'autre bout du monde, en exemple de toutes vertus. Mais revenons à notre sujet.

Vers la fin de *Septembre*, comme je l'ai dit ci-devant, le Commandeur voyant que ceux qui avoient entrepris la livraison de tout ce dont il avoit besoin pour son voyage, le trompoient, & que le Viceroi paroïssoit l'avoir oublié, jugea qu'il ne sorti-roit d'embaras, qu'en allant lui-même à *Canton* & en rendant visite au Viceroi. Dans cette vue, il envoya un Message, le 27 de *Septembre*, au *Mandarin*, qui avoit inspection sur tout ce qui concernoit le *Centu-
rion*, pour l'informer qu'il avoit résolu de partir le 1 d'*Octobre*, dans sa Chaloupe pour *Canton*; il ajouta, que le lendemain de son arrivée, il la feroit notifier au Viceroi, & le prioit de fixer le tems de son audience. Le *Mandarin* pour toute réponse, dit qu'il feroit savoir au Viceroi les

les intentions du Commandeur. Cependant on faisoit les préparatifs nécessaires pour ce voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, sans compter le Maître Nocher, fut mis en uniforme, tels que sont les Rameurs des Barges de la *Tamise*. Ils avoient des Habits écarlate, & des Camisoles d'étoffe de Soie bleue, le tout garni de boutons d'argent, & les armes du Commandeur, en argent, sur l'Habit & sur le Bonnet. Il y avoit lieu de craindre, & même bien des Gens l'avoient assuré, que la Régence de *Canton* prétendroit exiger le paiement des Droits de l'Empereur, pour le *Centurion* & pour sa Prise, & qu'on y accrocheroit la permission de fournir les Provisions nécessaires à nos Gens pour leur voyage. Le Commandeur étoit bien résolu de ne jamais se soumettre à un exemple, d'une conséquence si honteuse pour les Vaisseaux de Sa Majesté, & il prit ses précautions pour que les *Chinois* ne pussent tirer aucun avantage de ce qu'ils alloient l'avoir en leur pouvoir. Pour cet effet, il nomma Mr. *Brett*, son premier Lieutenant, pour être Capitaine du *Centurion* sous lui, & lui donna ses instructions. Suivant ces ordres, Mr.

Brett

Brett devoit, en cas qu'on retint *Mr. Anson* à *Canton*, pour le sujet de ces Droits, retirer les hommes qui étoient à bord de la *Prise*, & la détruire; ensuite descendre la Rivière, avec le *Centurion*, au-dessous de *Bocca Tigris*, & s'arrêter au-delà de ce Détroit, jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres de *Mr. Anson*.

Ces précautions ne furent pas ignorées des *Chinois*, & elles devoient naturellement influer sur leurs conseils. On doit croire qu'ils avoient bonne envie de se faire payer leurs Droits; moins peut-être pour l'importance de la somme, que pour soutenir leur réputation d'adresse & de dextérité dans les affaires, & pour éviter la honte d'être réduits à renoncer à une prétention, sur laquelle ils avoient insisté. Cependant ils voyoient bien qu'il n'y avoit d'espérance de réussir pour eux, que dans la violence, & que *Mr. Anson* avoit pris ses mesures en pareil cas. Je crois bien, que c'est ce qui les porta à laisser tomber leurs prétentions, plutôt que de s'engager dans des voies de fait, qui ne pouvoient aboutir qu'à la ruine du commerce de leur Rivière.

Quoiqu'il y ait toute apparence, qu'ils étoient alors dans ces sentimens, ils ne purent

rent cependant se départir tout-à-fait de leurs artifices ordinaires. Le premier d'Octobre, au matin, comme le Commandeur s'apprêtoit à partir pour *Canton*, son Truchement lui vint dire de la part du *Mandarin*, qui avoit inspection sur les Vivres, qu'il avoit reçu une Lettre du Viceroi, qui souhaitoit que le Commandeur retardât son voyage de deux ou trois jours. Dès l'après-midi un autre Truchement vint à bord, & dit d'un air effraié à Mr. *Anson*, que le Viceroi l'avoit attendu ce jour-là; que le Conseil avoit été assemblé, & les Troupes sous les armes pour sa réception; ajoutant que le Viceroi étoit fort irrité, & que le Truchement du Commandeur étoit déjà en prison, chargé de fers, parce qu'on attribuoit ce contretems à sa négligence. Cette nouvelle, qui avoit quelque apparence de vérité, fit beaucoup de peine à Mr. *Anson*; & lui fit soupçonner qu'on lui brassoit quelque fourberie, dont il ne voyoit pas le fond; & quoique dans la suite, il parut que toute cette belle histoire n'étoit qu'une fiction fausse de tous points, elle fut si bien soutenue par les artifices des Marchands *Chinois* de *Canton*, que trois jours après le Commandeur reçut une Lettre signée de
 tous

tous les Supercargos des Vaisseaux *Anglois*, qui se trouvoient dans ce Port, qui lui marquoient leur inquiétude sur ce sujet, & leur crainte que l'on n'insultât sa Chaloupe, s'il alloit à *Canton*, avant que le Viceroi eût reçu des éclaircissemens satisfactaires. Mr. *Anson* répondit à cette Lettre, qu'il ne croyoit pas avoir rien à se reprocher à l'égard du Viceroi, mais que tous ces bruits lui paroissoient avoir été répandus par les *Chinois*, en vue de l'empêcher de rendre visite au Viceroi; qu'ainsi, il partiroit sans faute pour *Canton* le 13 d'*Octobre*, bien sûr que les *Chinois* n'oseroient lui faire insulte, parce qu'ils n'ignoroient pas qu'il savoit comment il faudroit y répondre.

Effectivement, le Commandeur n'ayant pas eu la moindre tentation de changer de dessein, tous les Supercargos des Vaisseaux *Anglois*, *Danois* & *Suédois*, se rendirent à bord du *Centurion* le 13 d'*Octobre*, pour l'accompagner, & il s'embarqua dans sa Barque, le même jour, suivi de ses Chaloupes & de celles des Vaisseaux Marchands, qui lui firent cortège. Lorsqu'il passa devant *Wampo*, où les Vaisseaux *Européens* restent à l'ancre, il fut salué par tous ces Vaisseaux, à l'exception de ceux des *François*;

&c

& le soir il arriva sans accident à *Canton*. Nous verrons dans le Chapitre suivant la manière dont il fut reçu dans cette Ville, & le reste des aventures de son voyage, jusqu'à son arrivée en *Angleterre*.



C H A P I T R E X.

Séjour dans la Ville de Canton; & le retour du Centurion en Angleterre.

DEs que le Commandeur fut arrivé à *Canton*, il fut visité par les principaux Marchands *Chinois*, qui affectèrent de témoigner beaucoup de joie, qu'il eût fait ce voyage, sans rencontrer aucun obstacle, & feignoient d'en inférer qu'il falloit bien que le Viceroi eût reçu satisfaction du prétendu contretems, dont ils soutenoient encore la réalité. Ils ajoutèrent, qu'ils auroient soin dès le lendemain matin, de faire savoir au Viceroi l'arrivée de Mr. *Anson*, & qu'ils ne doutoient pas que d'abord le jour de la visite ne fût fixé.

Le lendemain ces Marchands revinrent trouver le Commandeur, & lui dirent, que le Viceroi étoit si occupé à préparer ses
 Dépê-

- Dépêches pour *Pekin*, qu'il n'y avoit pas moyen de l'aborder de quelques jours ; mais qu'ils avoient engagé un des Officiers de la Cour, de les avertir dès qu'on pourroit lui parler, & qu'alors ils lui feroient part de l'arrivée de Mr. *Anson*, & tâcheroient de faire fixer le jour de son audience. Le Commandeur connoissoit trop bien ses Gens, pour ne pas voir clairement, que tous ces discours n'étoient qu'un tissu de mensonges ; & s'il n'avoit suivi que son propre jugement, il se seroit servi d'autres canaux pour parvenir au Viceroi ; mais les Supercargos de nos Vaisseaux étoient si prévenus de terreurs paniques, par les artifices des Marchands *Chinois*, qu'ils ne pouvoient approuver les mesures que Mr. *Anson* croyoit les plus sages ; & le Commandeur appréhendant que la malice des *Chinois* ne fit naître quelque incident désagréable, dont on le rendroit responsable, il prit le parti d'attendre tranquillement ce qui en arriveroit, aussi longtems que le retard ne lui pouvoit être préjudiciable. Ainsi il promit de ne pas s'adresser immédiatement au Viceroi, pourvu que les *Chinois*, avec qui il avoit contracté, lui fissent voir qu'on travailloit en diligence à faire son

son biscuit, & à préparer les viandes salées & les autres provisions dont il avoit besoin : à condition que si avant que tout cela fût prêt, c'est-à-dire, en six semaines, les Marchands ne pouvoient lui faire avoir les permissions nécessaires du Viceroi, Mr. *Anson* s'adresseroit directement à ce Seigneur. Voilà jusqu'où alla la condescendance du Commandeur pour les Supercargos, & quoiqu'il ne paroisse pas qu'on pût en exiger davantage, encore ces Messieurs n'y acquiescèrent-ils pas sans beaucoup de difficultés : les *Chinois*, de leur côté, exigèrent comme une condition de leur consentement, que Mr. *Anson* payât tout ce qu'il avoit acheté d'eux, avant qu'il reçut les effets. Enfin tout étant ajusté, le Commandeur eut au moins la satisfaction de s'assurer qu'on travailleroit aux préparatifs qui lui étoient nécessaires ; & de pouvoir les presser, puisqu'il étoit sur les lieux.

Durant cet intervalle, les Marchands n'entretenoient Mr. *Anson* que des mouvemens qu'ils se donnoient pour obtenir les permissions du Viceroi, & des grandes difficultés qu'ils y trouvoient ; mais il étoit si convaincu qu'il n'y avoit pas un seul mot de vrai dans tous ces discours, qu'il n'y

Tome III.

N

faisoit

faisoit d'attention, que pour s'en divertir. Dès qu'il vit, vers le 24 de *Novembre*, tems où la Mousson de Nord-Est commence, que toutes ses Provisions étoient prêtes à embarquer, il résolut de s'adresser directement au Viceroi, & de lui demander une audience, sans laquelle il étoit persuadé, qu'il auroit bien de la peine à obtenir la permission de faire embarquer ses Provisions. Il envoya donc, ce jour-là même, un de ses Officiers, au *Mandarin*, qui commandoit la Garde à la principale porte de *Canton*, avec une Lettre pour le Viceroi. Le *Mandarin* reçut l'Officier très poliment, écrivit en *Chinois* le contenu de la Lettre, & promit de la remettre immédiatement au Viceroi; il ajouta, qu'il étoit inutile qu'il en attendît la réponse, parce qu'on la feroit tenir par un Message exprès au Commandeur.

Ce n'avoit pas été une petite affaire, que de trouver un bon Interprète pour envoyer avec cet Officier. Mr. *Anson* ne pouvoit se fier en cette occasion à aucun de ces *Chinois*, qui font le métier de Truchement; mais enfin il obtint de Mr. *Flint*, qui étoit de la Factorie *Angloise*, & qui parloit fort bien *Chinois*, de faire pour lui cet office.

Mr.

Mr. *Flint*, qui, en cette occasion & en plusieurs autres, fut d'une grande utilité à Mr. *Anson*, fut laissé fort jeune à *Canton* par le feu Capitaine *Rigby* pour y apprendre le *Chinois*. Ce Capitaine étoit persuadé qu'il seroit d'une très grande utilité à notre Compagnie des *Indes*, d'avoir en cet endroit un bon Interprète *Anglois*; & quoique l'expérience ait prouvé que cet avantage étoit plus grand, qu'on ne pouvoit l'espérer, je n'ai pas appris que cet exemple ait été imité jusqu'à présent. Nous préférons ridiculement de faire le Commerce considérable, que nous avons à *Canton*, par le moyen du baragouin *Anglois* de quelques Truchemens *Chinois*, ou par le canal très suspect d'Interprètes d'autres Nations.

Deux jours après l'envoi de la Lettre, dont il vient d'être fait mention, il y eut un Incendie dans les Fauxbourgs de *Canton*. Dès la première allarme, Mr. *Anson* y courut avec ses Officiers & l'Equipage de sa Chaloupe, dans la vue d'aider à y remédier. Il trouva que le feu, qui avoit pris d'abord dans une façon d'appenti d'un Voilier, avoit fait de grands progrès, tant par la nature des Bâtimens voisins, que par la maladresse des *Chinois*: mais il re-

marqua qu'en abattant quelques appentis, qui étoient là auprès, il y avoit moyen d'arrêter le mal. Il y avoit sur-tout une corniche de bois, où le feu avoit déjà pris, & qui pouvoit le communiquer à une grande distance. Mr. *Anson* ordonna à ses Gens d'abattre cette corniche, ce qu'ils commencèrent & dont ils seroient bientôt venus à bout, si on ne les avoit avertis que Mr. *Anson* n'étant pas *Mandarin*, & n'ayant aucune autorité en cet endroit, on lui feroit payer tout ce qu'on abattroit par ses ordres. Sur cet avis, nos Gens s'arrêtèrent, & le Commandeur les envoya à la Factorie *Angloise*, pour aider à mettre à couvert les effets de la Compagnie: car il n'y avoit pas d'endroits qu'on pût croire en fureté, contre un Incendie aussi grand, & qu'on ne travailloit point du tout à arrêter. Les *Chinois* se contentoient d'en être spectateurs & d'en approcher de tems en tems quelques-unes de leurs Idoles, dont ils paroissoient attendre de grands secours. Enfin il y vint un *Mandarin*, suivi de quatre ou cinq cens hommes destinés à servir en pareille occasion; ces Gens firent quelques foibles efforts pour abattre les maisons voisines; mais le feu étoit trop violent &

& avoit déjà gagné les Magazins des Marchands : d'ailleurs ceux qui travailloient à l'éteindre , n'avoient ni courage ni adresse ; & l'Incendie , qui alloit de plus en plus en augmentant , ne menaçoit pas moins que de la destruction de la Ville. Dans la confusion extrême , que ce malheur caufoit , le Viceroi se rendit en personne sur les lieux , & on fit prier le Commandeur de prêter son assistance , & de prendre toutes les mesures qu'il jugeroit à propos. Il y retourna donc , à la tête de quarante de ses Gens , qui donnèrent , en cette occasion , un exemple tout nouveau à la *Chine* : il sembloit que les flammes & la chute des Bâtimens les animât , bien loin de les effrayer. Plusieurs tombèrent à terre avec les toits des Maisons , qu'ils abbattoient eux-mêmes. Par bonheur les Maisons n'étoient que d'un étage , & les matériaux en étoient très légers , desorte qu'au grand étonnement des *Chinois* , nos Matelots vinrent en peu de tems à bout d'arrêter l'Incendie , & que malgré leur extrême hardiesse , ils en furent quittes pour quelques fortes contusions.

Le dommage que ce feu causa fut très considérable ; il consuma une centaine de Boutiques & onze rues pleines de Magazins.

Un seul Marchand *Chinois*, nommé *Succoy*, bien connu de nos *Anglois*, y perdit pour sa part près de deux cens mille livres sterlings. Ce qui augmenta considérablement la violence du feu, c'est qu'il y avoit beaucoup de Camphre dans quelques-uns de ces Magazins; cette matière produisit une colonne de flamme extrêmement blanche, qui s'éleva à telle hauteur, qu'elle fut vue distinctement à bord du *Centurion*, qui étoit ancré à trente milles delà.

Tandis que le Commandeur étoit occupé avec ses Gens à éteindre le feu, la terreur qui avoit saisi tous les esprits, porta plusieurs des plus considérables Marchands *Chinois*, à s'adresser à lui pour le supplier de leur donner à chacun un de ses Matelots, qu'ils appelloient Soldats, à cause de leurs uniformes, pour garder leurs Maisons & leurs Magazins, qu'ils avoient lieu de croire que leur indigne Populace ne vouloit piller. Mr. *Anson* leur accorda ce qu'ils demandoient, & nos Matelots se conduisirent tellement à la satisfaction de ceux qui les employèrent, que ces derniers ne pouvoient trop se louer de leur vigilance & de leur fidélité.

Il ne fut plus question dans toutes les con-
ver-

versations que du courage & de la probité des *Anglois*. Dès le lendemain de l'Incendie plusieurs des principaux habitans de cette grande Ville vinrent rendre leurs devoirs à Mr. *Anson*, & le remercier des secours qu'ils en avoient reçus. Ils avouoient naturellement qu'ils ne seroient jamais venus seuls à bout d'éteindre le feu, & que c'étoit à lui qu'ils étoient redevables de la conservation de la Ville. Peu après le Commandeur reçut un message de la part du Viceroi, qui fixoit son audience au 30 de *Novembre*. Certainement cette prompte résolution du Viceroi, dans une affaire qui avoit été si longtems traitée en vain, n'avoit pour cause que les services signalés que Mr. *Anson* & ses Gens avoient rendus, dans le tems de l'Incendie, & dont le Viceroi lui-même avoit été témoin oculaire.

Cette audience ainsi accordée fit d'autant plus de plaisir à Mr. *Anson*, qu'il ne douta point que ceux qui formoient le Conseil de *Canton* n'auroient pas pris cette résolution, sans être auparavant convenus de renoncer à leurs prétentions, touchant les Droits d'ancrage, & d'accorder au Commandeur tout ce qu'il pouvoit raisonnablement demander. Car ils n'ignoroient pas

les dispositions, où étoit Mr. *Anson*, & il n'étoit pas de la fine Politique *Chinoise* de l'admettre à l'audience pour contester avec lui. Mr. *Anson* se prépara donc gayement à cette visite, & sans aucune inquiétude sur le succès qu'elle pourroit avoir, & il engagea Mr. *Flint* à lui servir d'Interprète en cette occasion ; celui-ci s'en acquitta en galant homme, répétant avec beaucoup de hardiesse & sans doute avec exactitude tout ce qui lui étoit dicté, & c'est ce qu'aucun Truchement *Chinois* n'auroit jamais osé faire.

Au jour marqué, à dix heures du matin, un *Mandarin* vint dire au Commandeur, que le Viceroi étoit prêt à le recevoir ; sur quoi le Commandeur & sa Suite se mirent en marche. En entrant dans la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats rangés en ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande Place de parade, devant le Palais de l'Empereur, où logeoit le Viceroi. Il y avoit dans cette Place dix mille Hommes sous les armes, & tous vêtus de neuf pour cette cérémonie. Mr. *Anson* passa au milieu de ce corps de Troupes & fut conduit à la grande Salle d'audience, où il trouva le Viceroi assis dans une Chaire de parade de l'Empereur, sous un riche Dais, & accompagné de

de tous les *Mandarins* du Conseil. Il y avoit pour le Commandeur un siège vuide, qu'il occupa : il étoit le troisiéme en rang après le Viceroi, n'y ayant au-dessus de lui que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui suivant l'étiquette *Chinoise*, ont le pas sur tous les Officiers d'épée. Quand le Commandeur fut assis, il adressa la parole au Viceroi, par le moyen de son Interpréte, & commença son discours par le récit des moyens qu'il avoit d'abord employés pour obtenir cette audience, dont il imputoit le peu de succès à l'infidélité de ceux qu'il avoit employés, qui ne lui avoient laissé d'autres moyens de réussir que la Lettre qu'il avoit écrite au Viceroi. En cet endroit, le Viceroi interrompit l'Interpréte, & lui commanda d'assurer Mr. *Anson*, que c'étoit par cette Lettre qu'il avoit eu la première nouvelle de son arrivée à *Canton*. Mr. *Anson* reprit la parole & dit, que les Sujets du Roi de la *Grande Bretagne*, commerçans à la *Chine*, lui avoient porté des plaintes des vexations auxquelles ils étoient exposés de la part des Marchands *Chinois*, & des Commis de la Douane, & auxquelles ils étoient obligés de se soumettre, par la difficulté qu'ils trouvoient à par-

venir

venir jusqu'aux *Mandarins*, qui seuls pouvoient leur faire rendre justice : qu'il étoit du devoir de lui, Mr. *Anson*, comme Officier du Roi de la *Grande Bretagne*, de proposer ces sujets de plainte au Viceroi, & qu'il espéroit que ce Seigneur y feroit attention, & donneroit ordre à l'avenir à ce qu'il n'y eût plus lieu d'en faire. Ici Mr. *Anson* s'arrêta & attendit quelque tems la réponse ; mais voyant qu'il n'en venoit point, il demanda à son Interprète, s'il étoit bien certain que le Viceroi eût bien compris ce qu'il disoit. L'Interprète l'assura qu'oui, mais qu'il ne croyoit pas qu'il se fît aucune réponse sur ce sujet. Alors Mr. *Anson* exposa le cas du Vaisseau *Hastingfield*, qui avoit été démâté sur les Côtes de la *Chine*, & qui étoit arrivé depuis peu de jours dans la Rivière de *Canton*. Les Gens de ce Vaisseau avoient beaucoup perdu par l'Incendie ; le Capitaine en particulier avoit eu tous ses effets brulés, & perdu dans la confusion, une somme de quatre mille cinq cens *Taels*, qui avoient suivant toutes apparences été volés par des Bateliers *Chinois*. Mr. *Anson* requit l'assistance du Conseil, sans laquelle cet argent ne pouvoit se retrouver, ni revenir à son Maître. Le Viceroi répon-

répondit à cet article, qu'en réglant les Droits que ce Vaisseau devoit payer, on accorderoit quelques rabais en considération de ces pertes.

Après ces deux points que les Officiers de notre Compagnie des *Indes* avoient prié Mr. *Anson* d'ajuster avec le Conseil *Chinois*, il fut question de ce qui le regardoit directement. Il dit au Viceroi, que la Mousson propre pour son voyage étoit commencée, & qu'il n'attendoit que les permissions nécessaires, pour embarquer les Provisions dont il avoit besoin, & qui étoient toutes prêtes; que dès qu'elles seroient à bord, il avoit dessein de quitter la Rivière de *Canton* & de partir pour l'*Angleterre*. Le Viceroi répondit, que les permissions seroient d'abord expédiées, & que les ordres seroient donnés, pour transporter tout à bord, dès le lendemain; & voyant que Mr. *Anson* n'avoit plus rien à demander, le Viceroi continua quelque tems la conversation. Il avoua en termes fort polis, que les *Chinois* étoient fort obligés à Mr. *Anson*, des services signalés qu'il leur avoit rendus, à l'occasion de l'Incendie, & que c'étoit à lui qu'on étoit redevable de ce que la Ville n'avoit pas été rédui-

réduite en cendres. Enfin le Viceroi observa, qu'il y avoit longtems que le *Centurion* étoit sur les Côtes de la *Chine*; & finit son discours en souhaitant au Commandeur un heureux retour en *Europe*. Après quoi Mr. *Anson* remercia le Viceroi de ses civilités & de l'assistance qu'il lui accordoit, & prit congé de lui.

Au sortir de la Salle d'audience, on pressa beaucoup le Commandeur, d'entrer dans un appartement voisin, où il y avoit un Festin préparé pour lui; mais apprenant que le Viceroi n'y seroit pas présent, il s'en excusa, & s'en retourna avec les cérémonies qu'il étoit venu, à la seule différence près, qu'à la sortie de la Ville, il fut salué de trois coups de Canon, qui est le plus grand nombre qu'on en tire en ce Pais-là pour quelque cérémonie que ce soit. C'est ainsi que le Commandeur vint enfin à bout d'une affaire embarrassante, qui depuis quatre mois lui avoit donné tant d'inquiétude. Il étoit très content d'avoir obtenu les ordres nécessaires pour l'embarquement de ses Provisions, & de se voir par-là en état de partir dès le commencement de la Mousson, & d'arriver en *Angleterre*, avant qu'on fût en *Europe* qu'il étoit

étoit en chemin pour le retour ; mais ce qui augmentoit encore sa satisfaction , c'étoit d'avoir établi , par un exemple éclatant , l'exemption des Vaisseaux du Roi , pour quelques Droits que ce soit , dans les Ports de la *Chine*.

On commença à porter les Provisions à bord , dès le lendemain , suivant la promesse du Viceroi , & quatre jours après , le Commandeur partit de *Canton* , pour se rendre à son Vaisseau. Le 7 de *Décembre* , le *Centurion* & la *Prise* levèrent l'ancre & descendirent la Rivière. Ils passèrent le Détroit de *Bocca Tigris* , le 10 , & on remarqua que les *Chinois* en avoient garni les deux Forts d'autant de Soldats qu'il pouvoit y en tenir , la plupart armés de Piques & de Mousquets à méche. Ces Garnisons affectèrent de se faire voir des Vaisseaux , & de s'étaler autant qu'il étoit possible ; aussi n'étoient-elles destinées qu'à donner à M. *Anson* des idées plus avantageuses des Forces militaires de la *Chine* ; qu'il n'avoit témoigné en avoir jusqu'alors. Pour cet effet , ces Troupes étoient fort bien équipées , & montroient grand nombre de Drapeaux ; il paroissoit de grands monceaux de pierres dans un des Châteaux ;

reaux, & un Soldat d'une grandeur extraordinaire, couvert d'armes magnifiques, se promenoit sur le Parapet, de l'air le plus fier & le plus martial qu'il pût prendre. Cependant quelques-uns des Spectateurs, qui le considéroient du bord du *Centurion*, eurent la malice de soupçonner, que sa belle cuirasse n'étoit que de papier, peint & lustré, de manière à représenter de l'acier poli.

Après avoir conduit nos deux Vaisseaux jusqu'au bas de la Rivière, & au point qu'ils alloient quitter le Territoire de la *Chine*, j'espère qu'on me permettra, avant de continuer mon récit, de faire encore quelques remarques sur le caractère du Peuple singulier qui habite cet Empire. Je fais qu'on pourroit croire que des observations, faites dans une seule Ville, située à un bout de ce vaste Païs, ne peuvent guère servir à des conséquences générales pour toute la Nation; cependant comme les affaires que Mr. *Anson* eut à y traiter, sont hors du train ordinaire, & propres à donner lieu à quelques réflexions, qui pourront ne pas déplaire au Lecteur; ce que je me propose de dire aura du moins l'avantage d'être dégagé des pré-

préjugés ridicules, dont ont été pleins ceux qui ont eu le plus d'occasion d'examiner l'intérieur de cet Empire.

Le grand nombre de belles Manufactures établies à la *Chine*, & que les Nations les plus éloignées recherchent avec tant d'empressement, prouve suffisamment que les *Chinois* sont industrieux; cependant cette adresse dans les Arts mécaniques, qui paroît être leur talent favori, n'est pas poussé au plus haut point: les *Japonois* les surpassent de beaucoup dans les Arts, qu'ils cultivent également les uns & les autres; & en plusieurs choses, il ne leur est pas possible d'égaliser la dextérité & le génie des *Européens*. Ils sont proprement d'habiles imitateurs de ce qu'ils voyent, mais d'une manière servile, & qui marque médiocrement de génie. C'est ce qui paroît surtout dans les Ouvrages qui exigent beaucoup de justesse & d'exactitude, tels que les Horloges, les Montres, les Armes à feu, &c. Ils en copient bien chaque pièce à part, & savent donner au tout assez de ressemblance avec l'Original; mais ils ne peuvent arriver à cette justesse dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la Machine est destinée. Si de leurs Manufacturiers

riers nous passons à des Artistes d'un ordre plus relevé, tels que Peintres, Statuaires, &c. nous les trouverons encore plus imparfaits. Ils ont des Peintres en grand nombre, & ils en font beaucoup de cas; cependant ils réussissent rarement dans le Dessin & dans le Coloris, pour les figures humaines, & entendent aussi peu l'art de former des groupes: il est vrai qu'ils réussissent mieux à peindre les fleurs & les oiseaux; ce qu'ils doivent même plutôt à la beauté & à l'éclat de leurs couleurs, qu'à leur habileté: car on y trouve ordinairement fort peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours & les ombres, & encore plus rarement cette grace & cette facilité qu'on voit dans les ouvrages de nos bons Peintres *Européens*. Il y a dans toutes les productions du Pinceau des *Chinois*, quelque chose de roide & de mesquin qui déplaît: & tous ces défauts dans leurs Arts peuvent fort bien être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque absolument de feu & d'élevation.

A l'égard des Sciences, même à ne consulter que les Auteurs qui nous ont représenté cette Nation dans le jour le plus favorable,

vorable, il faut convenir que son obstination & l'absurdité de ses opinions sont inconcevables. Depuis bien des siècles tous leurs Voisins ont l'usage de l'écriture par Lettres; les seuls *Chinois* ont négligé jusqu'à présent de se procurer les avantages de cette invention divine, & sont restés attachés à la méthode grossière de représenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caractères trop grand, pour quelque mémoire que ce soit; elle fait de l'écriture un Art, qui exige une application infinie, & où un homme ne peut jamais être que médiocrement habile: tout ce qui a jamais été ainsi écrit ne peut qu'être enveloppé d'obscurité & de confusion; car les liaisons entre tous ces caractères, & les mots qu'ils représentent, ne peuvent être transmis par les Livres; il faut de toute nécessité qu'ils aient passé d'âge en âge par la voye de la Tradition, & cela seul suffit pour répandre une très grande incertitude sur des matières compliquées & sur des sujets d'une grande étendue: il ne faut, pour le sentir, que faire attention aux changemens que souffre un fait qui passe par trois ou quatre bouches. Il s'ensuit de là

Tome III.

O

que

que le grand savoir, & la haute antiquité de la Nation *Chinoise* ne peuvent, à plusieurs égards, qu'être très problématiques.

A la vérité quelques-uns des Missionnaires Catholiques *Romains* avouent que les *Chinois* sont fort inférieurs aux *Européens*, en fait de Sciences; mais en même tems, ils les donnent en exemple de Justice & de Morale, tant dans la théorie, que dans la pratique. A entendre ces bons Pères, le vaste Empire de la *Chine* n'est qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de l'amitié la plus tendre, & où on ne dispute jamais que de bonté & de prévenance. Ce que j'ai rapporté ci-devant de la conduite des Magistrats, des Marchands & du Peuple de *Canton*, est plus que suffisant pour réfuter toutes ces fictions de Messieurs les Jésuites: & pour ce qui regarde la Morale théorétique des *Chinois*, on en peut juger par les échantillons que ces Missionnaires eux-mêmes nous en ont donnés. Il paroît que ces prétendus Sages ne s'amufent qu'à recommander un attachement assez ridicule à quelques points de Morale peu importans, au lieu d'établir des principes, qui puissent servir à juger des Actions humaines, & de donner des règles

règles générales de conduite d'homme à homme, fondées sur la raison & sur l'équité. Tout bien considéré, les *Chinois* sont fondés à se croire supérieurs à leurs Voisins, en fait de Morale, non sur leur droiture, ni sur leur bonté, mais uniquement sur l'égalité affectée de leur extérieur, & sur leur attention extrême à réprimer toutes marques extérieures de passion & de violence. Mais l'Hypocrisie & la fraude ne sont pas moins nuisibles au Genre-humain, que l'impétuosité & la violence du caractère; ces dernières dispositions peuvent à la vérité être sujettes à beaucoup d'imprudence, mais elles n'excluent pas la sincérité, la bonté de cœur, le courage, & bien d'autres vertus des plus estimables. Peut-être qu'à bien examiner la chose, il se trouveroit que le sang froid & la patience, dont les *Chinois* se glorifient tant, & qui les distingue des autres Nations, sont dans le fond la source de leurs qualités les moins excusables; car il a souvent été observé par ceux qui ont approfondi le cœur humain, qu'il est bien difficile d'affoiblir dans un Homme, les Passions les plus vives & les plus violentes, sans augmenter en même tems la force de

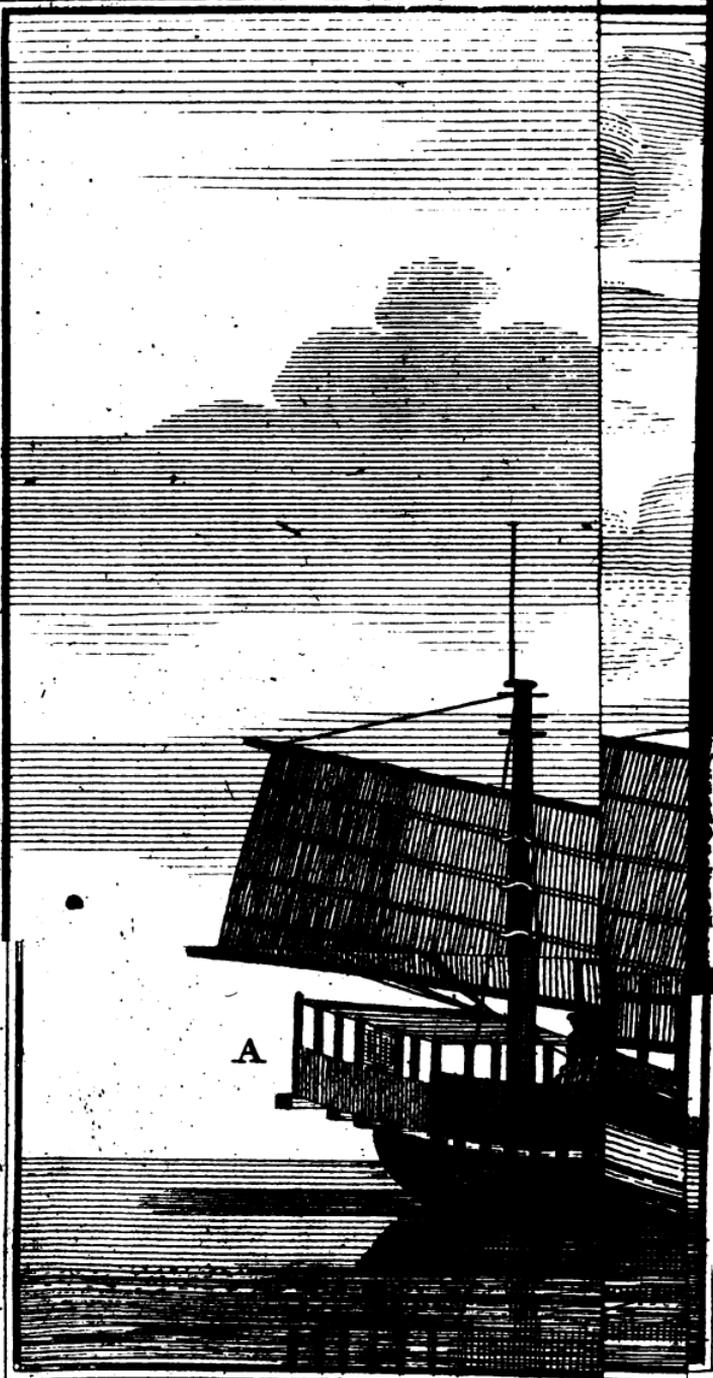
O 2

celles

celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre : la timidité, la dissimulation, & la friponnerie des *Chinois*, viennent peut-être, en grande partie, de la gravité affectée & de l'extrême attachement aux bienséances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur País.

Du caractère de la Nation, passons à son Gouvernement, qui n'a pas moins été un sujet de panégiriques outrés. Je puis encore renvoyer au récit de ce qui est arrivé à Mr. *Anson* dans ce País-là, & c'est réfuter suffisamment les belles choses qu'on nous a débitées touchant leur économie politique. Nous avons vu que les Magistrats y sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La constitution de l'Empire en général ne mérite pas plus d'éloges que le reste, puisqu'un Gouvernement dont le premier but n'est pas d'assurer la tranquillité du Peuple, qui lui est confié, contre les entreprises de quelque Puissance étrangère que ce soit, est certainement très-défectueux. Or cet Empire si grand, si riche, si peuplé, dont la Sagesse & la Politique sont relevées jusqu'aux nues, a été conquis il y a un siècle, par une poignée de *Tartares* ;

N^o 34.



IN OI

res ; à présent même , par la poltronnerie de ses Habitans , & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre , il est exposé non seulement aux attaques d'un Ennemi puissant , mais même aux insultes d'un Forban , ou d'un Chef de Voleurs. J'ai déjà remarqué à l'occasion des disputes du Commandeur avec les *Chinois* , que le *Centurion* seul étoit supérieur à toutes les forces navales de la *Chine*. C'est une assertion qui paroît bien hardie ; mais pour la mettre hors de tout doute , il suffit de jeter les yeux sur la Planche ci-jointe , où je donne le dessein des deux sortes de Navires dont les *Chinois* se servent. Le premier de ces Vaisseaux , marqué (A) , est une Jonque de cent vingt Tonneaux , qui sert à mettre le *Centurion* à la bande. Cette espèce de Bâtiment sert sur les grandes Rivières , & quelquefois pour de petits voyages , le long des Côtes. L'autre Jonque , marquée (B) , est de deux cens quatre-vingts Tonneaux , & c'est ainsi que sont faites celles qui font les voyages de la *Cochinchine* , de *Manille* , de *Batavia* & du *Japon* , quoique les *Chinois* en employent quelquefois d'un bien plus grand port. L'avant de ce Vaisseau , qui est tout-à-fait plat , est représenté en (C) ,

& lorsque le Bâtiment est fort chargé, la seconde & la troisième planche de cette surface plate est souvent sous l'eau. Les Mâts, les Voiles & le Funin de ces Jonques sont encore plus grossièrement faits que le corps du Vaisseau : les Mâts sont des troncs d'arbre, à qui, pour toute façon, on a ôté l'écorce & les branches. Chaque Mât n'a que deux Haubans, faits de Joncs entrelassés, qui sont souvent amarrés tous deux du côté du vent ; & l'étrague de la Vergue, lorsqu'elle est hissée, sert de troisième Hauban. Les Voiles sont de Nattes, fortifiées de trois pieds en trois pieds, par une côte de Bambou ; elles glissent le long du Mât, par le moyen de plusieurs cerceaux, comme on peut le voir dans la Figure ; & quand on les amène, elles se plient sur le Pont. Ces Vaisseaux marchands ne portent pas de Canon. Il paroît par leur description, qu'ils sont tout-à-fait incapables de résister au moindre Vaisseau *Européen* armé ; & il n'y a pas dans tout l'Empire un seul Vaisseau de la moindre force, ou qui soit fabriqué de façon à pouvoir protéger ceux que je viens de décrire. A *Canton*, où se trouvent sans doute les plus grandes Forces navales de la *Chine*, nous ne vîmes
que

que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens Tonneaux, de la même fabrique que les autres, & montées de huit ou dix Canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle. En voila assez pour donner une idée précise de la foiblesse de l'Empire de la *Chine*: il est tems de revenir à nos deux Vaisseaux, que j'ai laissés au dessous de *Bocca Tigris*, & qui vinrent ancrer devant *Macao*, le 12 de *Décembre*.

Ce fut alors que les Marchands de *Macao* conclurent le marché du Galion, pour lequel ils avoient offert 6000 Piastras; c'étoit beaucoup moins qu'il ne valoit; mais le Commandeur s'impatientoit de partir, & les Marchands ne l'ignoroient pas, c'est ce qui les fit tenir ferme sur des offres si peu raisonnables. Mr. *Anson* en avoit assez appris des *Anglois*, qu'il avoit trouvés à *Canton*, pour être persuadé que la guerre entre la *Grande Bretagne* & l'*Espagne* duroit encore, & que la *France* se déclareroit pour l'*Espagne*, avant qu'il pût arriver en *Angleterre*. Il savoit de plus, qu'on ne pouvoit avoir aucune nouvelle en *Europe*, ni de la Prise qu'il avoit faite, ni des Trésors qu'il avoit à bord, avant le retour des Vaisseaux

seaux marchands, qui reviendroient de la *Chine*; c'est ce qui le déterminoit à presser son Voyage autant qu'il étoit possible, afin de porter lui-même la première nouvelle de ses succès, & d'ôter aux Ennemis l'occasion de pouvoir l'intercepter. Cette vue lui fit accepter les offres qu'on lui avoit faites pour le Galion, & après l'avoir livré aux Marchands de *Macao*, il mit à la voile pour son retour, avec le *Centurion*, le 15 de *Décembre* 1743. Le 3 de *Janvier*, il jeta l'ancre, à l'Île du *Prince*, dans le Détroit de la *Sonde*, & y resta jusqu'au 8 pour y faire de l'eau & du bois; & le 11 de *Mars*, il mouilla dans la Baye de la *Table* au Cap de *Bonne Espérance*.

Ce Cap est situé dans un Climat tempéré, où le grand froid & les chaleurs excessives se font rarement sentir. Les *Hollandois* qui y habitent, & qui n'y ont pas dégénéré de l'industrie naturelle à leur Nation, ont rempli le País qu'ils y ont défriché, de productions de plusieurs espèces, qui y réussissent pour la plupart mieux qu'en lieu du monde, soit par la bonté du Terroir, soit à cause de l'égalité des Saisons. Les Vivres excellens qu'on y trouve, & les Eaux admirables, rendent cet endroit le
meil;

meilleur lieu de relâche, qui soit connu, pour des Equipages fatigués par des voyages de long cours. Le Commandeur y resta jusqu'au commencement d'*Avril*, & fut charmé des agrémens & des avantages de ce País, de la pureté de l'air & de la beauté du Païsage; tout cela animé, pour ainsi dire, par une Colonie nombreuse & policée, pouvoit soutenir avec avantage, la comparaison des Vallées romanesques de *Juan Fernandez*, & des belles Clarières de *Tinian*. Mr. *Anson* fit au Cap quarante-neuf Recrues, & après avoir fait de l'Eau & autres Provisions, il en partit le 3 d'*Avril*. Il découvrit l'île de *Ste. Hélène*, le 19 du même mois, mais il n'y toucha pas. Le 10 de *Juin* il arraisonna un Vaisseau Anglois, parti d'*Amsterdam* pour *Philadelphie*, & en eut les premières nouvelles de la guerre avec la *France*. Le 12 il eut la vue du Cap *Lizard*, & le 15 au soir il arriva en bon état à la Rade de *Spithéad*, à la joye inexprimable de tout l'Equipage. Cependant, afin qu'il ne fût pas dit que les dangers singuliers, qui l'avoient accompagné durant tout son Voyage, l'avoient abandonné à la fin, Mr. *Anson* apprit en arrivant, qu'il y avoit une Flotte Française

consi-

considérable qui croisoit à l'entrée du Canal ; & par la position où ils étoient , il trouva que le *Centurion* avoit dû passer au milieu de tous ces Vaisseaux ennemis , & qu'il falloit qu'un brouillard leur en eût dérobé la vue. C'est ainsi que finit cette Expédition , au bout de trois ans & neuf mois , après nous avoir fourni une preuve sensible d'une maxime importante , qui est , que quoique la prudence , l'intrépidité & la constance réunies , ne soient point à couvert des coups de la fortune , ces vertus manquent rarement d'en triompher , après une longue suite de traverses , & trouvent enfin la récompense qui leur est due.

F I N.

AVIS

AVIS AU RELIEUR

pour placer les Figures.

Tome I.

N ^o .	1. contre la Page	73
N ^o .	2.	105
N ^o .	3.	108
N ^o .	4. }	
N ^o .	5. }	120
N ^o .	6.	125
N ^o .	7.	128
N ^o .	8.	167

Tome II.

N ^o .	9. }	
N ^o .	10. }	111
N ^o .	11. }	
N ^o .	12.	21
N ^o .	13.	28
N ^o .	14.	55
N ^o .	15.	82
N ^o .	16.	141
N ^o .	17.	160
N ^o .	18.	182
N ^o .	19. }	
N ^o .	20. }	216
N ^o .	21.	231
N ^o .	22.	241
		N ^o . 23





